

**DANS UN GRAND VENT DE
MOTS**

Guy Sembic

Pluie magique

Pluie d'après midi d'été en ville... Jeunes femmes ravissantes, croisées très chic dans de petits imperméables clairs, sans lunettes de soleil, le col relevé, le visage mouillé, notes cristallines des talons aiguille sur les pavés de la rue piétonne, visages îles de fleurs, gouttelettes coquines glissant sur les ailes du nez...

Il s'en faudrait de peu d'un effleurement du bout des doigts à cet endroit de la nuque où le coiffeur s'arrête,

il s'en faudrait de si peu de quelque inspiration subite laissant éclore des mots magiques, des mots pour rire, des mots vertige...

Etrange symphonie de ces musiques jaillies d'une source plus magique encore que cette pluie d'après midi en ville...

La source, venue de la montagne des rêves...

Les cimetières

Tous les cimetières se ressemblent. Ils sont tous une sorte de bibliothèque avec pour étagères des allées, et de part et d'autre des allées, des livres de pierre.

Les livres de pierre sont parfois des monuments orgueilleux et ciselés qui trônent dans quelque carré central ou le plus souvent, un grand lit de marbre familial qu'une fois l'an on fleurit de chrysanthèmes.

Et je cherche dans la bibliothèque des livres de pierre, ces souvenirs de toi que la vie m'a cachés, ces souvenirs de toi que je n'ai pas... Les apprêts mortuaires, les politesses et les regrets bienséants ont tout enseveli...

Ici aussi, tu es « de passage »... Car le livre de pierre, orgueilleux et ciselé, petit ou grand lit de marbre, ne sera plus, dans ces temps qui viendront où la « polaire » d'aujourd'hui ne dira plus le Nord...

Je ne me promène pas dans les cimetières avec des pensées en fleurs artificielles, je cherche les souvenirs de toi que je n'ai pas et dont je peux hériter en ligne directe...

Je m'arrête devant cette tombe sans nom, une tombe comme il en existe dans tous les cimetières, une tombe pauvre et abandonnée qui fut jadis un beau livre de pierre... ou qui est un livre de terre avec un marque-page en croix de bois, jamais fleuri de chrysanthèmes, jamais lu par les vivants... Je ne sais pas ce que l'on aurait pu dire ou écrire de toi avant que tu ne dormes sous ce livre. Il me semble que c'est une solitude, qui ressuscite. Et j'ai fait un rêve éveillé : j'étais un enfant qui courait les bras tendus vers un visage dont on n'avait pas vu la lumière...

Il bâtit

Il bâtit... bâtit-bâtit
bâtit son nid...

Il a 30 balais

Un double équateur de bourrelets, déjà, oui, à 30 balais, entre son Sud Fesses-Pattes et son Nord Caisse-Tronche.

Il a signé un prêt bancaire... de 20 berges... presque hésité sur 25.

Mais 5 ans de plus, ça faisait pas le crépi ni la véranda en sus.

20 berges... Il va la payer jusqu'au DEUG de son rejeton, sa baraque, s'il a pas fait un infarctus avant...

4 fois le prix qu'elle aurait coûté, lotissement " Les Alouettes ", s'il avait pu la bâtir sans signer le prêt...

(en héritant, par exemple)

Il est cadre moyen dans une boîte qui vend et achète, se restructure et fusionne avec une autre boîte. Sans battre de l'aile, la boîte affiche un bulletin de santé qui laisse présager d'une intervention prochaine dans ses éléments structurels. Autant dire que, tous diagnostics confondus, même si, pour le trimestre à venir, la conjoncture est favorable, les Mondioopérateurs, pressés par leurs cohortes d'actionnaires, vont exiger un dégraissage en matière de coûts salariaux...

Il quitte " Les Alouettes " à 7 plombs du mat', il se tape 40 bornes avec sa caisse pour aller bosser, et la boîte, encore, lui demande de crapahuter dans les embouteillages, sur les voies de contournement et dans les dédales des ensembles pavillonnaires de la mégapole voisine, peut-être 100 bornes, autant de rond-points et de feux tricolores, afin de négocier des contrats juteux, de débrouiller des affaires complexes, de se débattre dans des situations relationnelles inextricables...

Il sera de retour aux " Alouettes " à l'heure du journal télévisé, avec sa Mégane. Vanné, pompé, saturé d'objectifs commerciaux, l'estomac chargé de nourritures bavantes et coulantes, ou conditionnées en barquettes, ou encore, s'il a pu aller au resto, tout confit d'un plat du jour plantureux ; la tête bouffée par son boulot à la con qui consiste pour l'essentiel à fourguer à des tas de gens des produits et des services superflus.

Les " com ", par les temps qui courent, ça douille pas des masses et ça paie pas la chaîne Hi-Fi ni le dernier ordi.

Il a son samedi... Tout de même !

Mais le samedi, c'est pour les courses, le matin, entre 10 heures 30 et midi, à Carrefour ; et la tondeuse, 1200 mètres carrés, l'après-midi, après la sieste du voisin, de préférence. Et Patrick Sébastien à la Télé, le soir.

Les samedi soir de juin, on se fait un petit barbecue, discret-discret, si le vent vient du bon côté...

Les toutous, des gros pour la plupart, des " Je monte-la-garde ", ça aboie fort, aux " Alouettes "... surtout lorsqu'un cycliste inconnu s'égare dans le lotissement.

Dimanche matin... Un gros dodo jusqu'à 10 plombs et plus. Le tiercé, le repas dominical, la sieste, la promenade en bagnole quand il fait beau jusqu'à la petite forêt apprivoisée à 3 kilomètres au delà de la sortie de l'autoroute, ou, quand il pleut, une virée au centre commercial ouvert le dimanche, pour voir les beaux canapés, les cuisines intégrées...

Dimanche soir à la télé... Il hésite entre un thriller américain sur la Une, ou une « série » sur la Deux.

Depuis 2 ans qu'il a bâti...bâti-bâti, aux " Alouettes ", il a pas encore fait son crépi. Il est encore tout de briques vêtu, et, financièrement, nu comme un ver... Parce que la Mégane, en plus des traites de la baraque, il faut la payer... Et l'un dans l'autre, les deux prêts, celui de la baraque et celui de la bagnole, ça fait plus de la moitié de la paye... Largement plus.

À chaque fin de mois, il est raide comme un passe-lacet, et doit des sous partout...

Il bâtit... bâtit-bâtit

Bâtit sa vie... de tic et de toc, avec des projets qui ne vont pas plus au Sud que la rive Nord de la Méditerranée, pas plus à l' Ouest que la côte Atlantique, des projets, des évasions, des étés, des campings et des bungalows, tous reliés par des kilomètres d'asphalte. Il est l' omnibus dont chaque arrêt est un arrêt-fric dans les distributeurs automatiques de billets.

Il bâtit... bâtit-bâtit

Bâtit son nid...

De tout ce qu'il peut y couvrir dedans, jusqu' aux excréments de ses aspirations, jusqu'aux pollutions de ce qu'il consomme...

Quand il se connecte sur le site perso de sa jolie voisine, il assiste à un défilé de mode quatre saisons qui le ravit, se régale des expressions de son visage, écoute ce qu'elle raconte, explore tout ce qu'elle a féminisé de sa personne et de son atmosphère.

Il bâtit... bâtit-bâtit... De tic et de toc, de tout ce qui est préfabriqué, standardisé, normalisé, planifié, réglementé, aseptisé...

À quoi peut bien servir une cuisine intégrée lorsque, du lundi au vendredi, on ne bouffe que des denrées en barquette, en plastique ou en boîte ; le samedi soir, la pizza du camion de passage ; et le dimanche, si l'on cocufie sa salle à manger-salon pour le menu gastronomique de l'hôtel des Acacias, au beau milieu de tous ces Messieu-Dame en costume, tailleur, coiffure en chou-fleur, moustaches à la Jacques Lanzman et pochettes de cuir à bandoulière ?

Il a bâti... bâti-bâti... Mais dans sa maison, y' a pas de bibliothèque. Il ne lit pas de bouquins. C'est

pas un intellectuel.

Chez son voisin, y' a une très grande bibliothèque, en autre chose que du toc ; du beau bois, des étagères solides qui supportent de gros volumes reliés de cuir. Mais le voisin ne lit pas, cependant. Il achète, pour 20 euros en moyenne, tous les grands succès, tous les grands prix littéraires, tous les ouvrages à la mode que pondent les auteurs connus, les hommes politiques, les journalistes et les écrivains de renom, les derniers romans de la saison, il collectionne de très beaux ouvrages grand format avec de belles photos, il est abonné à France Loisirs. S'il ne lit pas, alors pourquoi les achète-t-il, tous ces bouquins ? Tout de même, il les "survole" un peu, à temps perdu, pour avoir l'air de s'y connaître... C'est que, chez le " Tabac-journaux " du coin, les rayons du milieu du magasin regorgent de tout ce qui peut sortir, se vendre, à grand renfort de bandes publicitaires, rouges, souvent, autour des livres, avec la sacro-sainte mention " prix renaudot, fémina, interallié ", etc...

Les bouquins, c'est comme la bouffe, la mode, les programmes télé, les séries américaines et les derniers films qu'on voit dans toutes les grandes salles de cinéma. Ils sont aussi " aseptisés ", peut-être un peu moins que la bouffe. Ils sont là pour prouver que le monde existe, bel et bien, en bonne et due forme, avec quelques malheurs, certes... et un peu de contestation, parce qu'il faut que ça remue les tripes, de temps en temps. Les " pas aseptisés ", ils sont trop dangereux, ceux-là, on les trouve pas dans les bibliothèques des municipalités de Gauche et encore moins de Droite, ni dans les librairies, ni chez le " Tabac-Journaux " du

coin.

Il a donc bâti... bâti-bâti, notre mec de trente balais... Et les balais s'empilent, s'agglutinent comme des allumettes, débordent du gâteau d'anniversaire. Il vient un temps où les balais commencent à se déplumer. Et les traites sont toujours là, fidèles au rendez-vous de la fin du mois !

Si l'on peut, on fera plus cossu que la Mégane, car le dos, sur des centaines de kilomètres, passé la quarantaine, dans une caisse qui secoue, il se met à gueuler parfois...

Quand les balais passent, les habitudes changent...

À la place du pantalon à doubles poches latérales, on arbore la petite pochette en cuir ou la sacoche à rabats et bandoulière. Au lieu de s'asseoir sur le canapé les genoux croisés avec son assiette de charcuterie-salade composée devant la télé pour le thriller, on bouffe à table, normalement, en famille.

Cinq ans après avoir bâti... bâti-bâti, not' mecton, il a traversé une p'tite crise... La crise existentielle, le pourquoi et le comment, le sens du monde, qu'est-ce qu'on fout sur Terre et tout le tremblement ! Alors, il s'est mis à avoir de la " vie intérieure ".

Résultat ; sa femme l' a plaqué, ses enfants ont tous les soirs déserté le domicile familial. C'était devenu invivable pour tout le monde. C'est connu, le meilleur de soi-même ne change pas la vie de ceux qui vivent auprès de nous, parce que ce meilleur-là ne nous a pas changé nous-mêmes.

Il a essayé d'écrire un bouquin, not' mecton... Pas besoin d'être un intellectuel pour écrire un bouquin...

Une histoire impossible, une histoire de gosses turbulents dans une cité HLM en pleine explosion socio-culturelle, avec des gonzesses hyper-drôles, des vieux qui veulent pas aller en maison de retraite, des banquiers qui se révoltent, des assureurs qui se désassurent, des facteurs qui brûlent la publicité en pleine rue, et des femmes qui ne font plus à bouffer ni la vaisselle, ni la lessive ni le repassage... Le style y était... à peu près, sauf les mots qui n'existent pas dans le dictionnaire. L'atmosphère ? Oh, putain, ouais, y'en avait, de l'atmosphère... ça n'en finissait pas, trois cent pages... Mais il y passait ses nuits, ses dimanches, ses congés, il en bouffait plus...

À un océan de la conclusion, not' mecton, il a lâché... Il a renoncé, tout bazardé. Il a coulé... coulé-coulé.

Non, on n'écrit pas un bouquin, quand on crèche aux "Alouettes", quand on fait un boulot de "système", et qu'on n'a ni les relations, ni l'environnement pour... Pensez-vous, comment trouver le temps de composer, d'abord, puis de taper, ensuite, de corriger, de relire, d'arranger, de vérifier si ça tient debout, l'enchaînement, le scénario, la concordance des situations, la vraisemblance, le style, l'orthographe, la documentation, toutes ces heures et ces heures, où chaque paragraphe est un bout de terrain conquis, et ces jours et ces nuits sur des mois et des mois, peuplés d'instantanés volés à la routine, les regards moqueurs ou indifférents, l'ennemi absolu des autres... Après huit heures d'activité professionnelle et de déplacements, avec toutes ces bintzeries et tracasseries quotidiennes, sans contacts, sans relations, sans pouvoir vraiment se confier, sans appuis... Autant vouloir faire sortir une

forêt d'un désert, accoucher une vache du ventre d'une souris... C'est de la folie, de l'utopie, du suicide moral...

La crise s'est tassée, finalement, au bout de quelques années. Elle a fait comme tous les ronds dans l'eau, elle s'est diluée...

Il bâtit... bâtit-bâtit

C'est un tronc d'arbre sans racines dans la terre et sans branches vers le ciel, c'est à dire l'un de ces huit cent millions d'humains qui vivent dans les pays à économie développée de la Terre, en étant plus riches, ou moins pauvres, que tous les autres humains de tous les pays de la Terre.

À titre de comparaison, par exemple, un habitant de l'Ethiopie profonde, d'un village du Penjab ou d'une favella de Rio de Janeiro n'est pas un tronc avec deux trous, l'un pour avaler et l'autre pour évacuer, mais un cactus avec des épines pour se défendre.

Le tronc d'arbre avec deux trous est un être aseptisé qui bâtit, loge, squatte, consomme, pollue, bouffe comme un cochon ; et pense, agit, vit, respire, use des tonnes d'eau...

La boule aux deux paysages

La vie et la mort sont comme l'une de ces boules de verre colorées qui contient deux paysages différents en deux hémisphères distincts dont on ne discerne cependant pas la séparation, comme si les deux mondes l'un à l'autre collés sur une surface plane invisible, étaient inséparables...

L'un des deux paysages, celui de la vie et du monde, est comme un grand marché estival sur la place de la cité, avec ses couleurs éclatantes, ses fruits, ses fleurs et toutes ces robes d'été aux tissus légers suspendues sur des cintres, dont les formes et les lignes sont celles que des modes nouvelles ont lancé sur tous les marchés. Un ciel flamboyant déchiré de nuages blancs et gris aux contours échevelés ou bourgeonnants lorsque vient l'heure de midi, verse sa lumière crue sur les visages et les épaules nues des passants qui s'arrêtent devant les étalages, écrase de toute la hauteur de son astre rayonnant jusque sous les tréteaux, toute la place bruissante de voix, ruisselante de couleurs vives.

Ainsi est ce paysage de la vie et du monde : vif et lumineux, qui ne sait pas la mort...

Et dans l'autre hémisphère de la boule, cet autre paysage au sol de sable gris et de fleurs minérales, qui n'a pas de ciel, pas même de nuit, mais peut-être des étoiles, comme sur une voûte diluée dans une encre de poussières scintillantes...

Ainsi est ce paysage disparu, qui ne sait plus la vie...

Et qui a tout emporté de ce qu'il devait être avant, de toutes ses couleurs qui n'ont pas été vues, de tout ce qui vivait et palpait dans la terre qui était la sienne et que personne n'a jamais fait pousser...

La vie, puissante et foisonnante, belle et cruelle, emplie de couleurs et de lumière d'un côté... Et la mort, réductrice de toutes les vanités, éteinte de tous les rêves et de tous les secrets, de l'autre côté...

Un jour je m'envolerai

One day I'll fly away

Comme dans cette très belle chanson de Randy
Crawford

Oui je m'envolerai au loin

Mais je n'ai pas de programme de vol

Je vole déjà

Ma vie est toute petite pour un vol qui est trop grand
pour moi

Irais-je dans les étoiles

Dans des rêves qui ne sont pas les miens

Dans de l'espérance

Dans des visages qui ne sont pas encore nés

One day I'll fly away

Ce serait presque un hymne

Mais je n'ai pas de drapeau

Même si je vole en rouge en blanc et en noir

Je vole avec le rouge de la vie

Le blanc de l'immaculé

Le noir de la liberté

One day I'll fly away

Et dans un envol que je ne verrai jamais

J'aurai le souvenir de tous les visages que j'ai aimés

Je ne savais pas ce qu'était mon vol

Mais je volais pour ces yeux qui me voyaient voler

One day I'll fly away

Îles de temps dans l'espace

Certains moments de solitude semblent plus difficiles
à traverser que d'autres
Parce qu'ils sont accentués d'atmosphère
Il suffit d'une légère brise d'après-midi d'été sur la
place déserte d'un village
D'un miaulement de tronçonneuse dans un bois tout
proche
De la lumière d'un ciel brouillé et floconneux où se
mélangent les gris les blancs et les bleus
Alors les visages absents
Ceux de l'heure d'avant et tous les autres visages aussi
N'étant plus à mes côtés sur ce banc où je viens de
m'asseoir
Semblent s'éloigner
Se diluer dans le ciel brouillé
Et la brise d'après-midi emplie de sons
De couleurs et de senteurs
Et d'ailes blanches de papillons
Appelle et rappelle une femme un enfant un ami
Ou tout aussi immensément

Ces êtres que j'aurais aimé rencontrer
Il y a comme une sorte de stérilité tragique
Dans ces moments de solitude
Et je n'aime pas ces îles de temps perdues dans
l'espace
Surtout avec ces élans et ces affections qui me
traversent
N'atteignant que le ciel de l'île
Ce ciel de l'île où nuagent des écharpes en forme de
visages
De visages disparus
De visages jamais atteints

L'exil sans solitude

Nous devons nous embarquer dans un gros avion –Mais était-ce réellement un avion ? –Pour un pays mystérieux et lointain –Mais quel pays ? –De la Terre ou d'ailleurs ? –D'au-delà de l'univers connu ? Nous marchions en rangs serrés, mes compagnons et moi-même au milieu d'une foule de personnages étranges qui ne semblaient être d'aucun pays particulier, d'aucune origine proche ou lointaine. Tous ces gens s'exprimaient entre eux dans des langages qui étaient comme des cris d'oiseaux aux modulations et aux tonalités aussi diverses que les musiques des pays de la Terre.
Je ne connaissais ni les compagnons qui faisaient partie de mon groupe et en la présence des quels je me sentais en grande convivialité, ni les autres personnages si nombreux de la foule avançant en

rangs serrés comme des prisonniers enchaînés mais sans gardiens et sans entraves.

Au bout de plusieurs jours de marche sous un soleil éclatant et un ciel d'un bleu absolu dans un paysage immense à l'horizon indéfini, sans arbres, sans maisons, sans rivières mais qui n'était cependant pas un désert, nous arrivâmes dans une cité inanimée et silencieuse, vidée de la totalité de ses habitants ; et là nous fûmes parqués à même le sol. S'il y avait des gardiens pour nous diriger, nous accompagner et organiser notre étrange transfert vers une destination inconnue, nous ne vîmes jamais ces personnages ni aux côtés de nos rangs ni devant nous ni derrière ni nulle part. Nous savions seulement que nous devons monter dans un gros avion.

Sur la plus grande place de la cité, aussi vaste qu'une dizaine de terrains de sport réunis, nous fûmes séparés en divers groupes. J'eus l'immense satisfaction de me retrouver avec les mêmes compagnons de marche depuis le premier de ces jours si bleus. Nous formions alors un groupe d'une vingtaine de personnes, hommes, femmes et enfants et, sans que nous pûmes savoir ce que devinrent les autres gens de l'immense foule... D'exilés ou d'émigrants... Nous fûmes dirigés vers un aérodrome dont le sol était en terre battue. Mais c'est à peine si deux ou trois petits « coucous » datant d'une époque « antédiluvienne », jonchaient tels de pesants insectes métalliques couchés sur le ventre, une piste imprécise en grande partie effacée dans une poussière couleur de brique.

Il y avait là, tout près de l'aérodrome, un bâtiment de poste, reconnaissable à son signe identificateur : un

oiseau bleu sur une bande jaune au dessus de la porte d'entrée et des fenêtres à barreaux.

Nous étions tous, chacun d'entre nous, munis d'une longue lettre manuscrite qui sans doute devait être destinée à nos familles, mais aucun de nous ne se souvenait avoir lui-même écrit de lettre.

Alors que je dépliais ma lettre afin de la lire, un énorme chat tigré, surgi de nulle part, se précipita vers moi, s'enroula autour de mes jambes et se mit à miauler longuement, me tenant ainsi une conversation qui me paraissait émouvante, comme si une vie entière m'était racontée, criée, scandée, hachée par une respiration irrégulière, un chagrin étouffé ou une espérance folle d'enfant perdu au milieu d'étrangers indifférents. Ce plantureux et volumineux minou ne cessait de quérir des « mamours » et des caresses que, dans un premier temps j'étais disposé à prodiguer mais qui très vite me mirent dans un grand embarras car nous approchions inexorablement du bureau de poste dont la porte déjà s'ouvrait.

Les premiers d'entre nous parvenus devant la porte ouverte s'engouffrèrent en hâte et se serrèrent près d'un long comptoir, ménageant ainsi un espace pour ceux qui suivaient derrière. Je fus le dernier à pénétrer et aussitôt refermai la porte afin que le gros chat ne me suive pas. Mais l'animal gratta le bas de la porte et miaula longuement.

C'est alors que l'un de mes compagnons inconnus m'interpella avec les mots de la langue que je parlais : « Laisse le donc entrer, prend le avec toi, il représente peut-être quelqu'un que, dans une vie passée, tu as beaucoup aimé et qui te reconnaît ».

J'entrouvris donc la porte et le chat se précipita vers moi puis se coucha devant mes pieds.

L'employé du bureau de poste rassembla les lettres ; un grondement dont on ne savait s'il venait du ciel ou de la terre fit trembler les vitres, s'amplifia tel un roulement de séisme de forte magnitude, et parut tel un astre métallique au long fuselage gris lumineux constellé de cercles de verre, ce gros avion surgit du milieu du ciel. Et l'avion amorçant sa descente ouvrit sur chacun de ses flancs une porte par laquelle tomba une échelle très large de grosse corde. Enfin l'avion s'immobilisa à quelques mètres au dessus du sol et l'extrémité de l'échelle toucha le sable rouge.

Nous fûmes vingt humains et un animal à pénétrer dans l'avion. Aucun membre d'équipage ne nous accueillit et nous prîmes place, assis à même le plancher métallique, sans bagages puisque nous n'en avions pas depuis notre départ, mais sans la moindre peur ou inquiétude en face d'un avenir dont nous n'avions pas idée, unis les uns aux autres en une étrange et intense relation, tels des fœtus reliés entre eux dans le même ventre maternel.

Le gros chat tigré ne miaulait plus, il s'était endormi entre mes jambes et semblait ronronner de tous ses rêves de félin dont les plus anciens bruissaient de toutes ces voix d'une femme que je reconnus enfin.

L'avion prit de la hauteur, se noya dans le ciel océan, nous ne revîmes jamais ces paysages sans arbres, sans maisons et sans rivières à la terre couleur de brique, ni ce ciel d'un bleu absolu, ni l'éclat de ce soleil qui ne nous avait pas aveuglé, ni aucune cité ni aucun être de ce monde dont nous ne savions si nous le quittions ou

non...

Alors commença un exil sans solitude.

Le grand salon du livre

Un drôle de petit avion noir apparut dans le ciel tout bleu, un matin d'été, au dessus du plus grand salon du livre du monde.

On ne va pas refaire Hiroshima...

Les hommes ne moururent pas et le Grand Salon du Livre connut un franc succès.

Toutefois, en fin de journée, alors que personne ne se souvenait du passage silencieux de ce drôle de petit avion noir, l'on s'étonna de l'aspect de certains livres dont la couverture ne comportait plus de titre ni de nom d'auteur.

Il plut. Mais ce n'était plus la pluie qui était tombée jusqu'alors. Cette pluie étrange ne mouillait pas, elle tombait sur le Grand Salon, elle était bien eau, elle ruisselait même, mais elle était aussi poussière que la poussière des chemins.

Il y eut de la nostalgie dans l'air, sur les visages, sur les robes des femmes, dans les rires des enfants devant les images des livres, des livres qui n'avaient plus de mots...

Mais ce n'était pas la nostalgie d'un temps révolu.

C'était la nostalgie d'un futur très éloigné qu'aucun auteur de Science Fiction n'eût pu inventer.

Philippe Sollers, l'une des plus grandes figures littéraires du temps où se donnaient dans le monde ces salons internationaux du livre, avait, entouré de journalistes et de photographes, de toute une « cour » d'artistes et de professionnels du spectacle dans le coin le plus lumineux du salon, là où se pressent autour du « kiosque sacré » les postulants à l'autographe... un visage blême, un regard de pierre, des mains de verre. Il voulut dire : « Mais ce livre n'a plus que des pages blanches ! » Mais il ne dit rien. Ses lèvres remuèrent comme s'il parlait mais aucun son articulé ne sortit de sa bouche hormis un gargouillement, un couinement de souris... ou de rat, et quelques borborygmes.

Il en était également ainsi des personnages qui entouraient Philippe Sollers, et même des quelques badauds qui feuilletaient, épouvantés et incrédules, tous ces livres désormais vierges de toute ligne imprimée, avec leurs pages blanches... Seules subsistaient les illustrations et les photographies ou les dessins sur les couvertures ou dans les pages. Plus un seul mot imprimé !

Les conversations animées, bruyantes ou croisées entre journalistes présents au Grand Salon, ou entre les nombreuses personnes réparties dans les diverses pièces autour du vaste hall d'accueil lors de conférences et débats thématiques, s'étaient toutes diluées dans une étrange symphonie vocale de sons de gorge, de raclements et de petits cris graves ou aigus.

Un grand Livre d'Or à couverture capitonnée invitait

les gens à s'exprimer, disposé sur un pupitre assez haut en bois massif et de belle facture style fin 19^{ème} siècle, à proximité du kiosque des autographes où se tenait une charmante hôtesse d'accueil très bien habillée, souriante, au visage ravissant et n'ayant pas comme nombre de ses congénères de bien d'autres espaces d'accueil, cette « bouche en anus de pigeon peinturlurée de jus de cerise ». La jeune femme, au moment même où Philippe Sollers esquissait un mouvement de lèvres en tournant les premières pages d'un livre, eut elle aussi un borborygme mais à peine audible cependant.

Et l'un des badauds, une dame d'un certain âge, d'assez forte corpulence, coiffée d'un immense chapeau architecturé en jardin suspendu au dessus de balcons superposés en cercles concentriques, tenant en laisse un petit chien blanc empanaché de rouge, se saisit d'un stylo et inscrivit quelques mots dans le Livre d'Or. À mesure qu'elle écrivait, les mots s'effaçaient ; elle appuya nerveusement sur le crayon qui raya la feuille après avoir l'avoir tracée de bleu, et le trait même disparut... La brave dame manqua de s'évanouir d'autant plus que tout autour d'elle, l'on n'entendait plus rien de cohérent, des gens s'agitaient en tous sens et le visage de plus en plus blême de Philippe Sollers semblait augurer qu'un malaise allait le terrasser.

D'autres personnes tournant autour du kiosque avec les livres qu'elles avaient achetés, tentaient de se renseigner, souhaitant visiblement rencontrer l'auteur du livre choisi, mais les questions ne pouvaient plus désormais être comprises puisqu'elles s'arrêtaient au

bord des lèvres ainsi que les réponses de l'hôtesse.

Un monsieur d'âge mûr, grisonnant et au visage carré de certitudes, qu'une grande sacoche en cuir et à boucle dorée, portée en bandoulière, renforçait encore dans une apparence de retraité confortable sans doute cultivé et surinformé, retournait avec componction d'un geste grave du pouce, la couverture de l'un des livres qu'il avait achetés. Il semblait peu ému par la grâce et la gentillesse de l'hôtesse, à laquelle il n'accordait pas même un regard. Il fronça des sourcils blancs et épais, sa moustache à la Jacques Lanzmann frémit, deux rides sinueuses et creusées labourèrent son front proéminent et d'un mouvement brusque de sa main libre, il chassa une mouche qui « loopinguait » avec impertinence au dessus de son crâne à demi dégarni. Déjà venu au kiosque pour recueillir deux autographes dont l'un de Philippe Sollers, il s'aperçut avec stupeur que la signature accompagnée de quelques mots, de chacun des deux auteurs, n'apparaissait plus sur ses livres. Du coup, très décontenancé, et n'ayant pas encore soulevé les premières pages vierges et blanches des livres achetés, l'édifice de ses certitudes vacilla sur ses fondations tel un immeuble cossu du 16^{ème} arrondissement de Paris qu'un séisme de forte magnitude provoqué par les effets secondaires d'une explosion atomique à la limite de la stratosphère, aurait déstabilisé.

Les moins surpris par ces étranges disparitions de texte et de toute expression écrite en général, quoi qu'il en soit de même pour le langage articulé, étaient ces jeunes gens aux allures de voyou chic, coiffés de casquettes de marlou ou de rappeur, arborant sur leurs

biceps des tatouages ésotériques, piercingués aux narines et aux lèvres, ferrailés aux poignets et aux chevilles, qui eux, avaient écumé tous les stands de bandes dessinées. Ces livres là, avec leurs images évocatrices, dépouillés de texte, entraient de la sorte dans un nouveau monde de communication visuelle et sensitive qui ne semblait pas étranger à ces jeunes gens.

Au stand des nouvelles technologies de communication, des gens d'âges divers qui, eux, ne s'intéressaient que très superficiellement aux livres et aux débats, toujours à ce moment même où Philippe Sollers blêmit et où les pages des livres devinrent blanches, s'étaient connectés sur internet et visitaient des sites. Très rapidement, les textes sur les écrans perdirent leur lisibilité alors qu'images et photos conservaient leur netteté.

Un vent de panique souffla sur le Grand Salon, les auteurs, organisateurs, journalistes, photographes et participants ainsi que les nombreuses personnes venues de la ville et des alentours mais aussi de toute la région et de partout dans le monde, se dispersèrent en tous sens, s'agitèrent, s'interpelèrent en émettant des sons de voix discordants, en une cacophonie de cris, de hurlements parfois et de toutes sortes de modulations vocales qui n'avaient plus rien de commun avec un langage articulé.

Les très nombreux livres de tous formats qui attiraient l'attention des acheteurs avec leurs couvertures illustrées ou non, leur titre, le nom de l'auteur et de l'éditeur en caractères bien distincts, étaient

désormais inexpressifs, tels d'inutiles monuments de papier et de carton, destinés peut être à un usage purement décoratif pour ceux d'entre eux qui comportaient des illustrations.

Cependant, alors que rien ne le laissait prévoir tant l'événement paraissait étrange et surnaturel, les gens se regardèrent les uns les autres et parurent soudain échanger entre eux des informations, des impressions et des émotions d'une manière tout à fait naturelle et spontanée – comme s'ils étaient devenus des animaux ou des insectes formant une communauté organisée – et dès lors, d'un bout à l'autre du Grand Salon, le tumulte et la cacophonie cessèrent. En l'absence de langage articulé et sans aucune information écrite qui aurait pu servir de support à la communication, les gens se sentirent reliés entre eux dans un espace de relation tout à fait nouveau dont la caractéristique essentielle résidait dans le fait que chacun en émettant ses ondes ou par la « chimie » de son être, se libérait de cet enfermement en lequel il percevait jadis l'autre selon une connaissance dominée par la pensée dans le langage parlé ou écrit, si fortement dépendant de son propre ressenti et de ses repères culturels.

Par cette « chimie » de la communication qui s'élaborait par le regard, l'expression du visage, des modulations de la voix, de gestes et des comportements, et qui permettait de tout se transmettre, les choses de la nécessité et du besoin comme celles de l'esprit et du cœur, la connaissance et l'information, l'expérience et le savoir faire, il s'avéra que l'écrit et la parole n'étaient plus nécessaires pour que l'on puisse communiquer.

C'est tout cela que les gens ressentirent peu de temps après le début de l'événement.

Très curieusement les seules personnes qui s'agitaient encore dans le tumulte et la cacophonie et qui semblaient donc les plus perturbées, étaient précisément les auteurs des livres, les écrivains, les critiques littéraires, les journalistes et d'une manière générale toutes les personnes exerçant leur activité professionnelle dans les milieux intellectuels.

Bien au-delà du Grand Salon, dans toute la ville, tout le pays et dans le monde entier disparurent ce jour là l'écrit et la parole. Mais la vie changea, la violence régressa. L'on n'apprit plus aux enfants à lire et à écrire puisqu'il n'y avait plus rien à lire ni à écrire. La connaissance, la technologie, le savoir faire, la civilisation, la transmission, l'information, tout cela ne fut pas affecté par la disparition de l'écrit et de la parole. Les gens utilisèrent une plus grande partie des capacités de leur cerveau, et notamment la faculté de mémoriser un nombre impressionnant d'informations puisqu'ils ne pouvaient désormais s'appuyer sur des supports écrits leur servant de béquilles.

Toutefois, durant le temps des dernières générations d'humains nés avant l'événement, ayant appris à parler et pouvant donc comprendre le langage articulé, tout ce qui avait été enregistré sur des supports audibles put cependant être écouté.

Ainsi s'écoutèrent en se congratulant de borborygmes et de petits cris graves ou aigus, les écrivains, les romanciers et les intellectuels, avant de disparaître peu à peu les uns les autres sans avoir de successeurs en leur genre...

Eh garçon prends la barre !

Il est de ces forteresses que je bombarderais et de ces tours crénelées que je cisailerais...

Et j'en brûlerais de feu grégeois, de ces rivages inhospitaliers...

J'en criblerais de grenaille, de ces vitraux aux condescendants reflets...

J'en botterais au cul, de ces princes arrogants qui prédatent le pauvre peuple...

J'en torcherais de kilomètres de tags, ces remparts de cités-prisons...

J'en défriserais les frisures-culte, de ces cathédrales élevées à la gloire de l'Argent-Roi...

Et, sans avoir jamais battu d'aucun pavillon, pas même de ce Grand Noir dans les aubes déchirées aux abords des rivages...

Après avoir couru les océans j'irais mouiller dans ces ports que j'aime, ces ports amis, ces ports d'un autre monde ancrés dans les criques le long des rivages des pays de ce monde...

Dans ces ports, j'y « draguerais » à ciel ouvert ces visages de femme, d'enfants et de vieillards et de braves gens, du feu de mon esprit et de mon cœur...

Je les ferais, tous ces enfants là, reines, rois et princes, milliardaires de regards et de sourires...

Je leur passerais ce flambeau qui me vient de je ne sais d'où et que j'ai tenu d'une main tremblante...

Et, lorsque je quitterais le port pour d'autres

traversées d'océan, de nuits polaires ou d'ardeurs tropicales...

Le jour de mon dernier voyage et donc, de mon naufrage...

Je leur dirai : « Je ne veux ni larmes ni stèles ».

La bibliothèque océane

C'était une bibliothèque pas comme les autres.

La bibliothèque océane.

La dernière bibliothèque avant l'Amérique.

La bibliothèque de Molis les Bains.

Tino et Girlie étaient les bibliothécaires.

Des bibliothécaires pas comme les autres.

Rien n'était « comme les autres », d'ailleurs, dans cette bibliothèque.

Ni les livres ni les amis des livres ni Clepsie la jolie barmaid-secrétaire...

Car il y avait un bar, un « caf'conc » dans cette bibliothèque océane.

Un bar et une écritoire.

Une écritoire pour les visiteurs inspirés.

À la bibliothèque de Molis les Bains si tu « rates ta vie intérieure » et que tu cherches à savoir s'il existe d'autres bibliothèques où l'on peut réussir sa vie intérieure, alors rends toi sur la plage et jette ta pensée au-delà de l'horizon, imagine les seules bibliothèques possibles après la dernière bibliothèque avant l'Amérique...

Ces bibliothèques ne peuvent être que des escadrilles de bouteilles à la mer, de bouteilles contenant chacune

un message.

Une telle escadrille de bouteilles contenant des messages, peut-elle vraiment exister ?

Peut-être... Si d'un bateau en plein océan, un passager à l'âme messagère jette des bouteilles en assez grand nombre... Des bouteilles contenant des lettres écrites à la main par exemple.

Mais les flots dispersent l'escadrille et de l'escadrille ne demeure que l'image de l'escadrille dans de l'imaginaire.

Et même l'idée du passager sur le bateau, jetant les bouteilles dans l'océan, n'habite que dans une bulle d'imaginaire.

En général une bouteille à la mer contenant un message n'atteint jamais un destinataire... Sauf dans des histoires émouvantes et drôles de bouteilles à la mer.

Plus à l'ouest que la bibliothèque océane de Molis les Bains il n'y a donc pas de « bibliothèque escadrille » aux rayons flots de bouteilles messagères...

Mais cela fait du bien d'imaginer une « bibliothèque escadrille » même si l'on ne réussit pas sa vie intérieure...

Sur l'écritoire de la bibliothèque océane de Molis les Bains trônait un Livre d'Or.

Et sur un Livre d'Or on peut écrire des petites bouteilles, signer les bouteilles...

Des buveurs de bouteilles qui n'ont pas vraiment soif boiront le contenu de ces petites bouteilles.

Et rien de ce qui avait été rêvé par celui ou celle qui a écrit la petite bouteille, ne se passera dans le ventre du buveur.

Mais c'était empli d'espérance d'écrire une petite bouteille dans le Livre d'Or de Tino et de Girlie.

Clepsie derrière le bar décapsulait les bouteilles à boire, Tino rangeait les livres sur les rayons et tous les jours changeait les livres de place selon un programme établi en fonction de l'arrivée de nouveaux livres... Des livres qui avaient plu et replu...

Girlie racontait en quelques mots l'histoire de l'auteur du livre du jour et expliquait pourquoi l'auteur avait écrit ce livre.

L'on s'asseyait autour de Girlie et de Tino et, entre plusieurs amis ou visiteurs de la bibliothèque océane l'on faisait une lecture à haute voix de quelques pages du livre.

Cette bibliothèque « pas comme les autres » était devenue le « quartier général » de la petite Mimi, une fille un peu simplette du village voisin, Saint Justin les Mésanges.

Ce soir d'hiver où Mimi vint pour la première fois à Molis les Bains juchée sur son vieux vélo sans autre éclairage qu'un ruban phosphorescent acheté au « Léopard Lumineux » à la dernière fête du village, Mimi se rendit à la bibliothèque océane où l'on devait lire des contes...

Lorsque la petite Mimi prit place dans le hall d'accueil où l'on avait disposé des chaises de jardin, Girlie retraçait en quelques phrases le parcours difficile de l'auteur des contes. Et l'on eût cru, à l'écouter ainsi, Girlie, qu'elle était entrée dans la vie même de l'auteur.

La petite Mimi fut très émue, avisa l'écritoire avec

son livre d'or ouvert... Et ce crayon qui invitait à parler en dessinant des mots...

Mimi dessinait les mots plus qu'elle ne les écrivait. Et lorsque le dernier conte fut lu, Mimi se dirigea vers l'écritoire.

Mimi avait imaginé une histoire de fourmis géantes très intelligentes qui s'étaient perdues le long de la plage et qui venaient d'un pays lointain dans le ciel... Les fourmis géantes étaient entrées dans la bibliothèque océane et avaient regardé les livres sans dire bonjour à Girlie et à Tino ni aux visiteurs de la bibliothèque.

Puis les fourmis s'étaient assises sur les chaises de jardin, émettant de petits chuintements bizarres, croisant leurs pattes comme d'élégantes jeunes femmes.

Alors Mimi dessina dans le livre d'or une dizaine de fourmis géantes, puis la tête de Girlie : une boule ressemblant à un globe terrestre avec deux mers bleues ovales, une grande montagne au milieu et une fracture de l'écorce terrestre en bas de la montagne. Tout autour de la boule Mimi fit un ciel roux tout bouclé de nuages de feu.

Pour Tino, Mimi eut moins d'imagination : elle fit un grand lézard vert debout sur une pile de livres. Et elle signa Mimi.

Ce qui plut tant à Mimi ce soir d'hiver où pour la première fois elle vint à la bibliothèque océane, fut cette atmosphère de convivialité et d'accueil. Les gens qui venaient là semblaient se connaître. Aussi Mimi n'avait-elle pas hésité à exprimer ce qu'elle venait de ressentir en particulier durant la lecture du

conte du Chien Jaune, un chien qui suivait des personnes seules sur le quai d'un port et dont le poil jaunissait à chaque appel de corne.

Mimi disait que l'appel jaunissait d'une lumière pâle le silence sombre tombé dans la vie de la personne et que le chien s'habillait aussitôt de jaune et suivait la personne...

En réalité dans le conte, le chien jaunissait parce que l'appel de la corne évoquait pour lui ce naufrage dans lequel son maître, un homme seul passant son temps à peindre des ports et des bateaux sous un ciel jaune et qui vivait en ermite sur un vieux rafiote de pêcheur, avait disparu.

Un jour l'homme était parti avec le bateau sans son compagnon à quatre pattes afin de se rendre dans une crique connue de lui seul, dissimulée par une muraille de rochers et dont l'entrée n'était qu'une anfractuosité en forme de long insecte, située à l'extrémité de la muraille.

L'homme qui avait déjà exploré la crique, avait trouvé au fond une pierre ronde et lisse, brûlante au toucher, émettant une lumière pâle par intermittence : bleue durant quelques secondes puis jaune en un temps deux fois plus long... Très curieusement durant le temps de l'illumination, l'esprit de l'homme s'était ouvert et par le regard qui lui était venu, avait aperçu des paysages, un ciel, des animaux, de petits personnages, d'étranges habitations, des routes, des villes et toutes sortes de constructions lui paraissant totalement étrangères.

C'est durant le trajet du retour vers le port, alors que le bateau n'était pas encore très éloigné de la crique,

qu'il y eut une voie d'eau et qu'en moins d'une minute le bateau sombra comme pris dans un tourbillon... L'homme disparut dans les flots et l'on ne retrouva jamais ni son corps ni le bateau...

Lorsque l'esprit de l'homme s'était ouvert, le chien demeuré sur le quai, attendant le retour de son maître, avait perçu nettement le son d'une corne de brume. Le maître n'étant pas revenu, le chien s'était éloigné, trotinant le long du quai, s'arrêtant parfois, la truffe tendue et ses flancs battant comme la toile d'une voile sous le vent. Mais la truffe sans l'odeur du maître et les flancs battant sans la cadence des pas du maître, devinrent un silence sombre de chien errant...

Et le même silence sombre, tombé sur l'un de ces passants le long du quai à chaque appel de corne, jaunissait comme s'il venait d'être traversé de lumière pâle. Le chien devenait jaune et suivait le passant...

Les amis de la bibliothèque océane, Girlie et Tino, les visiteurs venus ce soir là furent impressionnés par la réflexion de la petite Mimi.

Et la petite Mimi revint à la bibliothèque océane, le lendemain puis les jours suivants. Elle y passa désormais une grande partie de ses journées, y projeta sa vie intérieure, ses rêves, ses espérances ; s'imagina actrice, comédienne, marionnettiste, troubadour, conteuse d'histoires... Tout cela dans le sillage de Girlie et de Tino en compagnie de ses si chers amis de la bibliothèque océane. Mais elle ne savait rien Mimi, de ses amis, pas même leur nom... À la bibliothèque océane l'on se rencontrait au hasard de soirées organisées. Les gens qui venaient là n'étaient pas forcément les mêmes personnes déjà aperçues...

En fait les discussions, les contacts n'étaient que des instants vécus sans lendemain... Comme des chemins ou des routes qui se croisent à l'orée d'une forêt ou en bordure de paysages, les gens se croisaient ici, dans ce hall de bibliothèque mais ne poursuivaient pas ensemble leur route.

L'on sentait bien que la petite Mimi était un peu simplette en dépit de l'immensité de ses rêves et de la beauté de ses émotions. Un jour elle proposa une soirée de présentation de ses dessins, offrit gâteaux et boissons... Il ne vint que trois visiteurs. Tino et Girlie avaient complètement oublié la date de la soirée, ne s'étaient même pas dérangés de leur salon en arrière de la bibliothèque où ils semblaient absorbés dans des consultations de revues... Il est vrai qu'ils préparaient leur prochain grand voyage : en Amérique selon des « branchés » de la bibliothèque. Tino et Girlie devaient rencontrer un très grand auteur de romans d'aventures qui les introduirait dans le monde des Créateurs et des artistes en vogue...

Clepsie, la secrétaire-barmaid, servit d'hôtesse pour une si petite réunion à laquelle furent conviés quelques visiteurs de passage qui ne regardèrent même pas les dessins de Mimi mais engloutirent les gâteaux...

Mimi revint alors moins souvent à la bibliothèque océane et ne dessina plus dans le Livre d'Or.

Mimi écrivit une lettre à Girlie et à Tino, une lettre émouvante, simple et drôle qui n'eut jamais de réponse...

Mais dans un petit journal illustré, de fabrication

artisanale, intitulé « Crayon Libre » et qui était distribué tous les mois dans le pays de Saint Justin les Mésanges il y avait à chaque numéro, un dessin de Mimi.

« Crayon Libre » déposé à la bibliothèque océane au milieu de toutes les revues de nouveaux livres, était parfois feuilleté distraitemment mais l'on ne se souvenait pas vraiment de Mimi qui, depuis bientôt deux ans ne venait plus du tout à la bibliothèque océane...

Et c'est vrai que la petite Mimi « faisait un peu simplette » ! Juchée sur son vieux vélo de mémé, avec son ruban lumineux sous la selle, on l'aurait presque imaginée chargée de peaux de lapin devant le guidon... Ou de chiffons et de papiers.

Mais elle n'accrochait sur son porte bagage que des cartons à dessin.

Les mots

Ces mots dont j'ai rêvé du pouvoir que je leur conférais...

Ces mots qui, dans le monde où nous vivons, n'ont d'autre pouvoir que celui de nous faire rêver...

Ces mots qui, des poètes Grecs aux rappeurs de nos cités actuelles en passant par Hugo, Prévert, Brel, Ferré et Brassens... n'ont pas changé le monde.

Ces mots qui, parfois, ont été pensés sans être dits ou écrits...

Ces mots devenus poussière ou épluchures...

Ces mots qui ont été criés, adulés... Et si souvent

trahis !

Ces mots pour la seconde civilisation du feu... par les mots.

Ces mots que les bêtes n'ont pas mais dont elles n'ont pas besoin pour se faire comprendre et aimer...

Ces mots magiques, ces mots vertige.

Comme des pluies d'étoiles dans les regards pour ne plus mourir de soif dans les grands déserts relationnels...

J'ai une si haute idée des mots, qu'en face de leur grandeur, de leur force, de leur beauté et de l'énergie qui les anime...

Je me sens comme un enfant...

Je voudrais que les mots en effet, puissent allumer le feu qui n'a encore jamais existé...

Je veux que les mots soient des visages traceurs d'empreintes sur les attentes blessées qui bordent les chemins d'infortune.

Je veux que les mots portent leur regard plus loin que tout ce qu'ils disent.

Je veux que les mots soient des mains et que leurs doigts effacent les cicatrices.

Je ne demande pas aux mots le pouvoir de convaincre ou d'entraîner, ni la force d'atteindre les sommets d'une pensée qui reste encore à découvrir.

Je veux que les mots soient libres.

Je veux que les mots ne soient pas seulement les mots des gens que l'on aime écouter.

Je veux que les mots changent la vie que nous vivons, en nous et autour de nous.

La liberté est trop belle pour que l'on fasse n'importe quoi avec

En écrivant ceci : "la liberté est trop belle pour que l'on fasse n'importe quoi avec"... C'est avec une "certaine émotion" que je l'écris (et que bien sûr je le pense)...

"N'importe quoi" , c'est en fait ce qui fait perdre son sens à la liberté. Et la liberté perd son sens à partir du moment où celle que l'on prend fait perdre celle des autres...

La liberté n'a que faire de toute "morale", de tout code social, de toute "éthique", de tout principe ou de tout règlement régissant la vie des hommes... Elle n'est pas l'affaire d'un seul et unique "acteur", elle est une conscience vive et aiguë de l'existence de l'autre. Elle est la plus grande richesse que les hommes sur cette Terre puissent partager.

Et dans le partage de la liberté, dans le vécu de la liberté, dans ce qu'implique la liberté dans la vie des hommes, c'est à dire dans la conscience, dans la responsabilité et dans la réflexion qui lui sont inséparables ; elle abolit les frontières, les tribunaux, les états, les lois, les gouvernements, les polices et les armées...

Eveillé et écoutant, dans les rumeurs de la nuit...

Dans “David Copperfield” de Charles Dickens, un passage me revient souvent en mémoire tout au long de ma vie...

Celui où le personnage principal du livre évoque son camarade (ou ami) s'endormant toujours dans la même position, de côté, et son bras étendu hors du lit, la tête reposant sur ce bras...

Beaucoup plus encore que les mots même de Charles Dickens dans ce passage, mots sobres et émouvants dans leur simplicité et dans leur précision, évoquant si bien l'être endormi... C'est le sens profond, c'est l'atmosphère, c'est la poésie de ce passage qui me frappe et dont je ne cesse de me souvenir...

Les êtres endormis dans la position où ils se trouvent comme d'instinct, de préférence ou d'habitude ; m'ont toujours ému.

Lorsque j'étais pensionnaire au lycée Victor Duruy de Mont de Marsan entre 1962 et 1967, éveillé au milieu de la nuit dans les rumeurs et dans les ombres de la nuit, je regardais mes camarades endormis, j'écoutais leur respiration, et en ces moments là il me venait de “grandes pensées”, une émotion étrange et très belle, et il me semblait alors que tout ce qui vivait en chacun d'entre eux, de ces êtres si animés dans les cours de récréation ; me parvenait comme des secrets chuchotés à l'oreille, ou comme des dessins d'enfant suspendus dans un petit coin de grenier où personne ne va mais un petit coin de grenier devenu soudain accessible...

Et j'eus par la suite, quelques années plus tard, la même impression, la même émotion, à ces camarades d'auberge de jeunesse endormis, rencontrés au hasard de quelque route...

Leur respiration devenait parole. Et alors je sentais tout ce qui vivait en eux... Dans le silence de ces nuits d'été que des matins très clairs venaient bien vite peupler d'oiseaux et éclairer de la lumière du jour. Et le jour était toujours nouveau, tel un jour empli de tout le passé, de tout le présent, de tout l'avenir à lui seul...

Lézard lumineux

On l'appelle “le lézard lumineux”...

C'est un colporteur qui fait les fêtes, les foires, les marchés, dans tout le pays environnant...

Au feu d'artifice du 14 juillet, à celui du 15 Août, à tous les feux d'artifice que font tirer aux fêtes d'été, les villes du pays ; “Lézard lumineux” (on ne lui connaît pas d'autre nom) se promène avec son “petit bazar” retenu par deux bretelles devant lui... Et bien sûr, outre les sucres d'orge, les sucettes et les peluchettes de son petit bazar, il propose aux enfants ses “lézards lumineux” qui déjà avant que ne tombe la nuit noire et étoilée, “luminent” en dansant ou virevoltant...

Zéralda, la petite voisine de palier de Lézard lumineux, une gamine polissonne et effrontée, se doutait bien que Lézard lumineux – en particulier les soirs d'orage - “luminait” sa femme. Ces soirs là en

effet, s'écoulait une fluorescence bizarre sous la porte de l'appartement de Lézard lumineux... Et dans cette fluorescence semblaient ruisseler comme depuis une source jaillissante, des murmures et des halètements... Alors un soir d'orage, Zéralda “colla un oeil” sur le trou de la serrure et vit...

Dans le bâtiment des WC publics, le soir du 14 juillet après l'orage de la veille, l'on pouvait lire cette inscription sur la porte, à l'intérieur :

“Il lui fait des Amériques sur ses robes chic, il s'enfonce en elle comme dans une Afrique dont il étreint le coeur et l'âme et fait luminer le ventre , et dans sa déchirure il lézarde en éclaboussant ses bleus, ses verts et ses rouges jusqu'à les confondre en une incandescence blanche...”

Visages à peine entrevus

Fragrances aussi fugitives qu'agréables

Ces visages passent, soudainement fous, heureux de dire bonjour, de dire qui ils sont...

Mais qui dans les jours qui caracolent puis s'éloignent, ne viennent ou ne reviennent plus...

Et l'on ne sait pas, on ne sait plus...

On croit, on pense, on “échafaude”, on médite, on se met en transe, on oublie...

Un visage à peine entrevu, qui nous a montré sa petite lumière, qui nous a souri... Et que l'on aurait pu aimer...

Est-il vraiment perdu ?

Le silence, le bruit

Le silence est un désert, le bruit est l'expression du monde...

Nos nuits d'été même claires et étoilées sont devenues aussi tristes que les nuits d'hiver sous la pluie.

Le "tut- tut" des crapauds dans nos jardins les soirs de juillet lorsque tout au loin roule doucement le tonnerre et que l'air se met à sentir la pluie, ne s'entend plus...

Les nuits d'été ont perdu leurs coassements, leurs stridulations, leurs caquètements, leurs cris et leurs chuchotements...

Les jours d'été eux aussi, n'ont plus de grillons sous l'herbe ni de ces gros lézards verts au ventre jaune traversant les allées de nos jardins...

Le silence est un désert, une solitude immense, une marche forcée le long de pistes qui n'existent pas ou qu'en rêve l'on trace...

Le bruit est l'expression du monde d'où et de quelque être qu'il vienne...

Le bruit est un murmure, un chant, un cri, des voix, un éclatement, un déchirement...

Le bruit même discordant, même celui d'une conversation animée entre jeunes au milieu de la nuit dans un camping...

Est parfois plus supportable que le silence subi dans la solitude...

L'Oeuvre

Cette vision de l'oeuvre...

Oeuvre de peinture...

Oeuvre d'écriture...

Oeuvre de musique...

Cette vision de l'oeuvre selon Emile Zola dans son livre L'Oeuvre...

Cette vision de l'oeuvre je la partage.

Et non seulement je la partage mais j'y souscris, j'y adhère...

L'oeuvre n'est point "de quelque académie que ce soit" même si l'Académie reconnaît l'oeuvre.

L'oeuvre n'a que faire des académies, des modes, du marché ; du pompon à tirer assis sur quelque dada du manège...

Dans leurs couleurs vives et éclatantes, montrant leurs dents toutes blanches en un rire débile et figé de créature fantasmagorique de fête foraine, les dadas de manège branlent sur leurs selles des rêves prêt-à-porter et des images sautillantes de séries télévisées dans les têtes chevillées au ventre...

L'oeuvre c'est la vie exprimée, peinte ou mise en musique sans faire partie d'une école, sans se laisser emporter par un courant, sans ressentiment, sans amertume, sans mise en scène...

L'oeuvre porte en elle sa propre émotion, sa propre vérité et ne juge pas le monde ni les gens. L'oeuvre serait plutôt amoureuse du monde sans rien attendre du monde en retour de ce qu'elle donne.

Il y a dans l'oeuvre du désintéressement, parfois de la

dérision, de la violence, une rage de s'exister et de se répandre dans le coeur des gens... Ou du silence, du renoncement, du recueillement, une intimité.

Mais il y a toujours dans l'oeuvre de la passion...

La même passion naturelle, instinctive et vitale que celle de l'être venant au monde en brisant sa coquille, en déchirant sa chrysalide, en passant sa tête entre les lèvres écartées au bas du ventre de sa mère...

L'artiste, la femme ou l'homme d'écriture, le musicien, le sculpteur, le poète, l'artisan, par sa facture, par son oeuvre ; se réconcilie avec ce que parfois il balaye devant lui ou piétine dans son emportement...

Car l'oeuvre éclate telle une orchestration et déclare sa vérité, sa neutralité, son indépendance, sa liberté en face d'un monde qu'elle rejoint, qu'elle comprend et qu'elle représente par la peinture, par l'image, par la musique.

L'oeuvre n'est pas uniquement une affaire d'artistes identifiés, officiels ou reconnus, qui auraient seuls la possibilité et l'autorisation de se produire devant un public en fonction de références ou de notoriété acquise.

L'oeuvre existe par elle même par sa force, sa réalité brute, sa singularité... Elle est l'empreinte, la trace, la signature de ce qui vit en son créateur...

La parka disparue

Inès ne retrouvait pas la parka de sa fille Émilie...
La veille dans l'après midi étaient venus Isabelle et Yves leurs amis, avec leur fille Célestine...

Et Célestine quelques semaines plus tard, avait écrit à Inès pour lui dire la joie de ces retrouvailles par cette magnifique journée de fin Août. Isabelle et Yves, Inès et Alain, ne s'étaient pas revus depuis le déménagement d' Inès et Alain en février de l'année d'avant...

La lettre de Célestine était demeurée sans réponse...

Lorsqu' Isabelle et Yves étaient revenus de vacances début septembre, Isabelle eut un appel au téléphone, d'Inès : “Dis-moi, ta fille, n'aurait-elle pas pris la parka d'Émilie pour s'en faire un doudou avant de s'endormir? Tu m'avais dit que ta fille se faisait un doudou de tout ce qui lui semblait pelucheux et doux? C'est curieux, après votre départ j'ai voulu faire un peu de rangement dans la maison et je ne retrouve plus la parka d'Émilie!”

Et Isabelle avait répondu : “ Non, ce soir là, je m'en souviens, Célestine s'est mise au lit en tenant entre ses mains le peignoir de bain d'Yves”...

... Une parka tout de même, dans un sac de voyage ou dans un coffre de voiture... Cela ne serait pas passé inaperçu!

Il n'était venu personne durant les deux semaines précédant le séjour d'Isabelle et Yves, chez Alain et Inès...

Alors?

Alors quoi?

Amis, ils avaient été si proches!

Ah, cette parka!... Un drôle de “doudou”, bien rugueux et bien coupant sur ses bords durcis, qui met un terme à une relation d'amitié!

Et les années passèrent...

Célestine ouvrit un blog... Un blog immense, un blog de poète, un blog d'écriture et d'images...

Inévitablement, le blog de Célestine comme une pluie de confettis, neige les mots de Célestine en petits flocons qui jamais ne fondent... Et tombent tels des oiseaux de passage sur les bords de fenêtres...

... Et dans le blog de Célestine il y a l'histoire de la parka disparue, une histoire comme tant d'autres, recouverte de tous ces nouveaux flocons du jour.

Célestine avait seulement changé les prénoms.

Ah, le hasard, le hasard!... Un simple "clic" sur une ligne dans une page de moteur de recherche... Et voilà que saute sur l'écran le blog de Célestine avec l'histoire de la parka disparue !

Le Petiot

Il a sept ans ce dimanche, le petiot...

Sept ans... En fait il en paraît treize, le petiot...

Il sait déjà tout... Enfin... comme on peut "tout savoir" à l'école de la rue ou dans les grandes classes de la Maternelle... La Télé, les potes, la "shoote", les filles, les combines et les petits trucs... la vie quoi !

Il a sept ans ce dimanche, le petiot...

Et en ce jour si beau, beau et chic comme une robe de maman, en ce jour doré tout empli des fragrances de toutes les feuilles à moitié mortes de l'automne... L'on a fait venir toute la famille à la maison pour un grand déjeuner dans le grand salon... Et l'on a mis les

grandes rallonges à la table.

Papa en costume, Maman dans sa robe chic, Mamy dans son tailleur de trente ans de mariage, Papé dans sa belle salopette de saltimbanque (Papé est un artiste), les grand'tantes engoncées dans leurs vestes étroitement boutonnées, Petite Mémé dans son éternel grand tablier noir fraîchement repassé, le Vieux Pépé dans sa veste de velours noir à grosses cotes (il a pris son accordéon), Tonton en knickers et bottes de cuir et de larges bretelles sur sa chemise... Et Tatie, la jeune et affriolante Tatie, la nouvelle amie de Tonton en ensemble pantalonant...

On n'a pas fait venir les petites cousines (les filles de Tonton)... Elles sont en fin de carrière de rougeole et toussent encore, et c'est Ursuline, la voisine de palier de l' HLM de Tonton qui les garde... et leur fera des crêpes...

Ah les petites cousines ! Le petiot, une fois, il les a troussées dans la cave !

La Tatie en ensemble pantalonant, elle a peut-être un joli visage et des fesses qui tournicotent... mais qu'est-ce qu'elle est tarte !

Au gâteau bien plantureux, architecturé comme une tour de Babel, rutilant de crème rose et toge d'évêque, surmonté de sept bougies bleues... Le petiot a soufflé très fort... Mais ce sont les yeux de sa maman qui ont donné de l'élan à son souffle... Jamais, jamais, il ne lui avait vu ces yeux là, à sa maman... C'étaient des yeux qui balayaient d'un seul coup toutes les sciences des potes, de la Télé et de l'école de la rue...Et ça faisait

un bien fou, une fulgurance...

Elle portait une très jolie robe, très bien coupée, maman...

Au gâteau, il n'avait plus faim, le petiot... C'est que... après trois fois du rôti et des frites...

À la cantine il donnait toujours sa part de gâteau à l'un de ses camarades. Mais il brandissait une pancarte "rabiote" quand venait le plat de petits pois ou de patates ou de pâtes ou de carottes...

Au gâteau, une fois soufflé les bougies, il disparut sous la table, le petiot...

Et personne ne s'inquiéta désormais de ce qu'il fit, le petiot, sous la table...

Il se sentait un peu flou, le petiot...

Et toutes ces grandes personnes qui discutaient sport, politique, actualités, événements de la ville...

Par moments, de grands éclats de rire...

Des rires qui ne le faisaient pas du tout rire, le petiot...

C'était bien, sous la table, tout de même !

Il lui vint un souvenir...

Il avait trois ans passés... Papa et Maman suivaient à la télé une émission de variétés... Il était assis en tailleur en face d'un vieux train déglingué aux gros wagons cabossés et aux rails disjointes... C'était du plancher à l'époque, dans le salon...

Il venait de faire pipi dans sa culotte et à portée de ses bras, il y avait un tas de vieux journaux... Il avait froissé les feuilles de papier journal et épongé tout autour de lui, le pipi répandu en étalant les feuilles mouillées jusqu'au plus loin possible... ça lui avait beaucoup plu... il en avait eu le zizi tout dur... À l'école maternelle, Mario son copain lui avait raconté

que les grands quand leur zizi devenait dur, ça faisait du lait qui sentait une drôle d'odeur...

Il avait fait pipi dans sa culotte, tout doucement, comme s'il essayait de se retenir mais que ça coulait quand même...

Alors que les rires caracolaient au dessus, d'un bout à l'autre de la table, et que Tonton racontait une histoire salée en faisant sa grosse voix... Il vit, le petiot, devant lui, tout près, vraiment tout près... les jambes de sa maman, croisées, si belles, si belles... et nues... jusqu'aux genoux où s'arrêtait la robe... Il se sentit envahi d'un bien être fou...

Quand il se “touchait le pipi” les matins où il restait au lit jusqu'à dix heures, ça lui faisait du bien... Mais pas à ce point là, comme ce dimanche après midi sous la table, près des jambes de maman...

Il n'avait même plus besoin de se toucher... Il en suffoquait, il en râlait... Et très vite – mais vite comme dans un grand train express lancé à toute allure mais où, de la vitre du compartiment le paysage ne défile plus du tout – son zizi aussi dur qu'une barre à mine se mit à tressauter, une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois... dans sa culotte.

C'était comme si le zizi avait traversé la culotte, s'était dressé jusqu'aux genoux de maman, et doucement frotté du bout, au bord de la robe...

Personne n'a jamais, jamais su... Maman, à ce moment là, riait si fort, à cent lieues de pensée de son petiot !

Et le petiot, il a plus jamais essayé de trousser ses petites cousines dans la cave ou ailleurs en quelque

endroit “défendu”...

Le petiot, “ça”, ça lui est resté...

Le copain Mario il avait dit : “les grands font de la purée, et les vieux quand on leur a gratté le crapaud, ça tressaute à sec comme aux gosses”...

Ah le petiot !... S'il avait pu faire de la purée, pour ses sept ans ce dimanche, ça aurait traversé la culotte et giclé sur le bord de la robe de maman...

Elle a jamais su, maman...

Petiot, il a fait un coquillage secret rempli de bonbon venu des étoiles, caché entre des planches d'une cabane qu'il ne fait visiter à personne...

Ah, le petiot, le petiot !

... Et au fait... La petiaude ?

Ah, les vieux, les vieux !

... Et au fait... Les vieillettes ?

Un visage surgi d'un bouillonnement de souvenirs

Ils sont du même pays, de la même région, de la même ville... mais sans doute pas du même quartier... Ils étaient l'un à côté de l'autre dans un camping, en vacances sur la côte Vendéenne... Ils s'étaient échangé des livres, et durant les quinze jours qu'ils passèrent l'un à côté de l'autre, avec d'autres vacanciers amis occasionnels et de passage, un soir ils se réunirent et organisèrent un barbecue. Ils prirent ce soir là, des photos et rirent et conversèrent jusque tard dans la nuit... Ils firent même, ensemble, un jour de pluie, une excursion pédestre par des chemins côtiers, et un autre jour ils déambulèrent entre les étals d'un marché

local...

Dix ans plus tard ils se rencontrèrent tout à fait par hasard dans la galerie marchande d'une grande surface commerciale d'une ville située dans une région proche de la leur...

L'un reconnut l'autre mais l'autre ne réagit point...

Dix ans c'est un gouffre !

En dix ans l'on oublie – du moins pour l'un – ce qui a pu pour un temps, le temps d'une rencontre, relier des êtres entre eux...

Ainsi les rêves prennent-ils feu, puis emportés par le temps deviennent ils d'autres rêves qui ont éteint ceux d'autrefois...

Ainsi s'établissent des liens entre des personnes qui, un temps, vécurent ensemble, et ces liens perdurèrent-ils une saison, puis une autre saison... Et ainsi dans cet espace qui est celui du temps, de ce temps qui passe et que l'on compte en mois et en années, les liens disparaissent-ils, et parfois cependant il demeure de ces liens, comme une trace à peine visible de pas sur la poussière d'un chemin...

Tout ce qui exista entre l'un et l'autre, en vacances d'été dans ce camping sur la côte Vendéenne, ne fut pas anodin... Et cette brève rencontre dix ans plus tard dans la galerie marchande d'une grande surface commerciale, est, en rapport de ce qui jadis fut, totalement surréaliste... dramatiquement surréaliste...

Et que dire, que penser, que faire alors... ou ne pas faire ?

L'un était devenu pour l'autre un étranger...

Un visage surgit d'un bouillonnement de souvenirs, un visage tout à fait par hasard entrevu et dont le regard

s'il eût été perçu – et sans doute l'a-t-il été – aurait été ressenti comme une intrusion dans une vie présente...

Du rouge dans le tableau

J'ai mis du rouge dans le tableau
De ce rouge là, oui !
Du rouge comme si je ne voyais que ce rouge là
Même si je mets dans le tableau
D'autres couleurs
J'ai esquissé dans le tableau des formes et des formes
Des formes entremêlées
Des formes désordonnées
C'était le rouge, ce rouge là, dans mon tableau
La couleur dominante
La couleur pressée au couteau
La couleur tracée et griffée au burin
J'ai mis du rouge, ce rouge là
Dans le tableau
Le tableau qui demeurera toujours inachevé
Battu par le temps
Battu par les regards
Et les regards ne disent pas ce qu'ils voient
Que peuvent-ils dire d'ailleurs
L'on ne sait, l'on ne voit
Que les rouge ou les couleurs qui peuvent faire dire
Et qui appellent à dire dans toutes les couleurs
Ah, si!
L'on dit parfois

Dans la couleur du temps ou du jour
La couleur qui coule
La couleur des rumeurs
La couleur dont on dit
Qu'elle est celle de ceux qui savent peindre
Peindre pour des regards qui aiment à être léchés
Oui, j'ai péché ce rouge là
Je l'ai torché partout sur le tableau
Je savais ce que l'on en dirait
Je savais surtout ce que l'on n'en dirait point

Et merde
Vous me faites chier
Avec vos podiums
Avec vos compètes
Avec vos vases sacrés
Avec vos références
Avec vos petits froncements de nez

Et si, de vous, j'aimais le rouge
Ou la couleur
Que les couleurs du monde
Ont dilué ou décoloré

Politique ou pourritique ?

Politique ça rime avec néolithique
Et avec paléolithique
Autant dire que ça ne date pas d'hier
Mais politique ça rime aussi avec pourritique
Et ça se terminera comme il y a 65 millions d'années
Avec cette fois la deuxième extinction des dinosaures

Mais les dinosaures ne sont pas les mêmes
Que ceux d'il y a 65 millions d'années
Et le Quinquinaire
Ne sera pas meilleur
Que ne le furent le Tertiaire et le Quaternaire
Après la disparition des dinosaures
Ceux d'il y a 65 millions d'années
Le Quinquinaire sera l'ère
Des essaims
Dont on ne saura de quoi ils seront faits

Le rêve

Le rêve c'est l'autre rive, invisible parce que trop
éloignée, d'un immense fleuve
Et le fleuve est tumultueux, dangereux et difficile à
traverser.
Et la rive semble se fondre dans une ligne de brume et
de ciel
Mirage que l'on habille de tout ce que l'on voudrait y
voir
Et c'est sur la rive sur laquelle on se trouve, la rive
dont on a le sol sous nos pieds
Que l'on construit l'embarcation qui nous fera
traverser le fleuve
Afin de parvenir sur l'autre rive
Car sans embarcation le rêve est inaccessible à jamais
Car sans la traversée difficile et dangereuse dans
l'embarcation
Le rêve est inaccessible à jamais
Car sans la conduite qu'il convient de mener, de
l'embarcation

Le rêve est inaccessible à jamais
Cependant, la traversée effectuée et la rive atteinte
Le rêve devenu accessible
N'est plus le rêve
Si la rive atteinte est habillée de ce que l'on voyait
avant la traversée du fleuve
Le risque de la traversée, avec la conduite dont il
convient de mener l'embarcation
Est un risque nécessaire
La seule possibilité d'atteindre l'autre rive
Mais pas le paysage que l'on voudrait voir surgir

Dans la giration qui s'accélère

Le monde
Celui des humains
De la société des humains
Des civilisations présentes des humains
Est un tableau raté
Mais "raté" n'est qu'un jugement
"Raté" est davantage de l'émotion que de la réflexion

En vérité le monde des humains
Est un tableau représentant le paysage
De toute son histoire
Vu en mouvement et en couleurs par l'oeil d'un
observateur
Dans un kaléidoscope
Au début le paysage est un mouvement de figures
Un mouvement d'images
Un mouvement de surfaces de diverses dimensions
Qui dans la giration s'accélère

Et alors les images se mêlent
Et des images mêlées viennent de nouvelles images
Le tableau en mouvement qui s'accélère
En images de plus en plus nombreuses et diverses
De plus en plus complexes
De plus en plus violentes
Entre dans l'oeil de l'observateur

Il est de plus en plus difficile pour l'observateur qui
veut peindre ce qu'il voit
D'extraire de l'Immaculé
D'extraire de la Beauté
De toute cette violence de couleurs et de mouvement
accéléré
D'images qui percutent éblouissent et déchirent le
regard
Et font plus d'émotion que de réflexion

De plus en plus difficile à extraire
De ce tableau que peint l'observateur tel qu'il le voit
L'immaculé dans sa beauté cependant
Est une réalité intemporelle

Questionnement déjanté

Les Maures décédés relationnent-ils entre eux dans le
grand salon sans murs sans plafond sans sol sans
portes et sans fenêtres... et sans armoires... au dessus

de Sofia lorsque les anchois au ventre ouvert à coups de serpe déversent de leurs anus de la crème fouettée tout au long des algues desséchées ?

Les cailloux mangent-ils des souris ?

Les éléphants se balancent-ils sur les toiles d'araignée ?

Par la portière avant droite ouverte de ta celtaquatre à vapeur, vois-tu passer des girafes décapitées quand tu verses du thé gris dans le dé fendu dont ton arrière grand mère t'avait donné en cadeau de mariage lorsque ton vieux tonton en knickers découpait le gâteau du repas de noces ?

Si la messe est dite pourquoi les capsules carrées et les bouchons ronds sautent-ils si peu haut et retombent-ils en faisant des pas de crabe sous les portes des WC du quatorzième étage de la tour du Maine ?

Si la série dans son dernier épisode à la tu-es-laid t'as déplu, pourquoi t'as zappé sur le défilé des tambourins et des chaises percées à trois pieds qui ne te seyait guère plus qu'une longue altercation entre députés d'En Marche dans l'hémicycle de l'assemblée nationale au sujet d'une possible islamo compatibilité et d'une tout aussi possible adoption quoiqu' à une très courte majorité, de la GPA ? ... Alors même que juché sur le plus haut tabouret de ton bar à tapas en merisier, tu triturais entre tes doigts une boule de pétanque en caoutchouc en te demandant si tu n'allais pas faire installer au fond de ton jardin, une toilette sèche ?

Et d'ailleurs, ce défi laid que tu te lanças après avoir zappé sur le défilé des tambourins, et qui consistait en une enfilade par la tête de la moitié de ton être dans la

poubelle d'un restaurant de crustacés, n'était-il pas aussi réalisable que le saut à l'élastique de 90 mètres que tu fis pour épater ta copine depuis le parapet du pont de Luc Saint Sauveur une après midi de 14 juillet, en dépit d'une arythmie de 5000 extrasystoles par 24h ?

Au Paradu ...

Tout l'monde il a son paradu
So paradu qu'il a défini
Qu'il a défini à sa façon
Y'en a ils voudraient aller au paradu de tout l'monde
Enfin peut-être pas de tout l'monde
Mais de beaucoup
Du plus possible de tout l'monde
Et pour ça ils font tout pour
Au prix cassé au prix standard au prix promo
A vrai dire
Y z'iront y z'iront au paradu de beaucoup de tout
l'monde
Ceux là celles là
Mais ils y émargeront au smig ceux là celles là
Au paradu de tous les paradus
Et peut-être pas à temps total
Ils z'y balayeront les chiottes les trottoirs les
antichambres
A défaut d' carillonner tout en haut des cathédrales
Hectorion et Ernestine aux paradus que les Cimpierres
Auront introduit sans façons mais aussi sans trompette
Postérité à prix cassé à prix standard à prix promo

Tel sera le lot
Des entrés au paradu de tout l'monde
Un nom un nom un titre ?
Nononon
Gaspardino Bidouillot Clampinetta
Qu'on les appellera
Dans les rézosociots du paradu
Mais sûrement pas
Ytailledanlelar
Ah parlons z'en parlons z'en
De Ytailledanlelar
Lui il y ira pas au paradu de tout l'monde
Et il s'en fout il s'en fout
Ytailledanlelar
De tous ces paradus
Dans lesquels il ira jamais
Pasque déjà il a bradoneurisé tous les Cimpierres
Déchiré les cartons d'invitation qu'il a quand même
reçus
Indisposé ce noble et beau monsieur au grand coeur
mais qui tournait l'oeil
Vers l'intérieur du troquet
Au passage des venus de Lampedouza
C'est que Ytailledanlelar
Avec ses imprécations ses mots pets
Ses nounours qu'il voulait brûler en face d'un Gifi
Le jour du Black Friday
Ses pavés gros comme des menhirs d'Obélix
Qu'il lançait dans la paisible mare
Où soit dit en passant au fond y'a pas assez
d'écrevisses
Pour touiller dans la putride vase

Et bouffer les crevures
Il a fâché fâché fâché le beau et noble monsieur
Et un peu tout le monde d'ailleurs
Mais tant pis tant pis il rigole il rigole
Ytailledanlelar
Il clavecine il clavecine
Il pédale il pédale
Assis dans les cotes les plus raides
A fond la caisse dans les descentes
Et c'est pas écrit sur sa musette
Le nom du bled où il est né – le paradu de tout
l'monde
Comme pourrait être écrit Lisbonne-Vladivostok

Il t'emmerde il t'emmerde qu'il te hurle Gasparino
Bidouillot Clampinetta
Et il en a ras le cul de tes mots pets de tes
imprécations
Il t'emmerde ouais c'est vrai
Et autant le beaunoblemonsieur au grand coeur
Mais s'il t'voit dans la merde le nez cassé
Il te tendra peut-être la paluche
Pour te tirer du fossé
Que t'aies la rosette au veston
Ou un simple livret de circulation sinon que dalle
comme papelard

Jeux amoureux

Jeux amoureux du matin
Dans les odeurs de la nuit

Mauvaise haleine cheveux en bataille
Vêtement de nuit froissé
Petit déjeuner au lit les doigts encore humides et gras
De toutes les grattes...
Mais que dire des sueurs rances à cinq heures de
l'après-midi
Sous les chemisiers ou sous les pulls ?

Sur le pont promenade du Grand Titanic

Les damnés les pestiférés de la Terre entière
N'ont jamais eu le vent en poupe
Mais ils sont toujours debout sur le pont promenade
du grand Titanic
Avec ou sans kalachnikov
Poètes ou écrivains ou écrivillons
Curés ou guerilleros
Peigne-culs ou même grands trublions de l'art de la
poésie de la littérature
Y'en a en effet de ces pestiférés de tous les coins de
terre
De tous les sud de tous les nord
De toutes les écoles ou d'aucune école
De tous les déserts de toutes les plaines de toutes les
montagnes
Qui ont pas droit de cité
Ou qui parfois ont le droit de battre les planches de
leurs semelles
Un temps autorisés par quelques Grands Muphtis de
la Culture et du Loisir
Pour cause de retombées économiques locales

Autant dire de monnaie dans le tiroir caisse
Debout les damnés les pestiférés les inclassables les
purs les inachetables
Avec ou sans kalachnikov
Sur le pont promenade du grand Titanic
Du Grand Titanic qui a déjà de l'eau dans ses soutes
Et pas assez de canots de sauvetage
Pour l'heure où l'eau sera sur le pont
Ne vous en déplaie braves gentes devisant gentiment
ou vociférant ou caftant
Et vous préparant pour la sauterie de ce soir
La même que celle d'hier et d'avant hier
Des Grands Muphtis de la Culture et du Loisir
Avec dans la tribune d'honneur
Monsieur le Résident de la Paix Publique
Et tout en haut du Pue-haut-des-Gugnols Grus
L'ascenseur en panne porte ouverte

C'est le grand océan cosmique
Avec tout au loin à des millions d'années lumière
Des planètes titaniques
Le destin de quelques uns des sauvés sur les canots

Fatalité...

Y-a-t-il
Une fatalité de l'immuable?
Une fatalité de l'inéluctable?
Une fatalité de l'impossible?
Une fatalité des questions sans réponse?
Une fatalité de l'indifférence?

Une fatalité de l'ignorance?
Une fatalité du Bien et du Mal?
Une fatalité de l'Histoire?
Une fatalité de l'Histoire de tout?

L'Histoire ne serait-elle pas en gestation dans le ventre de l'univers?

Et si elle est en gestation
Alors quand elle sera née
L'Histoire sera-t-elle une nouvelle fatalité ?

Pendaison de crémaillère

... En face d'un grand champ d'iris que n' a pas encore avalé le lotissement Les Alouettes, en ce soir de juin dans le salon salle à manger de Pierre et d'Isabelle dont la porte fenêtre grand'ouverte donne sur le champ... Sont réunis les potes et les potesses de Pierre et d'Isabelle qui fêtent leur pendaison de crémaillère... Pierre et Isabelle, un couple de trentenaires "bien dans leurs baskets" tous deux cadres dans une société de design et propriétaires lui, d'un Duster Dacia 4X4 et elle d'une Suzuki Ignis, viennent de s'installer dans leur nouvelle maison en bordure du lotissement Les Alouettes.

Ils ont un labrador Isidore, un chat Snoupy et un petit garçon Hectorion âgé de 7 ans...

...Cadre technico-commercial et chargé du développement de sa société de design... Et maire de

son village de surcroît, Pierre sa trentaine confortable et bardée de certitudes, est un homme de sang chaud, d'esprit frondeur... et parfois un peu leste dans ses élans d'empathie, en particulier avec ses collègues féminines...

Il se demandait bien, Pierre, son verre à la main, lors de la pose pour la photo souvenir, quelle cour lui faire à cette amie de sa femme, Sophie, qui n'arrêtait pas entre autres afféteries, de délicatement repousser une mèche de cheveux sur un côté de son visage ou de se passer un doigt sur ses lèvres...

D'ailleurs -soit dit en passant- c'est fou, fou archi fou... Tout ce que l'on observe en matière de comportements, de gestuelles, de façons d'être dans le vent de la mode, de beaucoup de gens (jeunes ou vieux, femmes ou hommes ou adolescents) dans le monde où nous vivons... De façons de s'habiller, de parler une sorte de javanais anglicisé... dans des relents tout cela, de mayonnaise éventée lors de ces apéritifs dînatoires et festifs de diverses réunions de convivialité entre amis... Où les visages caramélisés se mangent avec des yeux n'ayant que des effets de regard sans vrai regard...

Sophie s'était faite à l'occasion reine du chant, et entonnait un air de danse des canards, son verre levé et se tortillant le derrière... Et Pierre se disait " bah, un tout petit coup de canif dans le contrat, ça s'ra pas le premier ni le dernier"...

C'est qu'il ancrerait bien, Pierre, son âme de gai luron dans le coeur de cette Sophie toute saoule en plus de

Martinis et de punch créole, de propos grivois...

... Hectorion, du haut de ses 7 ans surplombait la fête, écartant les rideaux du cagibi débarras où ses parents lui avaient dressé un lit pliant... Toutes les pièces dont sa chambre, ayant été réquisitionnées...

Et il ne dormait pas, Hectorion, il assistait, comme en coulisse de décor de théâtre, à la grande fête donnée par ses parents... Et il se disait : "quand je serai grand, que j'aurai un boulot, que je serai marié et que j'aurai une maison, je ferai jamais de pendaison de crémaillère, c'est de la frime tout ça" !

L'enterrement d'Ernestine

... C'était l'enterrement de cette pauvre Ernestine, âgée pour mourir, de 87 ans...

Etaient présents ses six enfants, Justine l'aînée 64 ans, Georgette 61 ans, Simone 59 ans, Arthur 58 ans, Jocelyn, 54 ans, et la dernière Pascaline 48 ans... Ainsi que quelques connaissances, habitants du village de Saint Amond La Palu...

Cette pauvre Ernestine durant les deux dernières années de sa vie, en maison de retraite médicalisée service des grands handicapés, n'était pour ainsi dire plus qu'un "légume"... Mais un "légume" cependant, qui avait encore par moments et même durant plusieurs jours, "quelques fibres de sensibilité", de telle sorte qu' Ernestine arrivait à reconnaître déjà ses proches, ses enfants, et les personnes amies qui

venaient lui rendre visite.

Une fois passés ses 80 ans, Ernestine avait assez rapidement décliné, en ce sens qu' elle "avait des oublis" et perdait quelques uns de ses repères de temps, de lieu, d'espace... Mais tout de même pas au point de devenir dépendante de ses proches ou d'autres personnes, puisqu'elle tenait sa petite maison, entretenait un coin de jardin, préparait ses repas, sa soupe du soir, passait ses journées à recevoir du monde (des voisins, des connaissances), à regarder le soir la télévision devant laquelle elle s'endormait d'ailleurs assez souvent...

C'était sa deuxième fille, Georgette, celle qui habitait dans le village voisin, La Bretèche, à 3 km, qui l'amenait faire ses courses, ainsi qu'à la banque, chez le médecin, à Remonville, le gros bourg le plus proche.

En accord avec leur soeur Georgette qui "avait pris en main" les affaires d'Ernestine ; Justine, Simone, Arthur, Jocelyn et Pascaline, avaient décidé que leur mère, selon eux "fragilisée" et ayant quelques "trous de mémoire", devait désormais être "plus surveillée" autant dire "dirigée"... De telle sorte que cette pauvre Ernestine, éveillée dès le lever du jour, avec toutes ces heures devant elle jusqu'au soir, pouvant à peine aller une heure dans son jardin, étant fort limitée dans ses déplacements, dans sa liberté d'agir, trouvait les journées bien longues, d'autant qu'elle ne voyait plus venir personne chez elle à part son voisin le plus proche et une fois par semaine sa fille Georgette pour l'amener aller retour vite fait en courses (et basta, les courses sorties de la voiture, la fille se barre, elle a

"des tas de choses à faire")...

Ernestine avait été toute sa vie durant, une femme simple, humble, et si dévouée pour ses enfants, pour son mari, pour les gens autour d'elle, qu'elle en était arrivée à ne plus exister pour elle même, et à sans cesse rendre service sans contre partie ... Soit dit en passant "à sens unique" ni merci ni bonjour ni merde en retour en réponse pour parler en appelant un chat un chat...

C'est fou de que les gens "sûrs d'eux", qui ont plus ou moins bien réussi dans la vie, bardés de certitudes (et de préjugés)... Font peu cas des personnes "humbles et simples" qu'elles déconsidèrent, et devant lesquelles elles passent, ou qu'elles dominent...

Le jour de l'enterrement de cette pauvre Ernestine, ils étaient tous là, la larme à l'oeil... "Ah elle était ceci elle était cela"...

Quant au curé, en supposant, en "partant du principe" qu'il "n'en pensait pas moins"... Il ne pouvait pas se risquer à se lancer dans une "fustigeante homélie" mettant plus ou moins en cause les enfants d'Ernestine ainsi que pas mal de gens à vrai dire...

... L'hypocrisie, dans les relations, sur fond de consensualité dans la pensée, dans une forme de "morale du monde" et de soit disant "bienpensance", et dans les comportements des gens, a toujours "schmucté" le cornichon, la vinaigrette et la mayonnaise éventés avec des relents de sexe sale ou de crevettes amoniaquées...

Et c'est fou ce que l'on se complait, ce que l'on se conforte, dans ces relents de vinaigrette et de crevettes, entre gens "civilisés" et "de bon aloi" (mais

avec une pierre à la place du coeur et en se foutant de la bonté, de l'humilité, de la fragilité de certaines personnes)...

Souris au fond de la lessiveuse

Ce sont des souris au fond d'une lessiveuse

Des souris rousses, le poil bien brillant, les yeux bleu-acier, avec de drôles de petits crânes pointus

Elles couinent une zizique dont leurs congénères grises au poil hérissé entendent mal les notes

Elles tournicotent au fond de la lessiveuse, se foutant que l'on puisse un beau jour naître souris à museau carré d'un papa écureuil ou d'une maman dauphin, d'être fécondé de sperme d'hypocampe et d'ovule de poule naine

Bonjour la généalogie de la souris à museau carré !

Un ciel s'ouvre au dessus de leurs museaux, comme une crêpe bleue ondulant et se gonflant de bulles noires

Et les bulles crèvent en pluie d'orage sur leur beau pelage roux

Oh mais si, mais si, elles se sont imposées messies

des temps nouveaux, les souris rousses au fond de la lessiveuse, souris pas grises comme leur congénères et couinant changelemondosophique !

Elles y schmuctent le museau en l'air, du fond de la lessiveuse, toutes les pêtes des culs qui viennent se poser sur le bord de la lessiveuse

Et au vent ou contre le vent de toutes ces pêtes c'est selon, on y changelemondosophique avec la certitude haut et fort clamée jusqu'en haut de la lessiveuse, qu'on finira par devenir souris arc-en-ciel pirouettant dans la crêpe bleue ondulant et se gonflant de bulles lumineuses

Mais c'est la goutte de feu d'une géante gazeuse venu du fin fond des étoiles qui tombera dans la lessiveuse

Demain ou dans cent ou mille ou cent millions ou un milliard d'années

Des oeufs sans poule...

... A force de faire pondre des oeufs qui ne valent plus rien afin que tout le monde puisse faire de l'omelette à prix écrasé, la poule finit par claquer... Mais qu'à cela ne tienne, si la poule claque avant qu'elle n'atteigne un an d'âge, on fait des oeufs sans poule...

Faire des oeufs sans poule c'est le principe de la Société de Consommation sur lequel se fondent les lobbies... Mais il y a aussi un autre principe associé sur lequel les lobbies se fondent, à savoir que les pauvres veulent singer les riches en s'imaginant que

parcequ'ils pourront se payer telle ou telle chose dont ils ont envie pour trois fois rien, ils seront comme les riches...

Et dans l'affaire, tout le monde met 2 euro dans le dada... Le problème c'est que le dada, il trémousse jamais très longtemps...

Regardez les p'tits gosses qui se dandinent sur les dadas dans les galeries d'entrée des super marchés, y'en a qui arrivent à faire branloter le dada sans avoir mis de pièce...

Toute l'astuce du système consiste dans le fait que le bambin venant de s'asseoir sur le siège du dada, en se remuant le cul, arrive à faire branloter le dada et que peut-être le bambin mettra finalement la pièce...

... Vous souvenez vous de la "gueule" qu'avait la Fiat Panda il y a quelques années ? C'était un "caisson"... Une "vraie voiture de pauvre en somme"...

Maintenant Fiat a conçu un modèle, de Panda, beaucoup plus "in"... Autrement dit, le "caisson" a pris "un petit d'air de voiture comme les autres"... Et le pauvre paraît moins pauvre !

Itaye, le petit échaterrestre

... Il est ingérable, il écoute rien, il en fait qu'à sa tête, il faut sans cesse le reprendre, lui donner un petit coup de coude discret, ou de pied sous la table, pour un mot qu'il aurait pas fallu dire, un geste, un regard, un comportement un peu leste...

Il aime pas ça du tout, Itaye, les leçons de morale, les coups de coude ou de pied pour un oui pour un non,

qu'on le gère, qu'on le dirige, qu'on l'encadre, qu'on le modère...

C'est pas un meneur ni un commandant de quoi que ce soit...

Oh, il est pas de nature à mélenchonner sur les tables devant au dessus de 30/40 personnes dans la salle et encore moins sur une tribune en place publique...

Il fait pas non plus, Itaye le petit échaterrestre, du Onfray pour les Nuls* ; d'ailleurs pour lui les nuls ça existe pas sauf chez les Kaïds et les branchés des Intelligentsias qui font la pluie et le beau temps et les opinions publiques avec l'appui des médias...

Qu'on lui foute la paix, qu'on le laisse être ce qu'il est, Itaye le petit échaterrestre, avec ce qu'il a de bon et de moins bon en lui...

C'est pas les leçons de morale, les coups de coude et de pied, les regards coups de règle sur les doigts, les empêchements qu'on lui fait de tourner en rond, qui y changeront quelque chose...

Il changera pas le monde, Itaye le petit échaterrestre... Mais qu'on le laisse s'exprimer comme il l'entend, après tout on n'est pas obligé de l'écouter ou de voir ce qu'il fait...

Au Panthéon

... Au Panthéon ça me fait penser à "au pantalon"...

"Au pantalon" c'est le souvenir de toi qu'on met en écusson sur le pantalon...

Le pantalon il est debout en vitrine dans un fessier-guiboles en plastoc, fesses tournées à la vue des shoppinggeurs/shoppingguingues...

Reste à savoir comment est placé l'écusson sur le pantalon : sur le fessier, sur le genou, sur la jambe, en haut, en bas ou même sur la braguette...

Quand y'a beaucoup d'écussons sur le pantalon et qu'on peut plus en rajouter à moins de les faire se chevaucher, on met à côté du pantalon dans la vitrine, des pantacourts mieux faits pour la saison d'été ou pour les pays tropicaux...

Et quand tous les pantacourts à leur tour sont couverts d'écussons, on met à côté, des pantas auxquels suffisent de simples fessiers tenant sur des bâtons de trekking... Mais il faut alors agrandir la vitrine afin que pantacourts et pantas voire boxers puissent trouver place à la vue des shoppingeurs/shoppingguingues les uns en casquette New York/tee-shorts Fly Emirates et les autres en futals moulants...

La parole et l'écriture

... J'avais dit que la parole devrait se faire écriture et que l'écriture devrait se faire parole...

Mais j'ajoute et précise que la parole se faisant écriture doit tout de même demeurer parole, et que l'écriture se faisant parole doit tout de même demeurer écriture...

Et que la parole comme l'écriture, que la parole se faisant écriture en demeurant parole, que l'écriture se faisant parole en demeurant écriture... Devrait -ce qui est loin d'être le cas- "coller au plus près" de ce que l'on exprime par les actes et par le comportement...

La vie est vache et belle

... La vie je la dessine en vache et beau, un paysage constellé de visages...

La vie est vache et belle.

Elle est traversée galerie marchande ou la main tendue en indigent ou en voleur de grand chemin...

Elle est un désert assourdissant d'éclats de voix, de bruits jour et nuit, de panneaux, d'enseignes et de petits drapeaux ...

Elle est solitudes branlées chocolat-glacetés trou-de-bale-olivées quand elles ne sont pas ces solitudes, piétinées ou ignorées...

Mais constellée de visages, la vie est belle comme un tableau d'artiste pour la dire, un tableau qui déborde sur le mur et n'en finit pas de raconter dans un langage d'images, de signes, de couleurs, de formes... Et avec le rire, le cri, le regard du dessinateur témoin...

Dix millions de gens

Dix millions de gens n'a pas de visage(s)...

Dix millions de gens c'est comme la fin turbulente et fracassée d'un océan sur une côte un jour d'été ou d'hiver...

Dix millions de gens ce sont ces meutes blanches hurlantes de visages mêlés, dans les vagues qui se jettent sur la plage un jour d'orage...

Dix millions de gens a-t-il une âme s'il n'a pas de visage(s)?

Dix millions de gens dans un esprit en déroute, dans un coeur en colère ou crispé, c'est dix millions de mouches en chevelures entremêlées, noires et bourdonnantes...

Dix millions de gens n'a pas de visage(s) mais dix millions de gens ça peut-être un paysage...

Autour du Mort

... Autour du Mort, au funérarium, dans sa bière non encore recouverte, avec le crucifix au dessus, le bout de buis sur la petite table à côté et l'encensoir... Visage "reposé" les mains jointes sur la poitrine... ça "cocote" de "il était ceci/il était cela" et de toutes sortes de

congratulations, et de propos sur "ce qu'il y avait de bon en lui"... On se repasse quelques séquences du "film de sa vie/les moments les plus marquants"... En somme le Mort c'est le "héros du jour" qu'il n'a sans doute pas été ces jours où il avait mérité de l'être...

Il a devant lui, le Mort, ce temps "d'éternité provisoire" qui est comme une sorte de "paradis" car bien sûr cela ne peut être que là, dans ce "paradis" que ses proches, ses amis, ses connaissances, le placent et le vénèrent...

Bon, peut-être -en fait un beau jour pas si lointain que ça- "ça fera pas un pli il passera quand même à la casserole de deux trois médisances"...

Autour du Mort, il est toujours "trop tard"...

... Il eût fallu... Le temps qu'il vécut, le Mort... Le mieux connaître, et... autant que possible, l'aimer... L' "exister"...

Téles Idoles Cultes et Marchés

Grosjacques Tionnert aux cabins !

Que la Bouse s'emplisse de mouches et s'aplatisse plus bas que le pied des champignons vénéneux !

Les Idoles et les Cultes piétinons !

Les Téles cassons !

Et les Marchés boudons !

Une boule puante géante sur le parvis des Tours de la Défense et du rouge à lèvres caca de putois pour les hôtes d'accueil au joli minois des grands hôtels et des salles de conférence !

Merde au branché, au consulting, au phoning, au traîning et aux pubs !

Les Prix et les médailles à la casse et l'Ordre du Mérite avec les Mythes et les Marques à la poubelle !
Les confessionnels en tas de bois de chauffage et les cloches pour sonner à la volée un tocsin à crever le tympan de tous ces dieux qui déchirent le ciel !
Une trompette de Jéricho comme mille avions du mur du son contre tous les klaxons rageurs de tous les automobilistes névrosés !
Fric-Roi, Loi-Roi, Politic-Roi et Ennemour-Roi roulés en torches au bout de piques et haut flambés sous ce ciel déchiré qui ne pleut que des étoiles têtes d'épingle !
Coups de bâton sur les doigts de fée qui sentent le sexe sale !
Et coups de balai sur les saletés monsantosanofiques !
Et de grands feux de nounours et de pèrnohaux devant les Gifi et Foirfouille les Black Friday de l'Avent !
... Mais Bazouka de sauce tomate brûlante sur les Kasseurs en avant des manifs, chaussés de godaces à 300 euro !
Anarchie en vestes de cuir et bottes et pulls grande marque, t'es pas la bienvenue, t'es une insulte à l'anarchie !

De l'autre côté du monde

Les événements brutaux les plus actuaux
Et qui font crier haut et fort haro sur le baudet
Ce baudet sur lequel on nous fait monter
Et cheminer tout au long de prés aux fleurs de cire
Et aux herbes de synthèse
Ne font le monde que d'un seul côté

Et de ce côté là c'est vrai le baudet est si commun
Que dans les écuries
Les écuries royales et de cour
Les écuries de cirque à trois ou six mâts
Les écuries de manèges boueux ou sablonneux
L'on n'y voit pas d'autres montures
Que ce baudet
Dans toutes ces écuries d'incurie

Les événements qui pètent sont actuaux
Il leur faut des tambours dont on nous fait entendre le
tam tam
Dans les brousses et dans les cités
Pour pas qu'on écoute les cymbales et les guitares des
musiciens poètes
Venus de l'autre côté du monde
Mais surtout et en foules les pétarades battant coeur
de pieuvre
Des enchanteurs patentés autorisés appelés sur les
plateaux-télé

Actuaux chaque jour les derrières à plume haut hissés
Les derrières à plumes des sorciers que sont les
marchands opulents
Suivis des légions de chalands suçeurs de quignons de
pain sucre-rosi

C'est de l'autre côté qu'il faut tous aller chalander
Là où l'on retrouve le goût du pain
Là où les regards se touchent et où on se sent
Un peu moins seul dans sa peau

Victor promène son chien

... Victor est âgé d'une quarantaine d'années. Il demeure lotissement les alouettes à Sainte Tarte de la Midoue où il bâtit bâtit... sa vie. Il roule en Duster Dacia... Ou en Audi quelque chose...

Il se prend plutôt la tête à propos du nouveau modèle de smartphone 4G en promo à Carrefour, qu'à propos de la marche du monde dans sa complexité...

Il mettrait bien sa tête à couper, Victor, à l'entendre, en discussion avec l'un ou l'autre de ses voisins qui aurait pu le reconnaître, que ce n'était point lui, samedi dernier, au rond point du quartier Barbazan, qui klaxomerdait un papy hésitant...

Alain n'avait aucune idée derrière la tête à son sujet lorsqu'il le vit, hier, promenant son chien dans le lotissement.

Son pied venait de se prendre dans un papier d'emballage et le chien, tirant sur sa laisse, Victor était tombé lourdement.

Visiblement, Victor avait du mal à se relever. Alain passait tout près de lui à ce moment là, et lui a tendu la main, l'aidant à se relever.

Alain ne s'est pas longtemps creusé la tête en se demandant si Victor était du genre à klaxomerder dans un rond point...

Il ne voyait en face de lui, qu'un homme tombé en promenant son chien, ne savait plus s'il roulait en Duster Dacia ou en Audi quelque chose ; il n'imaginait plus comment il bâtissait sa vie, Victor...

Alain est reparti sans dire à Victor qui il était ni où il demeurait, de l'autre côté de la route en face du

lotissement les alouettes...

Le chien était du genre "je monte la garde" assez gros, et n'incitant point à s'approcher... Mais il avait bien vu que l'on tendait la main à son maître...

La vanité du verbe

... Paul émit que...

Et chacun émit que...

Et le Verbe fut

Mais le Verbe ne fit rien de ce qu'il tant se propagea et promit...

Tous les matins vient l'étoile du jour

... Les uns se taisent ou crient, les autres moralisent ou professent...

Gigantesque ballet d'extravagances, d'outrecuidances, de conciliabules et de concepts dérisoires...

Nuits de courts et longs métrages tous aussi bruissants, aussi bouillonnants...

Murs ripolinés et pelliculés d'images sacralisées...

Créneaux tout en haut de forteresses d'ignominie d'où sont jetés tous les traits des puissants guerriers

défendant leurs murs et leurs coffres forts...
Regards qui ont plus de concupiscence que de flamme...
Et tous ces ordres établis qui ont leurs défenseurs et leurs réfractaires mais sont tous des dictatures...
Tous les matins vient l'étoile du jour mais personne ne sait dessiner l'aurore... Sauf peut-être quelques peintres poètes dont les toiles produites ne sont pas visibles sur les marchés...

Le joueur de flûte

... "J'ai joué de la flûte mais vous n'avez pas dansé"...

... J'étais au milieu de la place et il y avait du monde, beaucoup de monde tout autour... Dont tous mes amis et connaissances...

... Qui tous ne regardaient que ce qu'ils voulaient voir, que ce que l'on leur montrait et qui devait être vu, que ce qu'ils cherchaient, chacun, à voir...

... Je ne leur avais rien dit, ni la veille, ni aujourd'hui...
Et si je leur avais dit, auraient-ils vu pour autant, auraient-ils su, auraient ils cherché à voir ?

Quand je ne jouerai plus de la flûte, c'est que je me serai envolé...

On s'envole tous en effet...

Peut-être que dans le ciel, on voit voler celui ou celle qui a joué de la flûte toute sa vie...

Peut-être...

... Nous passons sans arrêt même dans les rêves que l'on fait la nuit dans le sommeil, tout un long d'un grand mur, ou plutôt devant un écran d'une longueur interminable où l'on voit tout ce qui s'y affiche, tout ce qui est tagué...

Mais ce que l'on voit n'est que ce que l'on veut voir, que ce qui nous est montré et dont l'image emplit nos yeux habitués à un éclat et à une lumière soutenus par les feux éblouissants de la rampe au dessus de là où l'on passe...

... Dans les entrelacs de tout ce qui est tagué sur le mur/écran, apparaît, comme en confettis fondus, dispersés et multipliés dans la fresque infinie, la petite silhouette du joueur de flûte...

Du joueur de flûte qui tout en jouant, regarde danser autour de lui... Car tout le monde danse à sa façon et c'est ce qu'il y a de plus heureux peut-être, que d'être vu jouer...

Fol-over dose...

... Follower ça rime avec pull over...

Le pull est ouvert sur un buste à demi nu, les pectoraux bien en vue...

Le pull a des rayures en long ou en travers, fines comme des serpentins de saint sylvestre ou larges comme des rubans d'inauguration de bateaux de croisière...

Le pull ayant cessé d'être porté, usé ou défraîchi, s'en va aux Emaüs ou dans la poubelle aux fringues...

Les followers se confettisent dans la gluance des rues mouillées...

Ils z'elles sont fols, sur le vert fluo d'un faux pré entre les stands de la fête et se tapent les paluches ou les panars au tam tam d'une batterie coeur de pieuvre ou au son sans solfège d'une guitare électrique miaulant plus que musiquant...

Ils z'elles sont fols avec leurs cent balles d'euro dans le Dada pour que ça trémousse cinq minutes en plus...

Mais le bambin malin il secoue sans mettre de pièce et ça dandine quand même...

Fol-over dose mais à quelle dose...

Et en quelle pose...

Pull sur les épaules une fraîche soirée de juillet à la terrasse d'un café de l'île de Ré...

Casquette New York bermuda et banane devant la bagnole place des arènes avant la corrida...

En selfie pour les potes/potesses...

Et pour les followers...

Le grand rut

... Et si mille félins, des roux, des tigrés, des Isabelle, des noirs et blancs, des plantureux et des faméliques, vrillés d'une faim souveraine et infinie dans un formidable rut d'esprit et de coeur, en un grand concert sans chef d'orchestre sous les étoiles, descendaient de leurs gouttières, sortaient de leurs caves, déambulaient sur les trottoirs, entraient dans les maisons et dans les jardins ; tous énamourés de visages, d'essences d'êtres, d'intimités aux effluves

pénétrantes, d'étoffes et de vêtements délicats, d'émotions juvéniles ou vieillissantes, et se mettaient en marche mais sans former des rangs, dispersés qu'ils seraient, queues en l'air , multitudes de minettes et de matous soulevant la poussière des passages, des lieux qu'ils investiraient, rugissant leur faim droit devant eux, ne poursuivant plus de proies mais interpellant les humains arrêtés dans leur course contre la montre, ébahis à leur vue ?

Peut-être alors, la course deviendrait-elle une danse à ciel ouvert...

Dans un grand champ de fleurs et d'épis

... Dans un grand champ de blé tournoyaient des corneilles battant des ailes entre les épis qui n'avaient pas mûri et tout au dessus un grand ciel bleu verdissait peu à peu...

Dans les conduites des baignoires, des éviers et des douches un peu partout dans les maisons on entendait à intervalles réguliers, des clapotis s'apparentant à des caquètements, et même quand on versait de l'eau dans le trou par grands verres à toute vitesse, le clapotis ne cessait pas...

Soyez raisonnables, il y a des gens qui dorment sur des lits défaits et de petites fleurs aux pétales déchirées sur lesquelles sont juchés des scarabées à peine plus gros que des pucerons et des fourmis à huit pattes sur les tiges des fleurettes... Alors n' imaginez pas que des anchois filiformes s'enroulent

autour d'un tourne-vis, ou que des mouches électrocentrent autour de l'extrémité fourchue d'un pied de biche enduite de jus de viande...

D'autres gens disent qu'ils ont aperçu dans le ciel bleu-verdi, un grand oiseau de fer dont le ventre luminait si fort, qu'il éclairait jusque dans les galeries des taupes...

L'habituel spectacle des clowns tristes et des ballets de lupins roses et bleus, de la caracole frénétique des chiens de prairie dans un champ d'amérique, des télévisions cassées d'où sortaient des écrans les visages caramélisés des présentateurs et des chroniqueurs ; s'appesantissait et figeait les gens prostrés et crispés tels des personnages de cire dans un musée de marionnettes difformes ... Et les gens applaudissaient sourdement en traînant les pieds, casquette de travers sur la tête, ou lunettes de soleil alors qu'il n'y avait pas de soleil, entre le front et l'occiput, notamment les jeunes femmes en robe ou jupe bigarrée, et quelques vieux seniors au crâne dégarni...

D'autres gens encore, ne comprenaient rien à ce spectacle qui avait vu se succéder après le ballet des lupins, un interminable Karaoké et un numéro où l'on voyait un fakir en lévitation sur un tapis en carton...

Les ascenseurs dans les tours de trente étages de la City s'étaient tous arrêtés entre le 16ème et le 17ème étage, et dans les cages immobilisées se tenaient raides et compassés, des chefs de cabinets, des femmes de ménage et des pygmées venus de leur forêt africaine, en situation régulière sur le sol français, mais qui n'avaient pas de papiers sur eux, juste une musette décousue ou un sac en rafia et un

harmonica ou une flûte à la main...

Les corneilles qui tournoyaient dans le champ de blé en cette ère du jour aussi intemporelle que d'une musique ne pouvant être écrite, s'envolèrent au loin et le ciel bleu-verdi les confondit dans une transparence agitée, avec des colombes aux ailes froissées, mêlées à des rouleaux d'écume grise en suspension.

Et de toutes petites araignées translucides déambulant dans la poussière au pied des tiges de blé, poursuivaient de minuscules cloportes aux carapaces annelées d'une indéfinissable consistance d'eau grasse de vaisselle...

Les gens qui avaient cru voir dans le ciel bleu-verdi, un grand oiseau de fer, se mirent à tousser bruyamment.

Soyez raisonnables, au lieu de tousser, arrachez de l'intérieur de vos narines, vos petites crottes de nez mêlées de poils et roulez les en boule entre vos doigts avant de les jeter dans le trou de la baignoire ; ainsi les animalcules clapocquetant dans le conduit se repaîtront-ils de ces crottes triturées.. Mais partiront ils pour autant, rejoignant ces profondeurs d'où ils viennent ?

Dans les ascenseurs arrêtés, les chefs de cabinets scrutaient ostensiblement d'un regard figé, les consignes de sécurité ; les femmes de ménage se tortillaient le derrière car montait des sous sols tout un tambourinement rythmé, les pygmées sans papiers sur eux bavaient sur leur harmonica ou sur leur flûte...

Soyez raisonnables ne mettez pas systématiquement les colombes devant les corneilles, ni de l'immédiat tagué dans le tiroir sans fond visible où vous rangez

pêle mêle pièces de monnaie, photos et toutes les bintzeries de vos vies qui sarabandent ...

Amen, ramen et ratata, salut la compagnie...

Le car d'Ibardin

... Dans le car d'Ibardin, outre les vieux seniors en casquette de père et sacoche en cuir de vache en bandoulière et les vieilles et moins vieilles senioressees qui avaient fait suivre pour le voyage, du moins quelques unes, leur petit toutou, et arboraient des coiffures en chou fleur ou architecturées comme des chapeaux de reine d'Angleterre ; se dandinaient à l'arrière du car, des jeunes femmes dont certaines étaient les accompagnatrices, se trémoussant le derrière au son de l'accordéon de Fanfan la mort bleue, un joyeux drille dont les histoires salaces fisaient rire les seniors mais pas le chauffeur qui lui, récitait en sourdine des textes de Kafka appris par coeur...

Le caniche blanc à pompons et petite clochette muette pendue à son collier, de Madame La Présidente de l'association des Toujours Jeunes de Sainte Tarte de la Midoue, venait de mordre la bretelle de l'accordéon de Fanfan la mort bleue, au moment où, dans un virage assez serré, le car fit une embardée et s'immobilisa contre un haut talus pierreux.

La tête encore toute emplie de son monde à lui, mi kafkaïen mi proustien, le chauffeur du car voyait

surgir entre les pierres du talus, d'énormes punaises au dos arrondi et demeurait figé, crispé sur son siège de chauffeur, tambourinant de ses doigts le volant, s'imaginant sucer une madeleine...

Fanfan la mort bleue se mit à entonner, accompagné de son accordéon, la marche salulaire en Ré mineur, de l'Annonciation de Bertrande de la Transgression pacifique, et au dernier refrain de la marche, se retourna...

Le car s'était vidé de tous ses voyageurs, il ne restait plus que sur les sièges, des pulls, des écharpes et des sacs... Et dans le passage entre les rangées de sièges, déambulait le caniche blanc.

"Où ai-je déjà vu ces vieux seniors en culottes de ville à plis, ces jeunes femmes se trémoussant le derrière, ces mamies en coiffure chou fleur", se dit Fanfan la mort bleue... Autrement que par ce que me décrivait Arsène, de ces nouvelles générations de quinquas/sexagénères accros de réseaux sociaux sur internet selon ses dires ? ... Alors que dans ce car pour Ibardin, parmi les moins âgés des seniors et senioressees, il y en avait qui notaient dans des pages de carnet au crayon de papier, leurs impressions de voyage et de surcroît, photographiaient les paysages avec des appareils argentiques...

"Le monde est le monde" se dit Fanfan la mort bleue... Ce qui ne fit point revenir les voyageurs et même s'ils étaient revenus, le car repartir...

Et tout au loin en haut d'une colline dentelée et pelée, sous un ciel blanc et lumineux, au bout de la route serpentant le long d'une pente bosselée, se tenait sur la plateforme en terre battue d'un ancien moulin, un

grand hélicoptère, pales tournant, prêt à s'envoler...
Et dans l'air brassé par les pales, tournoyaient des
visages aplatis et réduits à l'état de feuilles dont on ne
pouvait discerner la couleur...
Sur ce, Fanfan la mort bleue entonna l'hymne de la
Mort Heureuse...

Naître, c'est difficile

Naître c'est difficile
Mais nous l'avons tous oublié
Il y a déjà ce premier souffle
Au moment de la sortie
L'air qui entre dans les poumons
Pour la toute première fois
Et le cri qui s'ensuit
Cela fait donc très mal

Puis vient le premier regard
Les yeux venant tout juste de s'ouvrir
Et ce premier regard
N'est jamais le regard d'un chrétien
N'est jamais le regard d'un musulman
N'est jamais le regard d'un juif
N'est jamais le regard d'un djihadiste
N'est jamais non plus
Le regard d'un milliardaire
Tout cela viendra un peu plus tard
Et ce sera selon

Aucun regard d'un peu plus tard

Et à plus forte raison de beaucoup plus tard
Ne ressemblera au tout premier regard

Après le premier souffle
Le premier cri
Le premier regard
Vient le premier geste
Celui de toutes petites lèvres
Qui se portent sur un sein
Ou sur ce qui remplace le sein
Tout ce qui fera ce que l'on sera
Viendra après
Selon ...
Mais pas tout de même le lendemain
Pas la semaine prochaine
Il faudra bien deux ans
Trois ans et même un peu plus

Naître c'est difficile pour tous les êtres vivants
Cela commence par de l'air qui entre dans les
poumons
Et par un cri
Même si l'on ne sait pas comment crie
Un puceron une abeille une fourmi un brin d'herbe
Même si l'on ne sait pas comment c'est
Les poumons d'un cerisier d'une orchidée d'une algue
marine

Les faucons

Les faucons sur la manche du maître de la volière s'agitent.

Prêts à s'envoler, déjà sous leurs ailes déployées, s'étend l'ombre de mort qu'ils portent, sur le sol qui bruit du martèlement des pas du maître de la volière.

Et au bout du vol sous les ailes des faucons là bas où déjà la terre se dessèche et où les cours d'eau se tarissent dans les vallées, l'ombre tombera en pluie silencieuse, étendra et dissoudra les habitants des villages dans la poussière des chemins et des pierres éclatées des maisons écroulées.

Et tout au dessus du paysage le ciel s'embrasera, et au delà des vallées aux cours d'eau à demi taris, partout aux alentours et jusqu'aux confins des paysages de l'autre côté des océans , c'est le ciel tout entier qui s'embrasera.

Une carte postale au texte équivoque...

... Yolande avait une "grande amie de longue date", Gisèle... Cela datait du temps où Yolande et Gisèle se trouvaient en classe dans le même collège à Bazoches-La-Romaine...

Quelques années après le mariage de Gisèle avec Antoine, un été ; Yolande reçut une carte postale de Gisèle, de Port-La-Nouvelle, où elle se trouvait avec Antoine et leur petit garçon Corentin âgé de trois ans...

Le texte, assez bref, au dos de la carte postale, de la belle écriture de Gisèle aux élégants jambages, comportait une phrase assez équivoque, d'une ironie pouvant être considérée blessante, par Yolande, faisant allusion à un travers (à un défaut de caractère présumé) de Yolande...

Deux mois environ avant ce séjour de vacances de Gisèle et d'Antoine, Yolande et son mari Gilbert, avaient été un dimanche à midi reçus chez Gisèle et Antoine. Leur petit garçon Corentin qui alors terminait sa première année à l'école maternelle, n'arrêtait pas de faire des bêtises, enchaînant polissonneries et surtout force "gros mots" appris à l'école en compagnie de ses copains aussi dissipés et insolents que lui.

Yolande ce dimanche de fin mai, était enceinte de huit mois et le bébé devait très prochainement naître, la question se posant dans la conversation si ce serait une fille ou un garçon...

Corentin, tout à coup, s'écria, déterminé et assez fort pour qu'on l'entende " Il est con le bébé de Yolande!" ...

Yolande et son mari se regardèrent et sans doute une même pensée leur vint à l'esprit, qui en gros devait être "Ils ont l'air de trouver drôle et presque de s'en amuser, le comportement dissipé, l'insolence de leur gamin qu'il ne rappellent ni l'un ni l'autre à l'ordre notamment pour ces "gros mots" qu'il n'arrête pas de dire"...

Et tout l'après midi, Corentin eut le même comportement, insolent, bruyant, insupportable cassant des objets -heureusement sans grande valeur-

intervenant à sa manière par de petites réflexions désobligeantes dans la conversation entre les parents et leurs invités...

La carte postale reçue courant Août, de Gisèle, adressée bien visiblement à Yolande et non à Yolande ET Gilbert, dont le texte aurait pu être lu par des trieurs de la Poste, ou par le facteur (ça arrivait des fois à l'époque), là où précisément travaillait Gilbert au centre de tri de la Poste proche de Bazoches-La-Romaine ; aurait donc pu, lu et commenté par les copains de Gilbert, "faire les gorges chaudes" de toute la confrérie des postiers collègues de Gilbert... Car en effet, d'ailleurs, dans l'entourage, parmi les connaissances de Yolande, il arrivait que l'on dégoise au sujet du travers -plus présumé que réel- de Yolande...

... Lors d'un grand débarras/rangement de divers tiroirs de commodes, bien des années plus tard, Yolande et Gilbert retrouvèrent dans le fatras de petits objets, carnets, papiers épars ; cette carte postale jadis reçue, ostensiblement et intentionnellement adressée à Yolande, écornée et enduite de poussière, mais dont le texte figurant au verso à côté de l'adresse, de la belle écriture aux élégants jambages de Gisèle, n'avait pas subi l'outrage des ans... Ne demeurait que l'outrage de cette phrase équivoque et d'une ironie blessante.

... Et toutes ces années, depuis, où Yolande et Gilbert, Gisèle et Antoine, ne sont plus jamais revus, sauf une seule fois tout à fait par hasard lors d'un salon de l'Habitat de la ville proche de Bazoches-La-Romaine... La marque des ans, autant pour les uns que pour les autres, "était passée par là" (rire)...

Cette carte postale tombée un jour d'été en milneufcentquatrevingt dans la boîte aux lettres de Yolande et Gilbert, eut le même effet qu'une porte se refermant...

... Il a aujourd'hui 30 juin 2019, 42 ans, Corentin... Et le "con" il en a 39...

Bon c'est vrai "y'a pas/y'avait pas à vrai dire ou à philosophiquement dire... de quoi en faire un fromage"... De cette affaire là (re-rire) !

... Une "petite histoire" mine de rien !

Bateau pirate

Bateau pirate

Sur les océans, dans les détroits, d'un cercle polaire à l'autre...

Sans boussole et sans sextant et avec seulement les étoiles la nuit pour repères et le soleil et le vent d'où il vient le jour...

L'immensité de l'océan à étreindre comme une silhouette de femme...

Tant pis pour les tempêtes, les glaces polaires, les déserts de mer, les brouillards des hautes latitudes, les brûlures de l'équateur et des tropiques, les îles peuplées de cannibales...

Bateau pirate

Sans drapeau noir et sans port d'attache

Sans route définie

Mais dans tous les ports atteints

Un même regard jeté

Sous la visière d'une mèche rebelle de cheveux
Et jamais sous la visière d'une casquette

Bateau pirate
Et pas bateau de croisière où en salle de jeux se font
des parties de pêche virtuelle au requin

Il s'ra ...

Il sera Hayacien
Après études supérieures
Sur les deniers de papa maman
Sans avoir jamais un seul été de sa jeunesse
Mis à la main à la pâte
Roulé la farine ou desservi des tables ou lavé des
vitres
Un job pour gagner des sous
Comme d'autres de ses semblables que d'ailleurs il ne
fréquente pas
Lors de ses sorties et de ses loisirs
Hayacien de préférence
Là où il veut plutôt que là où il ne veut pas
Je le vois pas en effet
Hayacien à Pont-sur-Heuf

Il sera Lenicruiser
Il sera Finanpopiste
Il sera dans le ménadjeminte
Il sera que-sais-je
Celui là

Après Bac-plus-cinq et une grande école
Il aura été à Singapour à Sydney à Pittsburg
Il aura campé avec des copains aux Francofolies
Mais
Hayacien ou Lenicriser ou Finanpopiste ou dans le
ménadjeminte
Qu'il sera
Il putoie pas il est pas haineux
Juste un peu de morgue pour les lambins dans les
ronds points
Juste un peu de suffisance pour les pas branchés de
ceci de cela qu'est à la mode
Juste de l'indifférence pour les poètes et pour les
placardeurs philosophiques
Qu'il zappe si d'aventure leur couleur et leur teneur
d'élucubrions inconséquents à ses yeux
Lui torche la vue

Mais
Après tout
Que sais-je de lui
De tout ce que je ne n'ai jamais vu ni su
Tout ce que je sais en définitive
C'est que je serai mort dans des années où il sera
vieux

Pété dans le seau à champagne

... De petits anchois sucrés dans le panier des poux
dragueurs de mantes religieuses, entourent de grosses
olives violettes enduites d'huile de palme.

De gros bérets jaunes piqués de plumes de geai dans la baignoire bleue de la reine des pissenlits homologués, flottent avant de sombrer, emplis de billes cassées, au fond de la baignoire...

Ciseaux, couteaux, bobos, caca pot, yaourts à la noix de cajou, fanfreluches féminines soldées et coccyx cassés...

Pété dans le seau à champagne, roté dans le bidet et bu toute la bouteille de white spirit.

A bas les anchois sucrés sacralisés et les barbarismes préfacés !

Une vieille rombière aux mille sortilèges, un canard gigotant entre ses cuisses, sirote lentement son jus de trique, secoue silencieusement ses fesses molles.

Il pleut des frites sans moutarde ni ketchup, et plouf, le veau à l'eau, et, vlofff, cent kilos de fraises pourries dans le plumard, et splasch, une caille écrasée dans un chausson de singe savant, et, fichtre -mais ça on s'y attendait- quarante mégots sous une couche de suppositoires à moitié fondus, de gélules molles et de pilules roses...

Et trois enfoirés sourd-muets dans un champ de queues de boucs, mille pastèques éclatées sur le tapis bleu des culs-de-jatte en caleçon long le dos appuyé contre des rebords de banquettes dans la salle d'attente de Médiapart...

Le beau p'tit orgue électrique arrosé de sirop d'orgeat, les quatre fers en l'air....

Eh, coccyx cassé, T'as pas vu passer un buffle devant le tas de tuiles émietées du grand basané ?

Eh, hardie coccinelle, est-ce que les ploucs aux chapeaux pointus ont ramé les petits pois et flytoxé

les doryphores ?

Eh, rombière en tutu, si l'homme descend du singe, pourquoi la vache ne descendrait-elle pas de Pythagore ?

Il n'y avait rien d'essentiel à ajouter après les discours véreux des fossiles pensants et les discus philorasoir...

Et la Conne rit, et la Nonne hennit, et le baudet s'accroupit.

Pipi de mal en pis assis sur un tabouret dans l'étable pour pas aller jusqu'à la rigole dehors, le robinet miro visant le pis de la vache, tant pis mouillant l'épi tombé du pantalon...

Saugrenu, le grand basané offre nu aux incongrues son ventre mou, ses loques à terre et son béret posé entre deux tags géants tracés sur le trottoir.

Sot mont de piété culturelle, intelligent trou -de bale plutôt que de Vittel, frais minet/sec toutou, bébé grenouille dans un bocal de cervelles d'agnelles Chiliennes, pépé grenaille et sa pétoire en trompette...

Bikini sur la plage oui, bique dans le salon nenni.

Veni vidi vici, pénis vidéo whisky rateau vélo business man rat de feu vêle veau buse inepte manpower horrible cul vérolé hors cible cuvée rollerball papier pape hier papy-y est (sur le pot) hôtel terminus terminal en panne bip be bop kaho kapout... Tout est faussé, court circuité, TILT, merde, adieu la valise !

Vos vies ...

... Vos vies qui ne sont autour de moi que ces visages,

que ces silhouettes, que ces regards que je rencontre ,
m'atteignent dans le regard que sur elles je porte...
C'est tout ce dont je ne sais rien d'elles qui afflue dans
l'imaginaire dont je suis habité, et qui ressemble aux
vagues de l'océan déferlant sur la grève en un grand
murmure s'apparentant à des voix, à un langage...

La vie c'est vache et dur, et ça swingue dans le vent

... Ça swingue dans les anchois... Des animalcules
sans scrupules qu'on que des ailes rayées et pas de
pattes surfent dans le jus qui turbule entre trois olives
et deux câpres sur le couvercle renversé du bocal des
anchois et personne ne sait sauf des aliens-curés et des
éléphanteaux au ciboulot ensuqué, si les anchois sont
sacrés ou pas sacrés...

Un vieux pigeon déplumé du dos avec de la barbe
autour des pattes se dandine, un anchois dans le bec et
y'a un moineau assoiffé qui picore une goutte grasse
suspendue à un bout de l'anchois... Le vieux pigeon
s'énerve et secoue l'anchois, le moineau lâche prise, il
veut s'envoler mais un gros chat survient, une patte
tendue dont les griffes au bout, accrochent la queue du
moineau... Du coup le moineau s'envole comme le
lézard s'enfuit la queue coupée par l'impact d'un
boulon projeté du lance-pierres d'un gamin polisson
qui ne fait aucune différence entre une mésange, un
traquet rieur, une tourterelle ou un bébé magot...

Il a vu une frite par terre, le moineau... Et le voilà, la
frite au bec, juché sur l'antenne télé de la maison du

vieux retraité de la métallurgie lorraine ici retiré à Bois-Colombe...

Hardie coccinelle sur le rebord du galurin du vieux retraité siestant sur une chaise longue à 19 euro 99 du GIFI du coin! Un relent de salaison, de sexe sale et de vinaigre fait valser la coccinelle entre écrit New-York et pétant rouge vif Coca Cola sur le côté frontal du galurin!

Trois gonzesses en pantalons moulants se déhanchant se tortillant le popotin se selfient, chacune une guibole haut levée, devant le vieux retraité siestant... Mais merde, juste avant le déclanchement, la batterie du smartphone qu'a plus rien dans les tripes ! C'est loupé, loupé/loupé la photo! L'une des trois gonzesses interpelle un moutard de 8 balais qui tient un cornet de glace triboulique d'une main et de l'autre main la laisse d'un petit yorkshire très agité... "Eh, tu peux-pas nous vidéhoher, petit" ?

Il a envie d'pipi, le vieux retraité... Il se lève, enfle ses tongs grosses et larges comme des demi-potirons, et putain, le temps qu'il arrive devant la porte des cabinets, il se fait au froc... Et en même temps un peu caca... C'est dégueu mais il s'en fout le papy, il en a plus rien à cirer des jeunes femmes chic qui lui font plus que dalle de bandaison et même pas, comme il est pas poète, comme des jolies fleurs à regarder...

La vie c'est vache et dur... Y'en a que pour les "dans le coup/debout trois heures dans les festivaux/qui peuvent rester huit heures sans pisser/qu'ont toutes

leurs dents/leur gueule/leur intellect/leur faconde/des applis à la pelle sur leur smartphone/et j'en passe y'en a des kilomètres si c'est pas des parsecs"...

Dans les animalcules qu'ont que des ailes rayées et zéro pattes et qui galopent dans le jus salé amoniaqué des anchois à coups de battements d'ailes, y'en a des putrides, des acides, des pesteux, des virulents, pas plus gros que des cosmos puissance moins 43 mètre de diamètre, qu'ont été bricolés dans les creusets des Zumainaliens aux ordres des cadors des guildes marchandes...

Mais il s'en fout le vieux retraité, il a déjà gagné dix piges de plus dans l'expérience ! Et les trois gonzesses en pantalons moulants, et le moutard au cornet de glace triboulique, ils ont une espérance de vie plus longue avec tant pis plus de béton et de bitume que de verdure de paysages...

Tant va la cruche à l'eau

... Tant va la cruche à l'eau que le cachalot il l'avale la cruche. D'ailleurs les jeteurs de cruche ils se cachent même pas, c'est le cash de le dire...

Et si tu manges du porc, Céline, dans du Limoges ou du Vieux Strasbourg, c'est pas pour autant que tu délaisses la faïence, le plastique ou le plexiglas...

Ah qu'il en faille qu'il s'en escarmouche qu'il s'en bidonne de tous ces écrits verts qui haricot-verdisent avec de l'ail en purcaille et du cumin cueilli à la main dans les jardins d'altitude où toutes les attitudes sont

bonnes à mettre au parfum des sniffeurs de comportements d'emportements de dépotements d'esbroufferioles d'extracements...

Et le son de maux râle sur le marché de Meaux où des biques en tutu les cornettes en scoubidou se dressent sur leurs pattes de derrière, se lissent la barbichette à coups de languette ! Et qu'y a un clampin qu'en fait tomber sa casquette de marlou tellement les mots râlent autour de lui... C'est que les chats lents qu'en avaient pourtant vu des tas d'mous, n'en pipaient pas miaou des mortes alitées sur un pieu bardé de cierges autour, n'est-ce pas Adèle?

Veni védi vicieux toilette-à- pipi pour ne pas dire aussi caca, vécécireur enculatory lavatory y'en a que pour le dindon tant qu'il peut éclabougerber, que pour les tartines qui castagnettent, que pour les farandoles qui caracolent dans des vestes qui hier encore, bariolées qu'elles étaient, montraient leurs manches par la porte entrebaillée du placard à fringues...

Tant va Téterre en révolutions avec sa lune autour le drapeau américain planté mer je sais pas quoi, que tous les rêves en évolution se décollent de la peau des crânes où ils harissaillaient pire que des moutardes épicées et pour finir filaient en poussières de pellicules retombant sur les deux pôles d'en bas de la planète-être que tu es, après avoir rebondicoulé de tes épaules dans la longue queue que chez Paul tu fis pour un pain cuit au feu de bois, importuné que tu étais par le petit toutou exotique de madame la présidente de la chorale qui arrêtait pas de te mordiller le bas du pantalon... Et les chalands, encore dehors prolongeant la queue chez Paul, qui zieutaient ce

plantureux minou roux au joli petit collier civilisé, avançant très lentement le long du trottoir, une souris entre les dents... Y'en avait un tout jeune pas plus haut que quatre pommes ou qu'une pompe à vélo, qui disait "j'en ai marre que soit toujours dans les dessins animés, l'oiseau ou le souriceau qui gagne et que le gros matou paume, c'est pas juste c'est trop con trop moral, moi je veux que le gros matou il le bouffe le petit oiseau la petite souris!" ... C'est que la vie c'est pas un compte de fées ni d'ailleurs un conte de faits puisque les faits réels tels qu'ils sont se déroulent, ne sont jamais des contes... Ils ont plutôt l'air de récifs sur lesquels se portent inévitablement les goélettes des gros niqueurs patentés autorisés la barre à gauche à droite ou en l'air ou en tourniquet selon le vent qu'il y a en poupe ou en proue sous les latitudes hautes ou basses en dépit des lassitudes des autoctones en gilets jaunes ou en casse-maraude ou en bataillons de touzensemble fumigénant tambourinant pancartisant...

... Tant va la gruge en scène que toute l'assistance s'en actuacommode... Tant va le baudet lourdement monté que toute l'assistance s'en ébaudit en transe dans l'outrance !

Monsieur Lorgueil et Madame Lahaine

Monsieur Lorgueil et Madame Lahaine

Je vous emmerde je vous cramponne le haricot

Je vous transperce la demaillecote

Je vous pissacide sur le coccyx

Des rampes de mon anarcovocabulaire
Je vous largue mille missiles mille obus
Pour vous laminer vous occire
Disparaissez de la surface de Téterre
Monsieur Lorgueil et Madame Lahaine
J'ai plus de hargne contre vous
Que contre ces cons qu'sont en Sion
Sion la Nouvelle Jérusalem des banques et des lobbies
J'ai plus de foudres contre vous
Que contre cette société de consommation que je
pourfends
Qui ne cesse de sommer le chaland
A coups de promos
D'acheter encore et encore
De souscrire de renouveler d'adhérer de s'abonner
Cela dit Monsieur Lorgueil
C'est pas voir grand qui fait l'orgueil
C'est pas l'humilité qui fait qu'on s'aplatit ou qu'on
baisse les yeux
C'est pas la bonté qui fait qu'on se laisse piétiner
Cela dit Madame Lahaine
C'est pas la colère qui fait la haine

Si les moutons pouvaient se marrer...

... Leur rire ressemblerait au rire d'une foule de spectateurs dont la moitié d'entre eux font semblant de comprendre ce qui se dit sur la scène et se marrent donc par convenance afin de ne pas passer pour des idiots ou des ringards...

... Dans la salle de spectacle un public enthousiasmé par la prestation du comédien humoriste, applaudit

après chacune des petites histoires que raconte le comédien humoriste...

Mais le comédien humoriste parle très vite de telle sorte que l'on ne comprend pas toujours ce qu'il dit, et de surcroît l'accoustique de la salle n'est pas très bonne, et les gens des rangs situés à l'arrière de la salle, éloignés de la scène, entendent bien le comédien mais ne comprennent pas grand chose...

Néanmoins, fusent les rires en une grande vague rythmée sans cesse renouvelée, d'un bout à l'autre de la salle...

Il y a dans la salle

Les "branchés" qui eux, comprennent tout...

Les "un peu moins branchés" qui eux, ne comprennent pas tout dans le détail mais saisissent bien le sens général de l'histoire...

Les "pas branchés" qui eux, même dans les premiers rangs et à plus forte raison dans les derniers, ne comprennent pratiquement rien ni le sens de l'histoire...

"Être branché" c'est être de son temps et bien au courant de l'actualité -"people" notamment- ainsi que de tout ce qui est nouveau, à la mode, et que tout le monde connaît ou est censé connaître...

Mais il faut dire qu'il y a des "pas branchés" qui font comme s'ils étaient "branchés"... Et que les vrais/vrais "pas branchés", ceux qui, ostensiblement et avec insolence et résistance, font état de leur inculture dans le domaine de l'actualité people et des modes et nouveautés, ne sont pas très nombreux...

Tous, quasiment tous, cependant, se marrent, s'esclaffent, dans ces salles de spectacles

humoristiques ou de divertissement...

Il est malvenu, inconvenant, impensable, de ne point rire...

Il faut donc rire comme si l'on a compris, pour ceux et celles qui n'ont pas compris ou pas assez compris... Sinon, tu passes pour un "beuh-beuh" aux yeux de ton voisin d'à côté, si tu ne ris point, de concert avec les autres...

Si tu ne ris pas, c'est peut-être aussi parce que, ayant compris l'histoire racontée, ça te fait pas fait rire du tout...

Et ce qui heurte, c'est quand tu fais comprendre aux autres dans un silence éloquent, pourquoi tu ne ris pas alors que la mauvaise qualité de l'acoustique de la salle n'y est pour pas grand chose, et que le débit rapide de parole du comédien humoriste n'y est pas non plus pour grand chose...

Dans ce cas, t'es pour ton voisin d'à côté un "beuh-beuh dérangeant"...

Le forum disparu

... C'était le forum des Évéchés Inconquis où gîtait, anarcopirate, le "Petit Coin de Pètedevanlefrigokibaye" entre les fils de littérature, d'actualité, de mangas et de cinéma... Et d'autres rubriques diverses...

Et il y avait aussi dans ce forum, le petit coin de tout un chacun où l'on pouvait patate-saladiser recette-de-cuisiniser et coucouninguer-au-coin-du feu, tout cela dans la quiétude des jours qui passent en dépit des

horreurs et des violences du monde...

Et l'on y allait au coin du feu avec minou en boule sur un joli sofa et un grand bouquet de fleurs des champs dans un beau vase sur un guéridon aux trois pieds arqués où l'on buvait le thé l'après midi et la tisane le soir... Et l'on y allait de jolies photos grand format, accompagnant les petits coups du jour...

Et il y avait aussi "qu'avez vous vu ce soir à la télé", que Pètedevanlefrigokibaye avait baptisé "Qu'atad'zoire ce soir à la tu-es-laid"... Où de jour en jour s'y résumaient des films de séries policières en général toujours les mêmes, dont celle avec le Capitaine...

... C'était le forum des Évêchés Inconquis -où il faut dire que les évêques n'y pouvaient arborer leur mitre ni leurs ouailles à matines et à complies, leurs chapelets...

Il a mouru kapout kapout, le forum des Évêchés Inconquis... Disparu à jamais, avec le petit coin de Pètedevanlefrigokibaye... Mais aussi avec le petit coin où l'on patate-saladisait et coucouninguinisait...

Un tout petit pas...

... De Dieu à Allah, il n'y a qu'un pas...

Le pas d'une longueur de temps de 622 fois le tour qu'a fait la Terre autour du soleil entre l'époque où il avait eu le Dieu des Juifs puis des Chrétiens, et l'époque où il a eu l'Allah des musulmans qui est en fait, Allah, l'autre nom de Dieu, Dieu que l'on a aussi appelé l'Eternel...

Cela dit, dans le cosmos, il y a le pas que font entre

elles, les nébuleuses et les galaxies...

Et si Dieu ou Allah, il fallait l'aller chercher dans ce que les scientifiques appellent "l'ère de Planck", ce temps indéfini, non mesurable, situé avant que l'univers ait pu avoir la dimension (le diamètre) de... 1,62.10 puissance moins 35 mètre (la plus petite longueur connue, de l'univers) ? ...

Dans le temps indéfini et non mesurable, qui précède le temps qui commence quand l'univers mesurait 1,62.10 puissance moins 35 mètre, jusqu'à aujourd'hui 13,7 milliards d'années plus tard ; c'est là, j'imagine -à défaut de savoir- que s'est élaborée "l'œuvre de Dieu ou d'Allah ou de l'Eternel -ou du Créateur" (enfin, de quelque nom qu'on l'appelle)...

Vu sous cet angle là, les églises, les mosquées, les synagogues, les religions; les pratiques, les signes, tout le décor qu'il y a autour, les guerres saintes, les djihads... Tout cela c'est comme des chaussures avec écrit "Nike" sur le côté, c'est comme des casquettes avec écrit "New York" dessus, ou comme des maillots avec écrit devant "Fly Emirates"... Quoiqu'il vaut mieux à vrai dire, des chaussures Nike aux pieds, des casquettes New York sur la tête, des maillots Fly Emirates sur le poitrail... Que des guerres saintes et des djihads qui font des morts...

... Bon, cela dit, encore, si les casquettes, les maillots et les chaussures sont fabriqués dans des usines où sont employés des enfants 12 heures par jour pour 30 euros ou dollars par mois, ça fait de la pauvreté et de la misère qui est de l'œuvre humaine sous l'œil de la religion...

Dans un grand vent de pleurs...

... Dans un grand vent de pleurs tourbillonnent, poussés par des tristesses infécondes emplies de nostalgies et d'amertumes tout aussi infécondes, des chagrins craquelés, fendus et recroquevillés dont les fines nervules tordues ne portent plus en elles qu'une sève gelée... Et dans le grand vent, des gouttes de lumière ne mouillent que des rêves décolorés...

Dans une longue parole silencieuse et enfouie, les pleurs sèchent et leurs traces ne sont pas visibles sur les chemins où courent d'autres chagrins, d'autres tristesses, d'autres amertumes...

Guillotiner nounours dans un grand rire bleu et peler des mandarines sans plier un pouce ou un majeur qui l'un ou l'autre de son articulation crie, en faisant glisser le couteau sous l'écorce de la mandarine...

Et mettre à la place de la tête du nounours, la grosse bouille citrouille d'un quinquin de carnaval, ou un grand cou de girafe en carton avec des arc-en-ciel enroulés dessinés dessus...

Alors dans le grand vent tourbillonneront, poussés dans les défilés des carnivals, les chagrins devenus quinquins...

Un hémisphère de pété !

Intérieurs-poubelles de ces couples trentenaires qui gagnent bien leur vie

Madame Chimpanzine en vélo ou à pinces de sa zone arrive au logis

Tout est en l'air
Le lave vaisselle dégueule
L'évier est un vrai chantier
La table un champ de bataille
Les chambres des mômes une arène de stroumpfs
Les lits baillent et sentent le foutre
L'eau déborde du lavabo
La baignoire est rayée de traces grises et moussues
Des frites et de la mayonnaise jonchent la moquette
Un trognon de saucisson sert d'attrape mouches sur la
table de nuit
Intérieurs en désordre des familles boulot/dodo
Sans madame Chimpanzine
Briqués entre deux courses entre deux jours de boulot
ou le dimanche matin
Et le dimanche matin
Les maris et pères qui beurrent les tartines
Ou ne beurrent pas même les leurs
Mordent dans le fromage
Gnaquent à la motte et piochent au pot de confiote
Les qui beurrent les tartines ont peut-être des mots
sucrés
Au creux de l'oreille de leur femme
Les qui les beurrent pas et piochent à la motte
Si peu imaginatifs de mots sucrés
Sont peut-être d'un grand réconfort
Epargnant à leur femme
De longues files d'attente à l'intermarché
Par la fenêtre ouverte du séjour salon
Donnant sur les Tours
En ce dimanche matin pluvieux
Un grand vaisseau spatial en béton

À l'architecture gréco romaine
Sur ses quatre colonnes
Huit heures pile
Et la voix catastrophe de la jolie présentatrice de télé
matin
La moitié de la planète a sauté!
Le couple trentenaire au confortable salaire
Madame Chimpanzine
La famille boulot/dodo
Les qui beurrent les tartines
Les qui gnaquent dans le fromage
Et piochent au pot de confiote
OUF disent-ils
On est du bon côté
Du côté qu'a pas sauté

La vieille voiture

Il marchait sur une plage, au bord de l'océan... En un pays inconnu et rien, le long du rivage, ne lui permettait d'identifier le lieu en lequel il se trouvait. C'était un rivage rocheux et non loin de la plage étroite au sable terreux, sale et jonché de détritrus, au dessus d'un assez vaste terre-plein s'étendait une terrasse rocheuse, presque plate, sur laquelle était garée sa vieille voiture toute cabossée et tachée de rouille.

Trois énerguènes à la mine patibulaire

s'invectivaient, se poursuivaient, se lançaient des cailloux, tout autour de lui sur la plage. Puis les trois types montèrent sur le terre plein, avisèrent la vieille voiture, firent un cercle autour d'elle ; l'un des types parvint à ouvrir une portière, mit le moteur en marche, les deux autres s'engouffrèrent un moment dans la voiture, ressortirent, reformèrent le cercle, et celui qui l'avait mise en marche la fit tourner sur elle même comme une toupie, très violemment, en faisant " miauler " atrocement le moteur, fumer le capot, les roues, imposant à l'embrayage une souffrance insoutenable.

Il arrive en courant, armé d'un long bâton noueux et fourchu, récupéré sur le sable, se précipite sur les types qui s'éloignent un peu de la voiture, porte des coups violents par la portière vitre baissée, à la tête de celui qui se trouvait au volant. Le type sort brusquement de la voiture, rejoint les autres.

Ce qui l'enrageait le plus, c'était que cette vieille voiture lui rendait encore service et qu'il en avait besoin. Il monte dans la voiture, referme brusquement la porte car ils étaient encore là, tout près, les salauds, faisant cercle autour de lui, le narguant, le menaçant... Alors, fou de rage, ivre d'une violence inouïe, il tourne la clef de contact, appuie sur la pédale d'accélération et dans un miaulement, un hurlement de moteur et de ferraille, il " fonce dans le tas ". Il en percute deux, qui volent à trois mètres au dessus du sol avant de retomber disloqués et bouscule l' autre qui tombe et passe sous les roues, puis il s'éloigne, les laissant blessés, en sang. Il vit dans le rétroviseur, que l'un d'entre eux avait la tête éclatée.

La nuit tomba rapidement, il roula sans éclairage, emprunta plusieurs petites routes désertes, changeant de direction aussi souvent que possible, ne sachant plus désormais où aller dans ce pays inconnu... Un chemin étroit et tortueux dans un paysage d'arbustes et de buissons épineux enchevêtrés le conduisit vers une forêt inextricable et très dense dans laquelle il entra, suivant une piste défoncée. Tout à coup devant lui, en haut d'une côte courte et raide, s'ouvrit une fenêtre de ciel, entre les feuillages épais des arbres... Il accéléra, comme pour « avaler » cette côte, mais c'est un abîme dans lequel la voiture plongea et lui dedans, un abîme vertical, un mur de roches, de terre et de racines... et tout en bas, très loin en bas, une nappe floconneuse de brumes grises... ou de cendres, ou de vapeurs bleutées... Une étrange nappe de ciel brouillé, toute éclaboussée de fluorescences vertes...

Les deux abîmes

C'était un train d'un seul wagon. Et dans ce wagon il était accroché et penché vers l'extérieur sur le bord de la fenêtre brisée d'un compartiment. À ses côtés se tenaient également trois autres personnes elles aussi accrochées à la fenêtre et en même temps, à ses épaules. Au dessous d'eux, une grappe de gens accrochés aux jambes de ces trois personnes et très curieusement le wagon n'avait pas de plancher. Vers le bas, du côté de l'intérieur du wagon, s'ouvrait un abîme incommensurable, tout noir, qui semblait ne

pas avoir de fond, ni de limites. La grappe de gens accrochés, également, n'avait pas de fin, non plus. Sur le rebord de la fenêtre des morceaux de verre brisé, tranchants, aigus, de formes diverses, s'enfonçaient dans ses bras, lui déchirant la paume des mains. Les trois autres personnes à ses côtés avaient les mains déchirées et elles s'efforçaient désespérément de se hisser comme lui sur le bord de la fenêtre pour se pencher vers l'extérieur.

Mais il était difficile, sinon impossible, d'envisager de sauter par la fenêtre. Car le wagon sans fond, vu depuis l'extérieur, semblait suspendu, en équilibre instable, ne tenant que sur un rail à peine posé sur un socle d'éclats de roches et en contre bas, à environ un mètre du rail, s'ouvrait un ravin ou plutôt un gouffre dont la pente abrupte, caillouteuse, était par endroits recouverte de buissons épineux, de ronces, de petits arbustes desséchés et tordus. Il ne pouvait pas voir depuis le bord de la fenêtre, le fond du ravin. Sur les éclats de roches et les pierres acérées qui constituaient une bordure étroite le long du rail ainsi que des éboulements vers le ravin, il remarqua une substance visqueuse, glissante, comme un verglas épais. Et ce verglas était lui-même criblé de tessons de bouteille, d'éclats métalliques tranchants et lumineux.

Il sentait bien qu'en dessous de lui dans la grappe des personnes agglutinées, quelques unes de ces personnes faisaient des efforts désespérés pour s'accrocher et grimper les unes sur les autres afin de parvenir toujours un peu plus haut vers le rebord de la fenêtre. Mais ces personnes ne savaient pas ce qu'il y avait dehors.

Que faire ? Sauter, rouler en boule sur les éclats de roche hérissés de morceaux de verre, puis, inévitablement, tomber dans le ravin ? Ou se maintenir, de plus en plus en plus déchiré, perdant du sang, sur le rebord ? Et pour finir, lâcher prise, entraîner dans une chute sans fin, tous ces gens, vers un abîme incommensurable ? À son avis, s'il devait y avoir un " fond " quelque part, ce ne pouvait être que du côté du ravin...

La grappe des personnes agglutinées faisant chacune d'entre elles des efforts désespérés pour grimper par dessus toutes celles qui précédaient et ainsi se hisser peu à peu plus près du rebord de la fenêtre... Était interminable à ses yeux et représentait un poids énorme à soutenir et à entraîner... Il réalisa que pour passer d'un abîme à l'autre, soit de celui s'ouvrant à l'intérieur du wagon et qui n'avait pas de fin, à celui s'ouvrant à l'extérieur et qui avait peut-être un « fond »... il aurait fallu que le rebord déchiqueté et tranchant de la fenêtre s'abaisse au moment du passage, de l'interminable passage de la grappe des personnes accrochées les unes aux autres...

La seule alternative qui s'offrait à lui, dans une logique aussi évidente que froide, était de se couper brutalement de la grappe des personnes agglutinées, et de sauter, lui et les trois autres personnes l'accompagnant, délivrés du poids énorme de la grappe... Mais il y avait encore, avant la chute le long de la pente abrupte du ravin, cette bordure étroite et hérissée d'éclats tranchants, le long du rail paraissant suspendu... Et qu'en était-il en vérité, du « fond » de l'abîme s'ouvrant à l'extérieur?

J'ai rien pompé à ce merdier!

Je ne comprends pas la vie telle qu'elle nous est enseignée, avec le nuisible, le dangereux, le mauvais, le laid, voire l'inutile d'un côté ; et le bon, l'utile, le joli, le sent bon, de l'autre...

Je ne comprends pas la mort telle que la nature humaine nous la fait sentir avec la conscience aiguë de sa réalité et de son irrémédiabilité.

Je ne comprends pas la haine.

Je ne comprends pas l'amour mélangé avec le culinaire, les courses et les toilettes.

Je ne comprends pas pourquoi il faut BAC plus 5.

Je ne comprends pas tout ce qui se dit ou s'écrit et qui ne change rien ni dans notre vie ni dans la vie des gens qu'on aime.

Je ne comprends pas la politique, ni pourquoi les races, les religions, la nostalgie, le passé, l'avenir, les grandes idées...

Je ne comprends pas ce que l'on nous fait croire ni ce que l'on ne nous fait pas croire.

Je ne comprends pas les mots qui trompent.

Je ne comprends pas l'argent.

Je ne comprends pas être ou ne pas être.

Je ne comprends pas « je t'aime » à répétition comme quatre bises vives sur les joues à chaque bonjour...

Pour qui, pourquoi, comment et ça sert à quoi « je t'aime » si après, « ça se fait la malle »?

Je ne comprends pas ce ciel et ces rêves à ras de terre sans savoir ou sentir qu'on a des ailes...

Je ne comprends pas de vivre et de mourir, de jouir et

de souffrir, d'aimer ou de ne pas aimer, tout cela dans un mouvement de soufflet de forge qui n'en finit pas de s'épuiser après avoir agité braises et cendres...

Je ne comprends pas ce monde.

Je ne comprends pas ce que je vois ni ce que je ne vois pas.

Je ne comprends pas l'enfer d'un « ici bas » ou d'un « au-delà »... Ni le paradis, d'ailleurs.

Je ne comprends pas pourquoi les élus et les pas élus, les bons et les mauvais, les beaux et les pas beaux...

Je n'ai rien compris !

Pourquoi les cons et les pas cons ?

Pourquoi BAC plus 5 et je ne sais combien d'années encore ?

Pourquoi le cancer, le sida, l'hôpital, la maison de retraite, les banlieues pourries, le cimetière des toutous en plus de celui des humains, les œuvres d'artistes disparus valant la peau de cent mille fesses?

Pourquoi tout ça ?

Pourquoi une belle maison, une belle bagnole, 250 mètres carrés de surface habitable pour un tout seul avec piscine en plus ?

Pourquoi un loyer de mille euro alors qu'on gagne moins de mille euro par mois ?

Pourquoi 20 ans pour payer une baraque ?

Je n'ai rien compris !

Je suis fatigué.

Merde à la Thune !

Merde au succès !

Merde à l'inégalité de l'homme et de la femme !

Merde aux religions , merde à Jésus-de-Nazar-des-

Mecs, merde aux prophètes !
Merde à BAC plus 5 !
Merde au pinard à 100 euro la bouteille !
Merde aux piscines privées plus grosses que des piscines municipales !
Merde à trois semaines en bateau palace autour de l'Antarctique à 35000 euro !
Merde aux ventres ronds nombril en plein milieu, entre maillot ultra court et pantalon moulant taille basse !
Merde à la Télé !
Merde au foot – fric !
Merde à la beauté sans âme !
Et merde aux Ames Vénérées !
Merde à « tu m'emmerdes » !
Merde à « je t'aime rien que pour te baiser » !
Merde aux Gros Culs dont on hume la pète comme on humerait une haleine d'orchidée !
Je n'ai encore rien pompé à ce merdier Humanusculaire... Où l'on dit pourtant qu'il y a des choses très belles...

Les ailes qui veulent aller dans les étoiles

Toutes ces ailes qui te font voler aussi près ou aussi loin de tant de regards dont la plupart n'ont vu de ces ailes qu'un fil de lumière ou qu'une ombre suspendue... Ou ne les ont tout simplement pas vues... Sont innombrables.

Et à tant et tant voler et se multiplier et s'étendre aussi

près ou aussi loin de tant et tant de regards, toutes ces ailes ont peut-être fini par voler de tout le vol dont elles ont voulu voler dans le temps de l'éclair de leur passage...

Et il n'en est pas une, pas une seule, de ces ailes, qui ne veuille aller dans les étoiles...

Mais elles sont si nombreuses, ces ailes ; que cela est comme un grand ciel immobile et tout blanc où plus rien ne vole...

Les jours heureux

Si certaines fractures relationnelles sont de ces blessures dont on ne guérit jamais, il est aussi ce souvenir de moments de séparations jamais suivis de retrouvailles, ce souvenir qui fait battre dans des nuits de veille ou dans des jours fuyants, comme des respirations d'êtres endormis...

Des portières d'automobiles ont claqué, le rouge des feux d'un wagon de queue s'est dilué dans l'encre de la nuit, un visage est devenu chevelure au bout d'une rue, une silhouette s'est fondue dans un grand dessin de paysage de gens...

Les jours heureux ainsi vécus en famille ou entre amis, ces matins de cris et de bousculades d'enfants, l'odeur du café et du pain grillé dans l'attente des invités, le grincement métallique du « convertible » replié dans le salon, ces immenses éclats de rire, ces

effleurements de confidences, ces étreintes de regards... Cette fête traversant les jours d'été, défonçant les solitudes comme les amoureux défoncent les sommiers, tout cela surgit comme une eau vive de torrent de montagne d'enfance et de saisons heureuses.

Ces visages disparus et qui ne sont pas revenus étaient funambules sur des fils tendus au dessus d'un bout de paysage... Et nous étions avec eux suspendus dans les airs... Et dans les jours qui suivirent le vol au dessus du bout de paysage, s'est écoulée la trace des visages funambules, ont soleillé des regards encore perceptibles...

De ces jours heureux ainsi vécus, il en faut appeler d'autres, oui, d'autres encore et peuplés de visages funambules sur les fils tendus au dessus de plus grands bouts de paysage...

Pour rejoindre les visages qui ne reviennent pas, ne sont jamais venus... Il n'est peut-être que quelques mots à faire pousser, des mots qui existaient déjà avant d'être nés...

La femme du poète intégriste

La femme du poète intégriste :

Tu me fais mal
Tu me saccages
Tu te rues sur moi
Ivre et hurlant de tout ce qui, de la rue, s'est jeté sur toi et t'as mordu...
S'est jeté sur toi et que tu as maudit...

Maudit de toute ta foi...
Et qui a vitrifié ton esprit

Tu me traces de toutes les laves jaillies de ces
entrailles de toi qui rougissent à vif

Tu me veux nue

En string

En jupe

En robe

Sur la cuvette des WC dans le train

Tu te vautres sur moi

Longtemps

Comme une flamme rebelle à la lance du pompier

Une flamme mouillée

Une flamme qui s'accroche à la souche

La souche que je suis

Enterrée

Enterrée et mouillée.

Les mots que tu dis sont des bombes...

Les mots que tu écris sont des génocides...

Tu ne respectes rien

Tu le lamines ce monde...

Abject dis-tu qu'il est!

Ta poésie est intégriste

Intégriste comme une religion de purs étrillant le
monde.

Tu me fais mal...

Tu me saccages.

Je te pardonne de ne pas m'aimer
Puisque... En vérité
N'ayant jamais cessé depuis tant d'années
De te jeter sur moi
De t'enfouir en moi
De me tracer
De me saccager...
Tu m'as aimée sans le savoir
Toi le poète révolté
Le poète intégriste
Le poète des mots génocide
Le poète délinquant qui étrille le monde...

Je te pardonne d'avoir fait de moi ta paille
Ta paille unique
Jusqu'à l'épuisement
Jusqu'au coma érotique...
Car nul homme ne pouvait être plus fidèle que toi
dans une telle violence
Dans une telle ardeur
Et d'une telle constance...
Pour une femme
Cette femme que je suis.

... *Le poète intégriste* :

Je n'étais pas encore né...
Mais je savais que tu viendrais...
Oui je t'ai aimée sans le savoir
Oui je me suis jeté sur toi
Toute ma vie

Rien que sur toi
Si je n'avais su bien avant mon premier cri
Mon premier cri, ma première respiration dans ce
silence, dans cette violence, dans cette indifférence,
dans cette troudebalerie qui s'ouvraient à mes yeux...
Si je n'avais su que tu viendrais
Et que tu serais avec moi dans la traversée...
Je me serais suicidé dans le ventre de maman avant de
venir au monde

La bonne année du petiot...

Au premier de l'An, il faisait toujours le con, le
petiot!

Et il n'était jamais mignon, ce petiot, au premier de
l'An

Tôt matin, ce matin là, le premier de l'An...

Il se jetait, à peine éveillé, dans les humeurs de ses
rêves...

Ainsi, le visage de sa petite copine...

La petite fil de fer au minois aigu, aux bras nus et
en robe cintrée...

Et il lui venait un émoi...

Sous la table, à quatre heures, alors que fusaient au
plafond les bouchons champignons

Et que trônait en forteresse le plantureux gâteau
entre deux boîtes de chocolats fondants...

Les invités, tous de famille, pépiaient, pépiaient...

Et le petiot, dans les humeurs de ses rêves

Se faisait un chic après midi...

“Il a sept ans dimanche” annonça Papa...

Et la grand'tante dans son ensemble pantalonant, et les cousines premières à l'école, et le grand frère ombrageux qui sait tout, et même Ursuline la gentille voisine...

Tous s'offusquaient des bêtises du petiot ce si beau jour...

Tous se demandaient ce qu'il traficotait sous la table, le petiot...

Le petiot...

Il crayonnait à la hâte, au 2 de l'An, sous la dictée de sa maman

"Moeilleurs Veux"...

Sur les jolies cartelettes liserées dorées à missiler dans le cosmos relationnel...

Cassé au lance pierres, le joli vase !

Pétée, la trompette du jazzman d'albâtre!

L'a pas dit merci à Tata, le petiot, pour le beau livre de jolis canards !

Mais quand il sera grand, le petiot, il y aura sur sa table, la table dans sa maison...

Tous ces vases à boire...

Tous ces vases à boire pour tous les invités de passage...

Tous ces vases à boire comme des regards emplis du vin des visages...

Quand il sera grand, le petiot ?

Et s'il l'était déjà vraiment, grand, le petiot ?

Grand comme un beau voeu tout feu tout flamme se balançant sur une herbe follette...

Rodolphe, le SDF :

"Les braves gens de cette ville dont j'arpente les trottoirs, ces braves gens qui ont maisons et voitures et dont les enfants vont à la Fac...

Tous ces gens d'ici et d'ailleurs qui m'ont vu passer dans la rue principale, étaler mes cartons là où dorment les chats aussi SDF que moi, disent presque tous que je suis un SDF très ordinaire... Et c'est vrai que l'on sait à peine si j'existe puisque je ne demande jamais rien, vivant jour après jour de tout ce que je trouve dans les poubelles ou ramasse à la fin des marchés...

Tout de même, quelques uns de ces braves gens, me trouvent d'un commerce agréable...

Quand je serai mort et que je ne laisserai à mes héritiers rien d'autre que de vagues et lointains souvenirs d'une réunion ou d'une fête de famille ayant mal tourné... Je vous demande, messieurs dames bien intentionnés, indifférents ou pourfendeurs de ces "indésirables paresseux et crasseux"... De ne pas enfin m'aimer et de dire entre vous que dans le fond j'étais un "bon SDF"... Car il sera trop tard, bien trop tard alors. Je serai parti et ne reviendrai plus...

Ce que vous n'avez jamais vu ou su de moi de mon vivant, ou ce que vous avez cru voir parce que ça vous arrangeait bien de croire ça... Comment pourriez

vous parce que je suis mort, le voir, le savoir enfin ?
Allez! Ne m'aimez pas, passez votre chemin,
messieurs dames bien intentionnés, indifférents ou
pourfendeurs, bien maisonnés, bien voiturés, bien
boutonnés, bien pensants, bien bardés de certitudes,
de religion, d'idées politiques et étagérés en vos
bibliothèques de salon de tous ces bouquins bien
aseptisés bien de saison bien "qu'il faut avoir lu"...

La porte étroite

" La porte du bonheur est une porte étroite"...
[Jean Ferrat]

Cette porte du bonheur si étroite serait comme un
film encore bien plus fin et plus transparent que par
exemple, le film de plastique utilisé pour recouvrir les
pots de confiture maison...

Un film si ténu, si transparent, qu'il ne se voit pas... Et
pourtant le film existe, il sépare deux mondes, le
monde de tout ce qui se voit, se sent, se touche,
s'entend et même se pressent d'une part ; et le monde
de tout ce que nous ne percevons pas et qui n'a pas de
réalité immédiate ou tangible d'autre part...

Non seulement le film existe mais il est un passage,
une sorte de passage entre les deux mondes...

Il est donc traversable.

Mais parce que le film demeure la plupart du temps,
et surtout très communément, invisible, alors les
deux mondes ne semblent faire qu'un seul monde, ce
seul monde qui est celui que nous connaissons et dans

lequel nous vivons.

La vocation la plus essentielle, peut-être, de l'artiste ; c'est de nous faire passer par les mots, par l'image, par le son, ou encore par la forme, par la facture des objets produits, comme à travers le film dans l'existence du monde inconnu ou non perçu habituellement... Et cela même sans que s'établisse forcément, une confrontation sans issue avec le monde de la réalité immédiate et vécue...

Le "passage" à travers le film si ténu et si transparent, qui nous révélerait une partie de ce qui n'est pas visible ou perceptible, modifierait ce regard que l'on porte d'ordinaire... Le regard alors, s'ouvrirait sur un espace dans lequel nous ne nous sentirions plus isolé, enfermé ou indifférent, ou encore, conditionné par tout ce qui occupe et détermine cet espace...

L'artiste n'est pas cependant, une "exception culturelle" dans le sens où l'artiste demeurerait le seul personnage possible doté du pouvoir d'ouvrir le passage et donc, de faire traverser le film ténu et transparent... Autrement dit, toute personne ayant ou non une vocation ou une qualité particulière, détient en elle même le pouvoir de faire passer par des mots ou des images ou du regard ou des gestes ou de la voix, à travers le film si ténu et si transparent... Mais cela ne s'accomplit le plus souvent que par de tous petits éclats de lumière ou de transparence en nous mêmes, de tous petits éclats qui d'une certaine manière, font réapparaître le film traversable, le film qui devient ainsi la "porte étroite"...

La porte du bonheur est une porte étroite par laquelle ne passe pas ce qui ressemble à s'y méprendre au

bonheur mais s'y étrangle, s'y étouffe, s'y débat et y meurt de mort violente après quelques sursauts... Seule passe par la porte étroite, cette sorte d' "étrange respiration" en soi, libérée de toute pression inutile ou vaine, ou ce regard lavé de tout ce qui l'a aveuglé...

Grantenterrement Général

C'était l'âme de sa queue, au défunt... Une âme qui planait au dessus de ces Messieurs Dames plantés dans leurs belles pompes cirées, cheminant compassés, englués, gominés, raides comme des manches de bêche, costardés, pardocklés, imperdés, cravatés ou foulardisées quant à ces dames chic, en un sombre défilé silencieux sous un pâle soleil d'hiver derrière le fourgon mortuaire... Un vieux Peugeot des années 50 à l' échappement pétaradant, promu en futur camping-car pour retraités pauvres à l'ambition voyages démesurée...

Et le Mort sauf l' âme de sa queue, balloté vers ce destin tant envié de prétendant à la couronne des souvenirs pieux de tous ces vivants...

De tous ces vivants qui du vivant du défunt accablaient ce dernier de pieuses hypocrisies, sottises moqueries et insipides politesses...

Ce mort recroquevillé dans une bulle de solitude ne s'étant point brisée dans l'infarctus... Ce mort n'ayant plus rien à payer pour jouir de cette halte mobile en

pension ambulante et provisoire...

En futur camping-car de paisibles retraités à mille euros par mois et encore aujourd'hui vieux Peugeot funèbre...

S'en allait en "Grandes Vacances"...

Son fils, sa belle fille, ses vieux parents, héritaient désormais des désordres, des errements et du marché aux puces de son humble et courte vie, pourvoyant ainsi aux frais occasionnés par cet ultime voyage organisé en hôtel-calèche noire.

Ah ! Qu'ils étaient beaux et chic, ces messieurs dames !

Joliment fringuées, demoiselles et jeunes dames en bas noirs, petites écharpes, trench-coat tendance, jupes fendues, robes sombres et droites bien cintrées à la taille, décolletés discrets, visages anguleux, regards brûlants comme des lèvres amoureuses...

Tristesse et compassion, épiluchures de souvenirs, sanglots furtifs balayés par le râle d'une âme en transe...

L'âme de la queue du défunt, suspendue au dessus de cette assemblée endimanchée...Emergence impudique d'un bout de slip de ciel bleu pâle, toute vibrante et enfiévrée d'ondes de féminité en noir.

Et le dernier morceau bleu de ce slip de ciel disparut dans l'immense huppelande nuageuse, puis le pâle soleil d'après midi d'hiver, palpitant encore au plus profond de l'âme de la queue du défunt, fit pleuvoir sur les trench-coat, sur les fines écharpes, sur les robes cintrées, ainsi que sur les visages anguleux des filles et des femmes... De pesantes gouttes blanches.

C'était l'âme de sa queue, au défunt ! Une âme qui,

du vivant de sa queue, au défunt, n'aurait assurément jamais raté un grantenterrement général...

Visages

Avant d'avoir voyagé en de nombreux pays...

Avant d'avoir vu les Andes, l' Himalaya, la Terre de Feu, l' Australie ou la Nouvelle-Zélande...

Avant d'avoir acquis une connaissance phénoménale...

Avant de posséder une belle maison, une belle voiture...

Avant d'avoir un bon métier, avant d'être " bien vu " et d'être un personnage reconnu dans le monde...

Avant d'être " Monsieur ou Madame quelque chose"...

Avant tout ce que l'on a pu réaliser sur cette Terre, avant d'avoir édifié, inventé...

Avant d' avoir rayonné comme une étoile ou comme une galaxie...

Avant de s'être demandé si la vie avait un sens ou non, avant d'avoir sondé les abîmes de l' absurdité ou escaladé les sommets de la raison...

Avant toutes ces certitudes qui nous rassurent, avant d'avoir trouvé sa place, son soleil, ses repères, sa foi, son identité, avant d'avoir fait mieux, comme ou pire que les Autres, oui, avant tout cela...

... La vie est essentiellement faite de tous les gens que l'on a aimés, que l'on aime, et que l'on aimera...

De tous ces visages que l'on a rencontrés ou avec lesquels on vit aujourd'hui...

Tous ces visages qui nous ont permis de reconnaître, d'effleurer des souvenirs...

Quelque chose d'ici ou d'ailleurs, d'autrefois, de maintenant et de demain, et qui nous relie ne fût-ce qu'un instant, comme un fil invisible, ensemble, et pour toujours...

Ces visages sont toujours plus beaux que les plus beaux paysages du monde, toujours plus riches que toutes les fortunes...

Et ces visages-là, même si nous ne savons rien d'eux, même s'ils passent dans notre vie, un matin, un soir, un jour, une nuit, aussi vite qu'un oiseau sur une branche ou qu'un papillon d'une fleur à l'autre, feront trace à jamais...

Si notre mémoire même, les retrouve imaginés dans un paysage qu'avec eux nous n'avons plus traversé et que nous avons essayé de dessiner en rêve, ces visages n'en sont pas moins demeurés tels qu'ils furent...

Et quand on a la chance d'avoir, pour quelques années ou tout au moins pour une certaine durée, ces visages dans notre vie de tous les jours, en des moments particuliers et privilégiés, il arrive que le temps semble s'arrêter et alors on se sent intimement relié, en ces moments là si privilégiés, aux êtres qui nous entourent, et l'on perd cette conscience tragique et habituelle de la brièveté de la vie, l'on éprouve une sensation de sécurité et de sérénité absolus...

Les maisons et les voitures ont des vitres. Sauf quand il pleut, les maisons et les voitures ne pleurent jamais. Par contre les gens eux, ont des yeux et il leur arrive de pleurer. Mais aussi de rire heureusement.

Les maisons, sauf celles qui tombent en ruines et les voitures tant qu'elles ne vont pas à la casse, durent

plus longtemps que les gens qui les possédaient juste avant de mourir...

Et lorsque les gens sont morts, on se demande souvent ce que vont devenir les maisons et les voitures : qui les habitera, qui roulera dedans ? Qui et plutôt qui que qui ?

Tous ces êtres...

Tous ces êtres qui nous attendent et que l'on ne touche jamais ni d'un mot ni d'un regard ni d'un doigt...

Tous ces êtres qui passent et sur lesquels nous "confettisons", silhouettes proches ou lointaines qui n'entreront jamais en notre fête...

Il est vrai aussi que la fête peut se faire bruyante, sans manèges enchantés, ou si troublante ou si étrange que personne ne s'y arrête...

Toutes ces attentes que l'on a et qui mordent dans le silence !

Tout ce qui nous vient d'ici ou d'ailleurs, d'elle ou de lui, d'eux, de tous ces visages... Et qui sombre dans une indifférence entretenue...

Et il n'y a qu'une fois, une seule fois...

En une seule vie...

En une seule traversée...

L'attente, la volée de confettis...

Le silence mordu...

L'indifférence comme la poussière effaçant les traces

de nos pas...
Et les traces de leurs pas...

Rumeurs, bruits et couleurs sur la plage

Proéminence des sexes sous les slips de bain
Polissonneries de gamins bruyants et heureux
Parasols qui champignonnent
Seaux de plage renversés
Pelles et râteaux entremêlés et serviettes ensablées
Châteaux de sable bombardés de coquillages
Gros et petits chiens attachés au pied des parasols
Ou caracolant auprès de leurs maîtres
Filles aux visages cuivrés
Ventres débordants et soleil généreux
Fraîcheur de l'air et roulement des vagues
Effondrements blancs
Voix et visages...
... Mais bouteilles à la mer dans la tête
Trouveras-tu ou ne trouveras-tu pas ?
Le sable avant l'océan est déjà un océan
Et par delà l'océan c'est l'Amérique
Et par delà tout le sable de la plage immense
Par delà toute l'incandescence blanche de l'horizon
Loin devant et loin derrière ces sexes proéminents
sous les slips
Loin devant et loin derrière ces silhouettes de filles au
visage cuivré
Par delà toutes ces traces de vacances
Que les saisons à venir effacent

Ce sont tous ces visages pour la plupart inconnus
Et une seule fois aperçus
Dont la trace ne s'efface jamais
Une trace toujours singulière et sublime
Rêvée à vie comme un effleurement de lèvres sur une
cicatrice
Ce sont tous ces visages oui
Qui me font une Amérique de lumière
Dans mon ciel
Ce ciel qui un jour s'éteindra
Mais se souviendra sans moi

Ces boucs et boucques

Ah ce bouc !
Ah cette boucque !
... Il broute il broute le bouc
... Elle broute elle broute la boucque
Dans l'immense pré aux bouc-zé-boucques !
Il elle a le neunoeil qui lumine le bouc la boucque
Qui lumine de toute la couleur de son foie...
Et que de drôles de petits dadas
Qui caracolent dans le pré des boucs des boucques et
des biques!
Car il y a les biques aussi
Les biques qui piquent du bec
Lorgnant d'un oeil salace
Les Porc-épics gris bleu et les hérissons blondinets
Ah ce bouc !
Ah cette boucque !

Qui ne broutent plus dans le pré des dadas de trait ou
de course
Venus luminer dans le plus grand pré du pays
Là où volettent oiseaux oiselles et papillons
Se posant autant partout que nulle part...
Ces boucs et boucques
Venus dans le plus grand pré du pays
Là où se faufilent et se tortillonnent
Lézards gris ou verts entre les mottes de terre et les
herbes drues...
Mais il y aussi dans l'immense pré
Des anges qui n'ont pas d'ailes et ne sont pas du ciel
Des anges qui ne sont pas à la solde de Dieu le Père ni
de Lucifer
Des anges que les gros marchands de soupe populaire
et les grands capitaines
N'ont pas exterminés...

Le ciné branché

C'est un cinéma très sympathique avec un grand hall
d'accueil
Il y a foule ce soir au cinéma
Le film est une première
Une étrange histoire de voyage dans un train
amphibie
Il y a un immense livre d'or aux pages épaisses et
rugueuses sur l'une des tables basses du grand hall
Gypsie la dame du cinéma coiffée en barbe à papa
Va et vient d'un groupe à l'autre

Ce sont tous des branchés venus là dans ce cinéma
pas comme les autres
Des branchés et des égarés et des poétants et des
gauche-culture
Prospirou le petit papy aux cinquante minous
Est venu ce soir là au cinéma
Les minous se font leur cinéma dans le grand jardin
de Prospirou
Une page encore vierge dans le livre d'or
Prospirou dessine des lézards à tête humaine dressés
sur de longues et étroites pattes
Le dessin achevé
Prospirou relève sa tête puis regarde dans le grand
hall
Il n' y a que des fourmis géantes debout sur leurs
pattes arrière et les antennes se mouvant en tous sens
en avant
Et même Gypsie est une fourmi géante

Le vieux

Il est vieux
Enfin... Est-on vieux de nos jours, à 70 ans ?
Il leur balance un chèque
De quatre vingt, cent, cent vingt euros
A chaque fête, anniversaire
De chacun de ses deux fils et de chacune de ses deux
belles filles

Et ce n'est pas un richard
Il est loin d'être plein son livret A
Mais tous les ans à chaque fête, à chaque anniversaire
Il leur balance un chèque
Il est vieux
Vieux et bon
Il a baigné dans son enfance
Dans un monde de gentillesse
Avec un papa, une maman, emplis de petites
attentions
Et des oncles et des tantes
Et des parrain marraine tout aussi emplis de petites
attentions
Il leur balance le chèque
Et le chèque arrive avec une jolie carte dans une belle
enveloppe
Il vient toujours bien à propos, le chèque
Somme toute, ce chèque, c'est une rentrée de pognon
comme une autre
Il est vite encaissé le chèque
L'un des deux fils est professeur de biologie en faculté
L'autre est agent d'assurances
Une belle fille est professeur de Lettres Modernes
L'autre coiffeuse dans un salon de quartier chic

Ni comment ça va ni merci ni merde
Autant dire pas de réponse
Pauvre vieux !
Pauvre vieux qui comme un gosse
Le gosse qu'il a été et qu'il est resté
Croit encore au père noël !
Avec ses rêves, sa gentillesse et sa candeur
... Un beau jour cependant...
"Qu'ils aillent se faire foutre"
Il a dit, le vieux !
Et il n' a plus envoyé de chèque
Il s'est payé une moto, le vieux !
Il a fini par se tuer avec sa moto
Dans un virage traître sur une route de montagne
Pour avoir trop longuement regardé
Une jolie auto-stoppeuse en robe d'été
Qui souriait aux anges dans le virage
Il ne laissait à son notaire, le vieux...
Que quelques cahiers de poèmes
Et quarante euro sur son livret A
Et sur la table de sa cuisine le chèque du montant de
son loyer...

Le silence

Le silence, tel une vision que l'on se fait en soi, de ce qui ne nous est pas dit, de ce qui ne nous est pas répondu...

La vision alors, d'un coup de poing asséné en plein visage...

Ou d'une porte dans un couloir sans éclairage, et dont on ne sait si cette porte est ouverte ou fermée...

La vision aussi, mais sans trop y croire, d'un regard qui nous accompagne...

Ce silence que l'on a, ce silence qui nous est fait...

Ce silence qui nous est fait, dont meurt cette vie en nous, cette vie qui ne peut que dire et qui peu à peu ne dit plus rien ou se confîne en des terriers à ciel ouvert...

Ce silence que l'on a, dont meurt cette vie en elle ou en lui ou en eux, cette vie qui veut dire et qui peu à peu se confîne aussi en des terriers...

Le coup de poing asséné en plein visage cependant, n'est jamais certain...

La porte dans le couloir sans éclairage est peut-être vraiment ouverte ou vraiment fermée...

Le regard qui nous accompagne et que l'on ne voit pas, c'est peut-être un mirage ou un réel rivage...

Les terriers sont toujours à ciel ouvert, même s'ils sont des sombres tunnels. Et c'est la raison pour laquelle,

les voyant toujours à ciel ouvert, l'on y brûle les silences et l'on y dépose des cailloux blancs...

Mais la cendre des silences c'est encore le silence...

Et pour les cailloux blancs, il faut attendre que vienne l'archéologue qui remarquera les formes singulières des cailloux...

Itaye, le petit extraterrestre

C'est Itaye...

Descendu de sa soucoupe volante, petit extraterrestre aux grands yeux d'enfant, au coeur grand comme un cosmos et avec une grosse tête...

Itaye, dont les yeux d'enfant au dire des comédiens ne jouant que dans de belles pièces, sont des yeux plus noirs que bleus...

Itaye, dont le coeur grand comme un cosmos, au dire des mêmes comédiens, est un maëlstrom qui épuise les étoiles dans toutes les galaxies...

Itaye, dont la grosse tête, encore au dire des mêmes comédiens, est comme une pastèque emplie en sa chair de cent mille pépins...

Et Itaye s'agite, se contorsionne et cabriole dans la fête, une fête qu'il dit imbécile et cruelle, imaginant une autre fête, celle là informelle, sans forains aux gros bras, sans manèges trépidants avec le pompon à

attraper, sans tireurs d'élite descendant mille pipes ; une fête improvisée, inattendue et apparaissant comme au détour d'un chemin dans une clairière, au milieu de la nuit ; une fête où les visages sous les lumières jaunes, rouges, vertes et bleues des lampions, s'ouvrent au regard du promeneur venant de traverser la nuit...

Itaye avec des yeux d'enfant au coeur grand comme un cosmos et à la grosse tête... Tout le monde y croit...

Enfin... Tout le monde "pas tout à fait comme les autres"...

Et si Itaye... C'était une sublime imposture ?

Une imposture comme Lucifer en ange de lumière ?

Alors, Itaye qui dans son enfance encore proche s'était inventé Rampono, un personnage sévère et critique qui le prenait par la peau des fesses, le jetait dans l'eau et le forçait à nager... S'invente aujourd'hui Hèmèmène, un "ennemi nécessaire", pourfendeur d'Itaye...

Hèmèmène suggère une possible imposture.

Et Itaye recouvre d'échardes hérissées et coupantes les hublots de sa soucoupe volante afin que les doigts curieux s'y blessent...

Se chausse de sabots pointus et ferrés qu'il enduit de boue putride...

Autant dire qu' Itaye "suicide" son image de petit extraterrestre aux grands yeux d'enfant, au coeur

grand comme un cosmos et à la grosse tête...

... Mais même là, il y a peut-être encore, embusquée, ricanante, obscène... L'imposture !

Cette imposture que les Inabusés vont révéler...

Cette imposture dont les Abusés croient "dur comme fer" qu'elle est une vérité sublime et singulière...

Quel arrangement, tout de même, cette "vérité" qu'il y paraît, entre imposture à dénoncer, et existence d'un passage étroit menant à un espace de lumière et de certitude, à montrer !

Dans un grand champ d'iris

Dans un grand champ d'iris s'ouvrant à ma vue un bref instant de ma vie, se rejoignent comme en un point-univers, toutes les pensées de toute ma vie...

Et c'est bien cela, une vie d'humain : un point-univers...

... Et si tout ce que l'on avait à dire et à être, pouvait tenir exprimé dans l'instantanéité, dans la profondeur, dans l'immensité, dans le dire et l'être, d'un regard?

Un regard contenant alors plus que toute une oeuvre autobiographique de mille pages, plus que des kilomètres de blog, plus que toute une oeuvre d'écriture de plusieurs livres?

... Et si un visage pouvait se lire comme on lit un livre, le livre d'une vie tout entière où l'on y lit aussi d'autres vies?

Affreux jojo

Faire le beau
Faire le gentil
Comme un joli toutou comme un joli minou
Résultat ça pipe pas un mot dans la chaumière
Ils ont vu mais ils s'en tapent
Ou ils en pensent pas moins
De la pirouette du toutou
De la cabriole du minou
Qui encore une fois fait un joli numéro
Un joli numéro qui passe inaperçu
Alors quoi quoi quoi faire
Peut-être faire le vilain
L'affreux jojo
Le qui pue
Le qui rote dans le cassoulet
Ça au moins ça fait piper mot
Et des clous qui rentrent dans le gras du panard
Ça fait un peu momo mais tant pis tant pis
S'il y a que ça pour que ça pipe mot
Alors pourquoi pas
Et après on reviendra au joli numéro
Qui peut-être sera vu et fera piper mot
On fera de nouveau le beau le gentil
On cesse jamais d'être ce qu'on est
Au fond au fond
Au fond de son réacteur

Le silence

C'est un immense silence qui surgit
Envahit et écrase
Je ne sais comment dire
Un silence qui surgit
Reçu comme une gifle
Un désaveu de cette violente et vertigineuse poussée
Qui te fait être et dire de tout ton être
Un immense silence qui contient tout
Et le monde et tout ce que tu n'es pas
Et la violente et vertigineuse poussée
Te paraît vaine
Dépouillée de toute sa consistance
Et tous les moteurs autour de toi bruissent et s'activent
Tous ces moteurs qui chacun à leur manière
fonctionnent
Nécessaires et d'une présence qui te force
À ne plus être à ne plus dire
Ainsi vient la panne
La panne de ton moteur
Le halètement arrêté
Les pales en l'air immobiles et encore toutes chaudes
Et si tu parvenais à emplir ce silence
Ce silence comme un vide
De la présence de toi
Et de la présence de tout ce qui se voit et s'exprime
autour de toi ?
Non tu n'y parviens pas
Et qui d'ailleurs peut y parvenir ?
Il y a peut-être dans ce silence qui surgit

Envahit et écrase
Je ne sais comment dire
Une réponse
Une réponse que tu n'écoutes pas
Que personne n'écoute

Trous noirs et gerbes de lumière

... Nous sommes tous faits de trous noirs de diverses dimensions mais également de gerbes de lumière de tout aussi diverses dimensions...

Ainsi est cet immense espace que celui de notre être tout entier, lui même partie de l'espace de tout ce qui est, a été et sera... Et nous devons apprendre à gérer cette combinaison si complexe, si étonnante, mais néanmoins unique en son genre et n'existant qu'une seule fois dans le vaste espace temps, faite de trous noirs et de gerbes de lumière...

Parfois il arrive que des sortes de quasars, venus on ne sait d'où, viennent perturber cette combinaison complexe, et cherchent à éviter ces trous noirs ou, plus souvent, les bottent d'un trait de feu ; quasars régulateurs -ou veilleurs- qu'ils sont ou semblent être, et sans lesquels cependant l'espace que nous sommes chacun de nous, ne serait point, ainsi d'ailleurs que l'espace de tout ce qui est...

Les gerbes de lumière, elles aussi, subissent les assauts des quasars, lorsque ces quasars se voudraient lumières plus vives... ou plus dévorantes.

Éteins ta lampe et pousse toi !

Éteins ta lampe et pousse-toi
Disent les villageois
Au bout de la nuit sans étoiles
Où des brumes sombres
Annoncent un jour gris et froid
Éteins ta lampe et pousse-toi
Disent les villageois
À peine éveillés et écoutant inquiets
Les pas des Indésirables
Dans la rue principale du village
Éteins ta lampe et pousse-toi
Disent les bourgeois
Attablés jusqu'au milieu de la rue piétonne
Devant un plateau de fruits de mer à minuit
Éteins ta lampe et pousse-toi
Disent les bourgeois
Dérangés par ces pâles lumignons qui tremblotent
Et traversent la ville en fête
Si près
Trop près
De ces restaurants qui débordent sur le trottoir
Éteins ta lampe et pousse-toi
Pousse-toi jusqu'au dépotoir tout là bas
En dehors de la ville
Jusqu'au dépotoir où même les miséreux d'ici et
d'ailleurs
Disent aussi au bout de la nuit et dans les brumes
sombres du matin gris et froid
Éteins ta lampe et pousse- toi

Éteins ta lampe et pousse-toi

Et sur la plage de Lampedusa
Autant de cercueils que de morts
Autant de cercueils alignés
Des cercueils valant chacun autant
Que le prix d'une semaine sur un bateau de croisière
de Touropérateur

Tant qu'on en sera là
Même si dans le monde entier ça va mieux de ci de là
Même si l'on meurt moins qu'avant quoi qu'encore en
trop grand nombre
De faim de misère d'exclusion de travail aléatoire ou
forcé et mal payé
Tant qu'on en sera là
Ce sera Titanic avec un 14 avril au bout
Autant pour les première classe que pour les troisième
Et les clandestins à fond de cale dormant sur leurs
ballots
Nous sommes déjà dans l'après-midi du 13 avril
Mais le temps qui passe semble figé
Et le soleil toujours à la même place
Il n'y a plus ni hier ni demain
Seulement l'insolence et la certitude d'aujourd'hui
D'un aujourd'hui comme une immense braderie
Sur le grand pont passerelle du Titanic

Seules les âmes fortes s'en sortent...

Les âmes belles et grandes et qui ont de la trempe...
Dans ce monde tel qu'il est quoique l'on puisse
déplorer et quoique l'on ait à souffrir et même si rien
ne vient de ce que l'on espère...

Ces âmes là, cependant, souffrent...

Peut-être davantage que les âmes *ordinaires*...

Et tout à fait différemment

Mais elles souffrent...

Tout comme souffre la fourmi venant de perdre l'une
de ses pattes

La fourmi ne souffre pas comme l'humain ou comme
le chien

Mais elle souffre.

Les âmes fortes s'en sortent parce qu'elles portent en
elles

Ce qui les rend libres

Libres et indépendantes de ce qui leur vient autant de
l'intérieur d'elles-mêmes que de ce qui leur vient de
l'extérieur...

Les âmes fortes portent en elles une espérance lucide
même s'il y a lieu de désespérer

Et tout comme la fourmi venant de perdre l'une de ses
pattes et souffrant différemment de l'humain ou du
chien

Les âmes fortes s'en vont de l'avant plutôt que de se
retourner ou de demeurer sur place

Les âmes fortes sont celles qui paient le prix fort

Le prix qu'il faut pour être déjà dans le ciel avant la
fin de cette si drôle d'expérience qu'est la vie...

Le prix qu'il faut pour être voyant au delà de ce qui se voit

Touitt touitt touitt ! ...

"*To twitter*" en Anglais, ne signifie pas seulement "tenir toutes sortes de propos de tout et de rien, mais aussi "gazouiller" comme un oiseau...

Or, il se trouve que 99% des "touitt's" sur "twitter de la Toile", ne sont guère à mon sens, du "gazouillis" d'oiseaux... Mais de la "Touite" qui bat comme du tam tam de brousse pour annoncer que le sorcier du coin a mis une nouvelle plume à son cul...

Un monde de silhouettes

Voici ce que déclarait Albert Camus, en novembre 1948, à un meeting international d'écrivains, et publié par *La Gauche*, le 20 décembre 1948 :

"Il n'y a pas de vie sans dialogue. Et sur la plus grande partie du monde, le dialogue est remplacé aujourd'hui par la polémique. Le XX ème siècle est le siècle de la polémique et de l'insulte. Elle tient, entre les nations et les individus, et au niveau même des disciplines autrefois désintéressées, la place que tenait traditionnellement le dialogue réfléchi.

Des milliers de voix, jour et nuit, poursuivant chacune de son côté un tumultueux monologue, déversent sur les peuples un torrent de paroles mystificatrices, attaques, défenses, exaltations.

Mais quel est le mécanisme de la polémique? Elle consiste à considérer l'adversaire en ennemi, à le simplifier par conséquent et à refuser de le voir.

Celui que j'insulte, je ne connais plus la couleur de son regard, ni s'il lui arrive de sourire et de quelle manière. Devenus aux trois quarts aveugles par la grâce de la polémique, nous ne vivons plus parmi des hommes, mais dans un monde de silhouettes."

... Déjà, oui déjà... En 1948 !... Albert Camus observait que le monde contemporain n'était plus vraiment un monde d'hommes et de femmes, comme dans le monde "d'avant"... Mais un monde de silhouettes...

Ce monde d'hommes et de femmes "d'avant" (et qui cependant continue d'exister même s'il recule ou s'efface) n'en est pas moins certes, ce monde de violences, de vrais visages, de vrais personnages agissant, mais aussi de dialogue réfléchi et de gens qui sourient et dont on peut voir la couleur du regard... qu'il avait toujours été...

Mais la différence, entre 1948 et nos jours, c'est que le "monde d'avant" même s'il continue d'exister, même s'il résiste, même s'il combat, même s'il innove et ouvre des voies... Est de plus en plus occulté par le "monde de silhouettes"...

Le "torrent de paroles mystificatrices" c'est aujourd'hui le "torrent médiatique", large comme un bras de mer et qui emporte tout dans son courant et charriant les cadavres et les pourritures et les bateaux ou péniches de croisière...

Les attaques, les défenses, les exaltations, la

polémique en tumultueux monologues et en pugilats verbaux sur les forums de radio et dans les émissions de télévision ; la polémique endémique, planétaire, épuisante, et qui a remplacé le dialogue, s'invite désormais sur le Web, sur les blogs, sur les sites avec forums ; s'invite dans les salons du livre, dans les festivals, dans les réunions et dans les assemblées de toutes sortes... Et les acteurs dans cette mouvance, dans cette agitation qui n'ouvre jamais aucune voie, aucun passage, ne sont plus que des silhouettes...

Des silhouettes c'est à dire des gens que l'on ne connaît pas, qu'on ne verra qu'une seule fois dans sa vie ; des gens qui ne sont sur le Net que des pseudos et des avatars... Et, sous des pseudos, avec des avatars, la polémique peut verser dans l'insulte, dans le raccourci, dans la salissure, dans le mensonge, dans les effets spéciaux, dans l'émotion, dans l'outrance...

Et les gens même que nous rencontrons dans la rue, qui sont nos voisins dans le lotissement où l'on demeure, ces gens dont on voit cependant le visage, sont-ils pour nos yeux devenus aux trois quarts aveugles, des silhouettes...

"Il n'y a pas de vie sans dialogue"... Et le dialogue déjà, commence par un échange de regard, par une communication qui se fait entre deux ou plusieurs visages...

En ces latrines propres

Où tu te rends chaque jour
Si de ce naturel orifice que l'on nomme trou de bale
Cela sonne comme une petite trompette de foire
C'est que ça sent la vie
Cette vie que les ans qui passent maltraitent
T'occasionnant quelques ratés dans le moteur
Mais cette musique
Preuve certaine de vie
A l'automne de ta vie
Est aussi le signe parfois
Qu'un crapaud perfide
Grandit dans le sac à pipi
Et presse sur le tuyau
D'où cette musique de trompette de foire
Immaîtrisée qui claque aux oreilles des invités
A proximité dans la salle à manger
Suit un bruit de chasse d'eau
Et d'une porte refermée
La porte de ce lieu dit d'aisance
Où comme par le trou d'une baignoire
S'en vont les ruines du dernier festin
Servi amoureuxment sur la table
Par la maîtresse de maison
Et c'est aussi tout l'orgueil du monde
Qui sombre en ces latrines propres
Le froc au bas des chevilles
Le kiki fripé qui il y a à peine une heure
Touillait dur et juteux
Dans la mouillette de ta femme chic

Ou dans le croupion de quelque jolie sortilège extra
conjugale
Et si au final tu cassais ta pipe
Le froc au bas des chevilles
En silence et sans invités dans ta salle à manger
Assis sur la cuvette
Et sans la moindre pensée profonde te venant alors
Toi qui toute ta vie durant fut un penseur à tout bout
de champ

Mais qu'importe le froc au bas des chevilles
Qu'importe le kiki fripé
La petite musique de trompette de foire
Les ruines du dernier festin
Puisqu'il se lève toujours quelque part
Dans le vaste monde ou si près de toi dans ta maison
ou dans la rue
Un sourire généreux
Un regard tombé du ciel
Une voix qui te touche comme des lèvres venant
effleurer
Une cicatrice ancienne ou nouvelle
Et que claque brandi haut et fort par quelque fripon de
passage
Un bras d'honneur à l'ennemour et à l'orgueil du
monde

La femme infidèle...

... Ou du moins "certaines d'entre elles", plus aimantes
-à leur façon- que certaines femmes fidèles...

Les femmes infidèles sont belles comme des

indiennes, magiques comme des bohémiennes, et leurs visages sont tout allumés...

Les femmes infidèles savent la faim que l'on a d'elles et comment on les veut dans la folie qui nous vient, dans le rêve dont on crève, nous les hommes, même les plus pudiques d'entre nous...

Les femmes infidèles sont infidèles d'une infidélité qui vaut toutes les fidélités du monde : cela s'appelle aimer...

... Et que jamais, jamais/jamais... l'on ne jette de pierre ou de quolibet, à la femme infidèle!

L'on peut toute sa vie durant, vénérer et aimer une femme fidèle, vraiment fidèle, rien que cette femme là dans sa vie... Etre soi même, homme, fidèle à cette femme... Mais avoir pour amie une femme infidèle...

On est tout seul dans sa peau

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin de ses jours

Ils peuvent dire tout ce qu'ils voudront...

"Tu aurais pu, tu aurais dû"...

Ils peuvent avoir vu ce que tu as fait, ce que tu n'as pas fait...

Qui tu as rencontré, avec qui tu as vécu...

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin de ses jours

Ils peuvent te dire "oui mais..." Ils peuvent te dire tout ce qu'ils voudront

De bien ou de mal

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin de ses jours

Que tu sois aimé ou pas aimé du tout pour telle ou telle raison

"Si j'avais été à ta place j'aurais fait ceci ou cela"...

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin de ses jours

Avec l'être que l'on a rêvé de rencontrer ou d'être en être sans que jamais ce soit le pied

On est tout seul dans sa peau jusqu'à la fin de ses jours

Tout seul dans sa peau et...

Tout seul dans son âme

Tout seul dans son ressenti

Tout seul dans son vécu

Même avec les meilleurs amis du monde

Même riche et connu

Même avec tout son talent

Même une âme belle et forte

On est tout seul dans sa peau et dans son âme

Jusqu'à la fin de ses jours

On est tout seul une seule fois dans toute l'éternité

L'innocence blessée

L'innocence blessée

La gentillesse blessée

La délicatesse blessée

Tout cela ensemble blessé

C'est ce qui dans la relation heurte le plus

Les êtres "fragiles" parce que ce sont des êtres purs
Des êtres gentils
Des êtres délicats
Et que leur innocence
Leur gentillesse
Leur délicatesse
Et tout cela ensemble
Dessert
Sont des êtres malheureux
Il faut assurément à ces êtres là
Davantage encore qu'aux autres êtres
Une force
Une dureté
En eux
Une force qui étonne
Une bonté et un regard sans complaisance
Une dureté qui lamine
Là où les aspérités
Sont par trop insolentes
Trop rugueuses
Trop présentes

Le rôle

C'est un rôle...

Un rôle, rien qu'un rôle, comme suspendu dans l'air
ambiant tel un gros coléoptère invisible dont on
entendrait le vol lourd, les ailes se froisser et craquer
longuement...

Et le rôle se déplace dans une chambre où il n'y a
personne.

Le râle va et vient entre la fenêtre ouverte sur la rue et la porte donnant sur le couloir.

Un râle continu, indécent, incongru, presque obscène ; un râle éclaté, libéré, un souffle rauque entrecoupé de sanglots et de cris de plaisir, de cris d'attente...

Le râle fait le tour de la chambre, s'arrête, repart, s'élançe, hurle, se heurte aux volets qui battent doucement... Il semble même "souffrir" -si l'on peut dire- ce râle...

Et il écarte les rideaux, il cherche un regard, des lèvres, une main, des cheveux, un sourire ; son vol s'allégeant il se calme, puis il se met à murmurer, à chuchoter...

Il s'endort, sursaute, se relève, enfle de nouveau, aspire les odeurs de la chambre, des senteurs de femme, il entend des mots qui n'ont pas été prononcés, il sent une absence qui se fait mouvement, silhouette...

Le râle n'en finit pas de se répandre dans l'air ambiant, il se jette sur une robe de bal étendue près d'un oreiller défoncé ; il crie, il halète dans les plis d'une chemise de nuit bleu tendre, il hoquette sur une petite écharpe de soie, il cherche des jambes nues sous une jupe fendue attachée par deux épingles sur un cintre...

Le plancher craque, une coulée blanche et sèche court sur la glace de l'armoire ; des taches sur la moquette et sur le drap du lit défait, comme de petits paysages mis en cartes, passent sous le râle hoquetant et frôlant ces taches...

Des gouttes de pluie projetées par le vent, éclatent doucement sur la vitre d'une fenêtre.

L'après-midi avec les bruits de la rue, l'orage qui

gronde, la chaleur de la ville...

Et toute cette attente qui s'étire dans le va-et-vient incessant du râle, du râle toujours présent dans la chambre...

Et le râle tout à coup s'élançe par la fenêtre, tombe sur le pavé, n'éclaboussant personne.

Et le râle aussitôt se relève, remonte par l'escalier jusqu'au premier étage, s'arrête comme pour réfléchir ; puis s'enferme dans l'ascenseur, et l'ascenseur le conduit sur la terrasse de l'immeuble ; de là il redescend, se perd dans la rue, suffoque, soupire, se jette sur des visages de femmes...

Et le râle, perdu dans la foule, dans le mouvement de la rue, enfin se calme et ne hoquette plus...

Le râle devenu silencieux, pudique, étouffé, étranglé ; ce râle qui voulait mourir sur un broshing, sur une nuque, sur des épaules nues, faire glisser des gouttes de pluie le long d'un cou fragile...

Rencontre sous un abri de bus, l'horrible pet, l'horrible nuage nauséabond d'un gros homme chauve en combinaison bleue.

Cela s'appelle aimer

Aimer, vraiment aimer...

Aimer autrement que "parce que..."

Aimer comme peut aimer un chien malgré quelques coups de bâton reçus...

Aimer comme un chat coureur et turbulent qui toujours revient dans la maison de ses maîtres même s'il n'y a rien à becter dans la gamelle...

Aimer en dépit de toutes les trahisons...

Aimer alors que tant de points d'interrogation surgissent de partout...

Aimer alors qu'il y a tant à combattre et qu'il *faut* combattre, combattre en disant "non" et en demeurant debout et ne reculant pas d'un pas...

Aimer que l'on soit aimé ou non...

C'est peut-être la plus violente, la plus authentique, la plus crédible de toutes les révoltes...

L'attente

C'est une attente

Une attente avec tous ces mots que l'on va dire à l'autre

Tous ces mots qui viennent sans être cherchés

Dans cette attente toujours heureuse

Cette attente qui enfle de tout ce que l'on y met dedans

Et qu'on croit qui va arriver

Et le jour le moment arrive enfin

Mais le ciel n'est pas mieux habillé qu'hier ou avant hier

Où est donc passée cette jolie écharpe de nuages

Qui devait au jour dit traverser le ciel en fête

Les mots ne sont plus là

Et ce sont ces petits riens
Auxquels on n'avait point pensé
Qui ont bu le rêve
Désenchanté le moment de la rencontre

Le pestiféré

C'est un pestiféré
Un pestiféré parmi d'autres pestiférés
Qui font jamais un concours de pestiférés
On n'en a rien à foutre du coeur grand comme un
cosmos
D'un pestiféré à pourtant belle âme
Puisque c'est un apache
Un pestiféré
Qui a vociféré
Certes avec ses petits mots à lui
Des petits mots pas piqués des hannetons
Qui ont pas plu
Pas plu du tout
Ce fut la bronca
La bronca d'un quarteron d'un quinqueton d'un
sexteton
De coincés qu'aiment pas quand c'est pas aseptisé
Et qu'ont cafté au Grand Muphti
Alors alors le très beau le très profond le très
émouvant et très applaudi
Enfin le registre beau tableau de peintre
Du pestiféré qu'a quand même une belle âme
N'a plus eu droit de cité
L'on ne retient que sa pestilence
Sa pestilence pétée fesses écartées

Au beau milieu du salon de thé
De ces braves gentes gentiment devisant
Depardieu a fait pire et bien pire mille fois pire à vrai
dire
Céline et Fante n'ont pas fait dans la dentelle en leur
temps
Mais ce sont quelques uns de ces pestiférés
Par les coups qu'ils portent sur les croûtes de petits
coins de terre
Petits coins de terre dont ils sont expulsés
Par les Grands Muphtis
Oui ce sont ces pestiférés
Qui par delà les mers gelées les déserts les montagnes
les marais
Portent leurs pas en avant du temps des modes et des
supercherries
Et des braves gentes gentiment devisant
Des braves gentes qui grincent des dents au moindre
caillou dans les lentilles
Des braves gentes caftant au Grand Muphti à
l'occasion
Comme dans ces temps troublés de la dernière guerre
mondiale
Où l'on dénonçait son prochain parce qu'il était Juif
ou Romanichel ou mauvais voisin
Expulsé banni honni vitupéré
Le pestiféré
Déchiré détruit effacé le petit coin de ciel
Qu'il avait pourtant ouvert
Et qui avait tant plu aux braves gentes gentiment
devisant
De littérature de poésie de mille petits riens de cette

vie qui court qui bat
Le pestiféré
On lui enlève même la possibilité
De jouer au mort qui voit ce qui se passe après son
enterrement
Et entend ce qui se dit dans le petit coin où il n'ira
plus

Debout les damnés de la Terre

Debout les damnés les pestiférés de la Terre entière
On l'a toujours été debout
Avec ou sans kalachnikov
Poètes ou écrivains ou écrivillons
Curés ou guerilleros
Peigne-culs ou même Grands Muphtis de l'art de la
poésie de la littérature
Y'en a en effet de ces pestiférés de tous les coins de
terre
De tous les sud de tous les nord
De toutes les écoles ou d'aucune école
De tous les déserts de toutes les plaines de toutes les
montagnes
Qui ont pas droit de cité ou qui au contraire ont droit
mais dans ce cas ce droit
C'est un droit concédé par les Grands Muphtis du
Vase Sacré
Pour cause de galette à se foutre dans le gosier et de
marchés juteux
En regardant le citoyen lambda se baisser pour
ramasser les miettes
Debout les damnés on l'a toujours été on le sera

toujours

Ne vous en déplaie braves gentes devisant gentiment
ou vociférant ou caftant

Le traquet rieur

Le traquet rieur est un oiseau rare et fragile qui niche dans des trous de roche et défend l'entrée de son refuge en construisant une barricade de cailloux...

Cet oiseau délicat, tout comme tant d'autres êtres vivants, est en voie de disparition, car ce que réalise l'homme depuis des millénaires pour imposer sa domination sur tout ce qui vit et pousse sur cette planète, devient la cause principale de la disparition de nombreuses espèces animales...

Mais la vie, comme l'oiseau fragile, construit ses barricades de cailloux à l'entrée de ses niches, pour se protéger, se développer et se perpétuer...

Et dans le combat que mène la vie pour se développer et se perpétuer en dépit de tout ce qui a disparu déjà et qui disparaîtra encore demain ; le martèlement des discours, des doctrines et des résolutions, a-t-il un sens, est-il crédible?

Contre le pouvoir de ces géants alchimistes que sont les plus puissants des humains, le combat semble aussi dérisoire et aussi vain, que le rire du traquet contre le vent qui arrache et déchire...

Et il y a aussi tous ces refuges de prédateurs disséminés dans les forêts, reliés entre eux et qui ravitaillent les géants alchimistes, de tout ce dont ils se sont accaparé autour d'eux...

Le combat est inégal mais il n'est pas perdu...

La vie construit des barricades de cailloux plus coupants, contre les doigts fureteurs des géants alchimistes...

La vie peut disparaître d'un monde, mais pas de l'univers...

L'artiste qui dort avec son public

C'est Ravix, un jeune chanteur et auteur compositeur qui se produit sur des places publiques dans un pays où sur cent habitants au kilomètre carré, trente cinq se définissent artistes ou poètes ou "faisant quelque chose de pas comme les autres"...

La concurrence est donc rude, l'audience aléatoire en dépit de tout ce que permet la technologie de la communication par Internet, les réseaux sociaux entre autres, et par quelques opérations médiatiques locales où la soit-disante gratuité du spectacle n'est qu'apparente (il faut à la fin de la représentation, "mettre cent balles dans le dada")...

Ravix a réellement de l'audience même si les Autorités en place ne l'encouragent pas...

Ravix est si amoureux des visages de son public, qu'avant chacune de ses représentations dans une rue, sur une place ou dans un café, et de temps à autre dans une salle de cinéma ou de théâtre, il se sent saisi d'un intense bien-être au point d'avoir... Une érection ! Et en cet état bien gênant pour lui, il tarde à se

présenter ; et derrière le paravent où il se prépare, ou derrière le voile du rideau devant la scène, il perçoit l'attente de ses chers visages... D'ailleurs par les déchirures éparses du rideau ou du paravent, entrent dans son regard comme par le trou d'une serrure, quelque arrangement de coiffure, l'expression d'un regard, un profil typé et délicat, de visage ; le revêtement d'un col d'imperméable, quelques jolies jambes croisées, d'une femme élégante ; une atmosphère particulière se dégageant de telle ou telle personne...

Alors Ravix, tout juste au moment venu d'apparaître enfin, se sent "huilé et aussi raide qu'un bâton de berger"...

Mais, par l'un de ces sursauts de son esprit dont il a le secret sans cependant en comprendre le mystère, il maîtrise son émoi... Ne lui vient-il pas alors, quelque trait lumineux jailli de l'une de ses "sources intérieures" ? Au fond de lui-même il savait que s'il n'y avait point eu cette "source" en lui, l'être qu'il aspirait à être n'aurait pu survivre aux foudres qui le traversaient...

Alors se réalise comme une symbiose entre l'artiste et son public...

Le décor, l'éclairage, le lieu de la représentation, salle, rue ou place, tout cela est très sobre. Ravix s'accompagne lui-même, sa voix s'élève, les paroles et les notes descendent de la montagne de ses enfances en un torrent qui semble courir à en perdre son cours, devient lumière avant d'aller se jeter dans l'océan.

Il vient à l'issue de la représentation, une discussion, un forum, dans une atmosphère particulièrement

chaleureuse, animée et conviviale. Délivré de ses "immensités en lui", plus même protégé par ses "sources", de ces foudres qui lui vitrifient l'esprit ; alors que visages ravis et féminités habillées ne cessent de le frôler et de se rapprocher entre eux, il va, d'une "constellation de visages" à l'autre, répond à quelques questions, et... Ne "brûle" plus...

C'est fou ce que l'intensément vécu prolonge l'instant, le moment, l'heure présente, et redimensionne en quelque sorte l'espace temps !

Les heures passent, personne ne s'éloigne et vient un temps étrange...

C'est un jour, un soir, une nuit... Alors que personne cependant ne s'est donné le mot, au premier étage de l'Hôtel de Ville devant la place où s'était tenue la représentation, il y a un dortoir aménagé ayant servi récemment pour accueillir des réfugiés d'un pays en guerre.

Une femme parmi la trentaine de personnes ayant assisté à la représentation de Ravix, déclare : "Et si nous allions tous dormir ensemble?"

La perspective de dormir avec son public, manque de faire défaillir Ravix !

Qu'eût pu-t-il rêver de mieux, lui qui était si amoureux de son public !

L'on ne se déshabille point. L'on rapproche les lits de camp, il se tient encore d'interminables discussions dont les dernières s'éloignent comme des murmures de moteurs d'automobiles dans le lointain lors d'une nuit d'été étoilée.

Serré entre une jeune femme en imperméable et une petite fille blottie dans les bras de son frère, Ravix

demeure toute la nuit éveillé, écoutant la respiration de tous ces êtres endormis.

Il n'a jamais de sa vie, connu une aussi belle nuit d'amour.

La trace

Tant que, dans une relation, il n'y a pas la durée, il faut tout d'abord explorer, sentir, "entrer dans"... Et peu à peu... "visager"... Puis... À la longue, avec les jours qui caracolent ou s'immobilisent (c'est "selon")... Tracer... Mais de quelle sorte de trace?

Une trace comme une amérique sur la jolie robe d'une Terre aimée et rêvée femme... Ou une trace de "quelque chose en soi" faite de toutes les traces sur lesquelles on a posé son pied?

... Mais que dire de la relation d'un instant, d'un seul instant oui... Dans laquelle se fait une trace qui elle, va durer ?

Chemins empruntés et clôtures sautées

Ces routes parcourues, ces chemins empruntés, ces portes et ces fenêtres ouvertes, ces clôtures sautées...

Mais ce n'est point là, dans la traversée de la vie, de nos vies, le plus important...

Ce sont ces pas que l'on fait, chaque pas...

Et, à chacun de ces pas, ce que l'on voit, ce qui nous parle, ce qui nous interroge et qui est tout proche...

Et ce sont ces pas qui le feront, le chemin, la route parcourue, les clôtures sautées...

Mais les portes et les fenêtres ne s'ouvriront pas pour autant. Et les clôtures seront souvent difficiles à sauter...

Le chemin qui se fera ainsi, par ce que l'on voit, par ce qui nous parle, par ce qui nous interroge et qui est tout proche ; qui peu à peu se dessinera et traversera le paysage... Le suivra-t-on alors ?

Ou bien, ne va-t-on pas encore jeter ses pas sur ces chemins que l'on ne cessait de prendre et qui nous semblaient plus importants à suivre que nos pas ou nos regards à mettre l'un devant l'autre ?

Tous ces chemins que l'on ne cesse de prendre sans vraiment regarder, sentir, toucher, écouter et penser ?

Le caillou

Le caillou est dur, gris et froid ; et s'il brille par endroits quand on le retourne dans tous les sens, il ne brille que des paillettes que l'on y a jetées dessus...

L'on croit que les paillettes sont inscrustrées dans la surface rugueuse et irrégulière du caillou, mais si l'on gratte tant soit peu de l'ongle, alors les paillettes se désagrègent en une poussière argentée que l'air ambiant emporte...

Mais il y a -peut-être- dans la surface dure, grise, froide, rugueuse et irrégulière du caillou, de toutes petites veines bleues d'une matière étonnante et rare...

De toutes petites veines bleues qui jamais ne brillent et que l'oeil ne voit pas...

Alors dans ces longs déserts que nous traversons, dans

ces longs déserts de cailloux durs, gris et froids ; et quand les paillettes se sont désagrégées en poussière argentée emportée dans l'air...

L'oeil dont le regard s'ennuie, cherche alors sur le caillou dur, gris et froid, les petites veines bleues...

Qu'il ne trouve pas toujours cependant... Ou qu'il imagine en petits chemins blancs et lumineux courant sur le caillou dur, gris et froid...

Et le regard cesse de s'ennuyer quand il parvient à entrevoir les petites veines bleues...

Ou quand il imagine les petits chemins blancs...

En ces jours...

En ces jours les moins heureux, les plus ordinaires de ta vie, ou parfois les plus sombres...

Dans ce grand silence blême et dans cette indifférence des gens et du monde autour de toi, dans cette solitude qui te vient et t' étreint...

En ces jours où ne passent autour de toi que des personnages aux visages caramélisés, que les mains s'éloignent et que les regards manquent...

En ces jours creux et sombres où le vent tourne et efface de ton visage toutes ces marques par lesquelles il peut être reconnu...

Oui, en ces jours là pourtant, je te le dis parce que j'en suis sûr...

Il se lève toujours quelque part, un visage inconnu et généreux, qui t'aime...

Et dans l'ivresse des jours heureux, ou lorsque chaque minute compte tant tu fais et refais...

Il se lève aussi quelque part, ce visage inconnu et généreux, qui t'aime...

Mais tu ne le sais pas et tu t'en fous...

Aux jours les moins heureux tu crois toujours qu'il n'y a pas ce visage qui se lève...

Aux jours les plus heureux de ta vie, aux jours où tant tu fais et refais, tu n'imagines pas que ce visage que tu ne vois pas, puisse aussi se lever vers toi et t'aimer...

Une drôle de fête de Noël

La fête de Noël organisée par l'Amicale de la Boîte, battait son plein...

Déjà tous les enfants rassemblés autour des paquets joliment enrubannés, tapaient des mains et des pieds, criaient, s'agitaient, s'enthousiasmaient, s'impatientaient...

L'on n'attendait plus que le Père Noël qui allait on l'espérait bien, entrer en scène d'une minute à l'autre.

Pour la troisième fois l'un des assistants du Président de l'Amicale repassait en poussant le son "Petit papa Noël" de Tino Rossi...

Les mamans minaudaient et se congratulaient, les papas levaient leur verre ; les notables confortablement installés autour de la grande table recouverte d'un tapis vert au fond de la salle, souriaient, béats, et leurs joues grasses et couperousées, leurs triples mentons, leur donnaient

cet air bon enfant qu'ils arborent tout naturellement lors des festivités d'associations et d'amicales...

L'on apporta les gâteaux, les petits fours salés et sucrés, les mini-pizzas et les sandwiches, que l'on répartit avec des rangées de verres et de bouteilles sur les tables formant dans la salle un grand U.

L'on déboucha les bouteilles, faisant bruyamment sauter les bouchons de Champi et de vins mousseux...

Une guirlande électrique s'enflamma tout à coup sur le sapin, il y eut un instant de panique mais le Président habilement, maîtrisa le sinistre.

L'attente se prolongeait, les enfants piétinaient et chahutaient, l'on emplissait les verres, quelques papas "un peu éméchés déjà" tenaient des propos égrillards ; les notables, visiblement crispés, jetaient un coup d'oeil à leur montre ; le grand patron de la Boîte se levait sans repousser sa chaise, évacuant d'un revers de main quelques miettes sur son gilet, puis s'excusait auprès du Président, de son brusque départ, déclarant qu'il avait un rendez vous d'affaires important à deux cents kilomètres de là et craignant le verglas sur la route...

Enfin le Père Noël fit son apparition...

Il surgit tout en haut des escaliers, derrière la cime du sapin.

Mais tous les visages blémirent et se figèrent d'effroi car le Père Noël brandissait une tronçonneuse qu'il mit en marche et agita devant lui...

Avec sa barbe toute ruisselante de sang, ses yeux noirs et brillants qui lançaient des éclairs, son rire sardonique et sa démarche menaçante, il sema une grande terreur dans l'assistance.

Les enfants se mirent à courir en tous sens, les mamans poussèrent des cris aigus, une panique monstre s'ensuivit...

D'un coup de pied rageur, le Père Noël disloqua la pile de paquets enrubannés, puis se jeta, la tronçonneuse en avant vers les enfants.

Horreur! La tronçonneuse s'acharna sur les petits dos, sauta d'un petit visage à l'autre, mordant au passage quelques bras et jambes, des flots rouges ruisselèrent le long des vêtements jusqu'au sol ; et dans une bousculade générale, dans un sauve qui peut vers la grande porte, parents, enfants, invités et notables, tous se précipitèrent les uns contre les autres et même se piétinèrent... Un gros type très excité à l'air mauvais, poussa violemment d'un coup de pied une petite fille dont le visage venait d'être écrasé...

Tout à coup, la voix du Président, grave et forte, s'éleva au dessus du tumulte : "écoutez moi tous, il n'y a personne de blessé en réalité, c'est une grosse farce, une affreuse plaisanterie de très mauvais goût, la tronçonneuse est truquée, la chaîne est en caoutchouc et le sang, de l'encre rouge projetée...

Il fallut néanmoins un certain temps pour que l'affolement général cesse... Mais la fête était gâchée, les sandwiches et les gâteaux écrasés, les verres brisés, les jolis paquets éventrés et leur contenu fracassé...

De l'un de ces paquets s'échappait un petit robot noir qui prenait son élan, virait à droite ou à gauche, cliquetant, foudroyant les bouchons de Champi de son rayon bleu vert...

L'on débarrassa, nettoya, et lorsque le Père Noël

présenta sa facture TVA comprise, il se vit gratifié illico, de quatre coups de poing en plein visage et repartit en sang...

Une maman arriva tenant par la main son petit bout de chou de trois ans, juste au moment où le Père Noël se faisait durement castagner. Le bambin était tout déconcerté devant le désordre indescriptible qui régnait dans la salle, ouvrait des yeux tout ronds, pleurait parcequ'on battait le Père Noël...

La maman était une très jeune femme, court vêtue, avec de jolies jambes. Quelques messieurs "rassis" ou "crâne d'oeuf", encore présents dans la salle, foudroyèrent de leurs regards, figés de ravissement, cette jolie jeune femme qui portait un manteau chic et court rouge vif...

Personne ne s'intéressa ni n'accueillit l'enfant qui pleurait et se dirigeait vers le petit robot noir... Quelques uns des messieurs discrètement se touchaient la braguette. Le Président, tout faraud et tout rouge sous sa tonsure à la Lionel Jospin, s'approcha de la jeune femme, prit son air des dimanches et balança quelques flatteries...

Un musicien ambulant, une sorte de clown aussi, se trouvant de passage ce jour là, fut convié par le Président pour relancer la fête...

Et la fête se refit, l'on oublia le Père Noël à la tronçonneuse, les enfants se jetèrent sur les cadeaux...

Le lendemain l'on apprit dans le journal, que le grand patron de la Boîte avait été victime du verglas sur la route, et que le Père Noël s'était pendu dans une grange abandonnée... Et qu'on avait tué avec un jet de gaz paralysant à bout portant à travers la clôture le

toutou féroce du gros type qui avait bousculé la
fillette...

Dans le vinaigre tremble la moutarde

Slip sale
Bec qui pue
Robe tachée de sperme
Mouche bleue dans le pli d'un foulard
Frayeurs suspects
Ver de dent
Punaise calcinée
Bout de langue sur le chancre d'une verge
Viande qui tremble sous l'averse de grêle
Vinaigre de cornichon
Moutarde au sang noir
Mayonnaise éventée
Aigreurs qui régulent
Joies éclaboussées sur un tapis de danse
Pucerons vrombissant
Neuf écrit sur un oeuf d'oie
Long râle un dix-sept après midi les volets clos
Petite craie bleue empanachée de foutre de verrat
crissant sur le tableau blanc
Jupe fendue sur le galbe d'une jambe écorchée
Pied dans une bassine emplie de plâtre effrité
Visage qui quêté léché violé pétri mordu
Rancoeurs béates ou souveraines s'écoulant toutes
froides de la louche ébréchée
Quatre queues croisées à travers la déchirure d'une
écharpe de jeune femme

Cirque effondré sur la place du bourg jonchée de
toitures éclatées
Rires gras aux haleines brûlantes de fours béants
empuantis de résidus de grillades
Mouchoirs durs et secs de crasses et de jutes
Père Noël lubrique exhibitionniste ouvrant refermant
sa houppelande
Têtes encapuchonnées
Visages pailletés
Coulures
Zobs jectifs
Fêtes pétées
Pff't
Allo
Bip Bip Bip...

Rêves pervers et croûtes cloquées de souvenirs

Cadavre en putréfaction d'un actionnaire de fonds
de pension Américain sur un tas de claviers
déglingués d'ordinateurs...
Vieux milliardaire cul-de-jatte en barboteuse, empalé
sur un phallus d'orge mouillé de salive par une horde
de miss...
Cerveille fossilisée de dinosaure lilliputien au fond de
la sacoche d'un géologue Atlante momifié...
Foetus étranglé dans une boîte de cassoulet obstruant
la cuvette des WC d'un train de banlieue...
Poubelles renversées vomissant des têtes de chat et

des calculatrices de poche dans le couloir des cuisines d'un lycée mandarin...

Un fil de fer tordu et rouillé dans la boue d'un pré, quelques poteaux de ciment brisés, une hirondelle foudroyée, une moitié de savonnette, un ballon crevé, un nounours guillotiné...

Et cette poule affolée qui traverse le chemin et bute dans le grillage de la clôture...

Cadavre, cervelle, poubelle, cocote déplumée.. Tout cela sous un ciel qui pue...

Dans les draps froissés que l'étreinte animale a souillés, le sommeil s'est vidé de tous les mauvais poèmes qui se balançaient déséchés et pourrissants, accrochés à la barre tout en haut de la Tour des Pendus...

Et gisaient entre les plis des draps, les foetus têtes d'épingle des rêves pervers, les croûtes cloquées des souvenirs...

Le mouton centaure

C'est un mouton centaure...

Avec un buste et des bras d'homme...

Mais avec une tête de mouton à cervelle d'homme...

Et en prolongement du buste, un corps de mouton avec quatre pattes...

Un mouton centaure dans le pré qui est le sien...

Un pré bien trop petit...

C'est un Toisonneur...

Un Toisonneur qui vit de tonte...

Et qui est propriétaire d'un pré bien plus vaste...

Le Toisonneur prête au mouton centaure une partie du vaste pré dont il est le propriétaire...
Mais le manteau de laine sur le dos du mouton centaure ne devient pas plus épais...
Et le froid vient...
Et il faut sans cesse brouter plus et plus loin...
Alors le Toisonneur prête davantage de pré...
Moyennant toison annuelle...
À grands coups de ciseaux le mouton centaure se tond lui-même...
Et d'année en année le manteau de laine sur le dos du mouton centaure s'étrécit...
Jusqu'à laisser paraître les traces d'écorchures laissées par la pointe des ciseaux...
Cruel toisonneur...
Que fais-tu de ces balles de laine sans cesse engrangées...
Sinon des tapis pour les salons de vastes demeures où l'on mechouille ou banquette ?

Béatement heureux

Béatement heureux dans le sens d'un bien être purement animal, tel par exemple un bovin ruminant aux gros yeux globuleux et inexpressifs, regardant passer des trains, indifférent aux averses qui se préparent et aux changements du ciel...

Béatement heureux dans le sens du bien être tout aussi purement animal, d'un humain le dimanche après midi vautré sur son canapé et regardant une série télévisée

de TF1...

Et toutes ces forces vives comprimées, ou éclatées ou pulvérisées ou broyées à l'intérieur d'un container soudainement rétréci et devenu un dé à coudre...

Un long dimanche d'hiver en rupture de contrat d'épousailles forcées, épousailles commençant toujours le lundi matin à l'heure de la réunion dans le bureau du manager...

Comme sur des îles très petites les gens sont des arbustes en buissons et allongent leurs branches ou leurs ramures qu'ils entremêlent...

Et entre les îles si proches les unes des autres, sont des passes de profondeur immense jamais traversées...

La porte est seulement entrebaillée : tu restes sur le paillason... Et le chien aboie...

C'est l'Avent

Une Grande Surface commerciale à la périphérie d'une grande ville...

Trois heures de l'après midi, une musique d'ambiance langoureuse et tristounette...

Peu d'affluence, des gens qui vont et viennent, mais à cette heure moins nombreux, des femmes surtout...

Six caisses ouvertes sur les douze en tout, avec les deux caisses automatiques, de cette grande surface avec galerie marchande...

C'est l'Avent, et les rayons de chocolaterie, de confiserie, de décorations de Noël, de jouets, de téléphones portables, de télévisions, d'informatique et

d'ordinateurs, de livres, de CD et de DVD... N'ont jamais été aussi garnis, et l'on voit même des piles très hautes, de boîtes de chocolats et de confiseries et de conserves, en forme de pyramides, disposées entre les rayons...

Un type surgit tout à coup, en trombe et venu d'on ne sait où...

Sans le moindre signe de colère sur son visage, sans un mot sans un cri, le plus naturellement du monde, il sort un couteau de sa poche et crève des packs de lait...

Il se dirige ensuite vers les rayons des bouteilles de vins, liqueurs, apéritifs et champagnes, renverse plusieurs bouteilles, s'en saisit d'autres qu'il brise au sol...

Il s'avance vers une pyramide de boîtes de conserve, et se met à lancer les boîtes en tous sens...

En quelques minutes plusieurs rayons sont vidés de leur contenu, tout est cassé, renversé, répandu...

Le type s'enfuit, brisant dans son élan, une porte vitrée...

Et la musique d'ambiance, tristounette et langoureuse s'arrête...

Une nuée d'oiseaux envahit la galerie marchande puis l'intérieur du magasin...

Des milliers d'oiseaux en formations compactes, qui se posent sur les sacs de croquettes pour chiens et chats, éventrent les sacs et dévorent les croquettes...

Un groupe de moineaux s'attaque aux barquettes de steaks hachés et de côtelettes de porc...

Des pigeons fientent sur les fromages à la coupe...

Les moineaux ne font pas de différence entre le rayon

boucherie Halal et le rayon boucherie "normal"...

L'orage qui depuis le matin menaçait, soudain éclate dans toute sa violence...

Panne générale d'électricité...

De grands panneaux arrachés par le vent, volent sur le parking et des voitures sont renversées...

Le type qui s'était enfui, revient dans le magasin et brise à coups de barre à mine les téléviseurs et les chaînes Hi Fi, défonce les machines à laver...

Surgissent des milliers de hannetons et d'un bout à l'autre du magasin se répandent dans l'air ambiant, des fragrances de chien brûlé et de crevettes pourries...

Un car de flics aux pneus déchiquetés et aux vitres brisées, devant l'entrée béante jonchée d'éclats de verre, empalé sur un menhir-phallus, exulte de tous ses feux clignotants...

Et le type de nouveau enfui, court, à califourchon sur sa barre à mine, poursuivi par un canard sans tête...

Drôles de drames

Un maître de conférence avale les flèches d'un tir aux pigeons...

Un ingénieur de l'Office National des Forêts marque les pages de ses livres d'art avec des lambeaux de peau arrachés à ses fesses...

Un petit enfant tombé de sa poussette casse ses jouets, brûle le museau de son hamster et dit que le bébé dans le ventre de la copine à sa maman est un con...

Un marchand ambulant vend des montres sans heures et des pipes sans conduit...

Dans une guitoune à frites et à merguez puent des pots ouverts de moutarde verte et volent des nuées de mouchérons ...

Chez un vendeur de poissons une vieille truite pakistanaise gigote dans un aquarium néo-zélandais...
De drôles de drames dansent dans des bouteilles qui n'iront jamais à la mer...

Un rire gras saute comme un bouchon de champagne au plafond et devient larme de beurre tombant sur l'estrade où se tiennent raides et compassés des distributeurs de prix littéraires...

De vieux oeufs et des loulous de poussière et des crottes de souris et des préservatifs usagés fripés et un sachet déchiré de purée en poudre jonchent un canapé abandonné dans une rue où ne demeurent que des fillettes pieds nus en haillons...

Un analphabète fort comme un boeuf chez son dentiste se plaint d'une dent qu'il s'est cassée en mangeant une courgette dans laquelle il y avait un intellectuel caché et déclare avoir avalé un petit morceau de tour eiffel...

Les drôles de drames dans les bouteilles qui n'iront jamais à la mer ne dansent plus...

La truite pakistanaise a changé d'aquarium...

Dans la guitoune à frites ce sont les coccinelles qui ont remplacé les mouchérons...

Les montres du marchand ambulant marquent toutes 25 heures moins le quart...

Le bébé qui était si con au dire du petit enfant qui a brûlé le museau de son hamster s'est suicidé dans le ventre de sa maman avant de naître...

Vous n'avez pas vu mon camion ?

Ils s'éveillent seuls au milieu de la nuit dans de grands lits défaits, un traversin tordu entre leurs jambes repliées...

Celui ou celle qui dort auprès d'eux a disparu, les volets battent, la tapisserie cloque telle une peau ébouillantée, la lampe sous le plafond se balance et, du grand lit défait, montent des ondes de suées...

Ils s'endorment sur des échelles dont les barreaux n'ont plus aucune consistance, et le plafond au dessus d'eux, goutte comme du chocolat blanc fondu...

Ils peignent à l'aube sur des draps tendus entre deux lampadaires, d'étranges visages et de grandes lettres déformées... Mais les couleurs se diluent à la lumière du jour se levant, les étranges visages et les grandes lettres se déforment et se meuvent tout au long des draps tendus qui se déchirent...

Ils funambulent sur des cordes usées, à seulement quelques pieds au dessus du marais...

Au volant de son énorme camion, le routier domine le paysage, l'autoroute, le ciel, l'horizon lointain, les fermes et les villages... Et brusquement tout se rétrécit, le paysage est aspiré, s'enroule comme de l'eau fuyant en tourbillon par le trou d'une baignoire. Et le trou lui-même se rétrécit.

Lorsque tout réapparaît normalement, pris de vertige, revenu de sa stupeur, le routier aperçoit une jeune femme faisant de l'auto stop sur la bande d'arrêt d'urgence, et des gens autour d'un véhicule accidenté... Et le cercle d'un tonneau, non pas de fer mais en or massif, sur une flaque de sang en forme de main : c'est l'alliance... que le routier n'a plus à son doigt... Et le routier demande à la jeune femme “vous n'avez pas vu mon camion?”

Ce sont ces certitudes heureuses, ces leurres en robe chic, ces régals fous d'une seule fois ou de toutes les fois que...

Ce sont ces tranches du cyclotron, ces évasions du bain de Pangée et des Marchés, ces poétitudes et ces littératoqueries... Et ces caddies pleins les veilles de fêtes, qui nous font oublier qu'on est faits comme des rats...

Pavé dans la mare

Un pavé qui tombe dans une mare à l'eau agitée et trouble ; et dont le choc brutal et insolite sur la surface miroitante, éclabousse de paillettes piquantes les visages des promeneurs arrêtés, sans salir de boue leurs vêtements... Tel est le pavé qu'il serait souhaitable à mon sens de voir tomber dans la mare...
... Mais parfois, il le faut lancer fort sur la surface de la mare, le pavé ! Afin que jaillissent à la surface miroitante et lisse comme une nappe d'huile, les

excréments enfouis dans la vase, les bulles de boue putride et les racines épineuses qui déchirent... Alors sont vitrifiées les belles et rassurantes, et confortables certitudes et les illusions... Alors devrait venir le sursaut, plutôt que le désespoir...